

En rentrant chez elle, madame Joséphine N’Fika avait toujours l’habitude d’un accueil très chaleureux de la part de son fils, Julian Dubois, qui ce jour-là ne se trouvait pas à la maison. Elle se posa des questions au fond d’elle, se demandant ce qui se passait et où se trouvait son fils, son bambin, son petit bout de chou, elle qui avait toujours l’habitude de se mettre à crier quand elle ouvrait sa porte :

– Où es-tu ? Je suis là.

Madame Joséphine N’Fika vivait seule dans un grand pavillon avec son fils depuis la mort de son mari, monsieur Dubois, le père de son fils, qui, aujourd’hui a dix-huit ans.

Elle travaillait dans une banque, la Banque Populaire, son fils, lui, faisait un stage de plombier.

Monsieur Dubois, le papa, était mort dans un accident de voiture. À la maison tout se passait très bien entre elle et son fils, ça riait, ça parlait et ça discutait de tout. Ils ne se quittaient jamais, mais son fils avait toute sa liberté de sortir voir ses amis, un vrai amour entre la maman et son fils unique, mais pour le moment elle pensait à autre chose en tournant en rond dans le salon, café sur café, ce qui était vraiment rare dans la maison, elle se sentait très seule pour la première fois chez elle. Le téléphone de Julian ne répondait même plus aux appels.

Il est exactement vingt et une heures que je vous raconte cette histoire très imaginaire, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

La tension de Joséphine N’Fika commençait à prendre un peu de poids, elle n’en pouvait plus. Puis elle sortit de la maison faire quelques pas dehors, espérant apercevoir son fils qui commençait à lui faire défaut, son absence je veux dire, elle profitait de prendre l’air, il faisait très chaud.

Subitement, elle décida d’aller voir un ami de son fils, qui lui non plus ne pouvait l’informer du lieu où se trouvait ce dernier, lui qui, après son stage, rentrait à la maison avant de sortir voir ses amis.

Pour Joséphine N’Fika, ça commençait à être ennuyeux et elle n’avait pas de solution, son fils était ailleurs.

Mais c’est quoi cette histoire ? se dit-elle.

Toute la nuit la pauvre veilla.

Au matin, elle eut quand même le courage de se rendre à son boulot, mais dans sa caboche, un seul souci : son fils bien-aimé.

Après le boulot, elle se rendit à l’endroit où son fils faisait son stage de plombier.

– Bonjour Monsieur, je suis la maman de Julian Dubois.

– Bonjour Madame, il n’est pas venu aujourd’hui madame.

– Mon Dieu ! Il y a quelque chose qui ne va pas.

– Vous disiez Madame ?

– Non. Merci Monsieur, au revoir.

En sortant de là, elle alla voir pour la deuxième fois l'ami de son fils.

– Non Madame, depuis hier je ne l'ai pas vu.

Comme elle n'avait pas cette habitude, elle prit la direction du tribunal se trouvant à côté de la maison pour une plainte. Dans le bureau de madame la procureur, Anne M'Bévo, elle se mit à pleurer ne sachant plus par où commencer.

La voyons en pleurs comme une petite gamine, madame la procureur se mit en colère et lâcha :

– Nous ne sommes pas dans un cimetière, mais dans un tribunal de grande instance, Madame.

– Excusez-moi, Madame la Procureur, je ne sais même plus où j'en suis.

– Dans un tribunal, et dites-moi ce qui vous arrive pour avancer dans cette façon de venir me voir.

– C'est mon fils !

– Qu'est-ce qu'il a votre fils, Madame ?

– Je sais plus. D'habitude, quand je finis mon travail et lui son stage, nous nous retrouvons toujours à la maison à la même heure, avant qu'il aille voir ses amis. Mais depuis hier, ni à la maison, ni à son stage il ne se fait voir, ça commence à m'inquiéter ; c'est la raison de ma venue ici Madame.

– Ça ne sert à rien de pleurer, chaque peine a une solution et on va la trouver cette solution, Madame. Bon, d'abord son nom...

– Dubois, et son prénom Julian.

– Quel âge a-t-il ?

- Dix-huit ans.
- Allons, allons, Madame, à cet âge les jeunes garçons cherchent à s'épanouir, ça sort, même sans dire la vérité aux parents. Ils veulent tout voir, les copains, ainsi de suite, mais un peu de courage, il va revenir à la maison et un bon repas lui fera du bien, OK Madame ?
- Je vous comprends, Madame la Procureur, mais concernant mon fils, jamais il ne s'est absenté comme ça et ça me perturbe beaucoup,
- Je vous comprends parfaitement Madame. Pour l'instant je ne prends pas votre déposition, mais je vous donne mon numéro au cas où il ne rentrerait pas ce soir à la maison, j'ai moi aussi une fille de dix-huit ans.
- Merci, Madame la Procureur, de vos conseils, et je ne manquerai pas de vous faire signe au cas où la situation restait comme telle.
- Excusez-moi, je n'ai pas pris votre nom Madame.
- N'Fika, Joséphine est mon prénom.
- Allez du courage, faites-lui un bon repas et ne l'engueulez surtout pas, OK ?
- Compris, Madame la Procureur.

Puis elle rentra chez elle, Julian, lui, n'y était toujours pas. Elle prit son portable, forma le numéro de son fils, pareil, ça ne répondait toujours pas, mais elle lui laissa un message. Même si la patience est la longueur du temps, comme dit le proverbe, elle paniquait de plus en plus. Elle appela sa maman, qui habitait à Goma Tsé-Tsé de ce qui lui arrive. La panique totale ! C'est pour cela que je demande à tous et à toutes de se mettre à la place de cette pauvre dame, et suivez le guide dans son histoire très imaginaire, Mesdames,

Mesdemoiselles, Messieurs. Mamma mia ! Allez, la suite.

Pendant ce temps monsieur Désiré Marcel, qui rentrait du boulot, vit une lettre accrochée à la porte de la cuisine. Il l'ouvrit ; c'est sa fille qui l'avait écrite et le contenu disait ceci :

« Papa, maman,

Je vous demande tout simplement de ne pas vous inquiéter de mon absence, je suis en bonnes mains et compagnie. »

Monsieur Désiré Marcel était le mari de madame la procureur s'il vous plaît. Il ne se méfiait pas trop de sa fille, mais se posa du moins la question de ce que signifiait cette lettre, sans arrière-pensée, comme les femmes le font, mais ne nous moquons pas des gens, ça arrive à tout le monde ce genre de problèmes !

20 heures, Anne M'Bévo, sa femme, après une journée fatigante, rentra chez elle.

Bisous-bisous oblige entre eux.

– Alors, ça a été le boulot ? lança-t-elle à son mari Désiré Marcel, qui, lui, avait la tête ailleurs. Oh Monsieur ! Depuis quand on ne répond plus dans cette maison ?

– Euh, euh, pardon ma chérie, j'ai la tête ailleurs. Vas-y, je t'écoute.

– Je disais, comment a été ta journée ?

– Comme d'habitude, on a reçu encore madame la ministre.

– Ah bon ! Et que voulait-elle ?

– Emmerder tout court.

Monsieur Désiré Marcel se retenait, ne voulant pas tout de suite montrer à sa femme qu'il venait

de trouver une lettre accrochée à la porte de la cuisine. Il alluma la télévision pour ne pas y penser, on ne sait jamais. Par contre il se posait au fond de lui une seule question, savoir si la lettre de sa fille n'était pas une farce. Sa femme, elle, dans la chambre, se changeait les habits, elle se mettait à l'aise, et on sortant de la chambre, elle demanda à son mari où se trouvait la petite gamine à cette heure du soir dehors. Assise auprès de son mari, au salon, elle se mit à raconter l'histoire de madame N'Fika. Sans attendre qu'elle aille au bout de son récit, celui-ci lui tendit la lettre de sa propre fille. Elle l'ouvrit, puis :

- Mon Dieu ! Mais c'est pas vrai, mais je rêve !
- Non ma chérie, tu ne rêves pas, à chacun sa propre histoire et c'est pour cette raison que tu m'as vu un peu abattu tout à l'heure quand tu me parlais, j'ai essayé de la joindre sur son portable, sans suite. On ne sait jamais il faut mettre la police au courant.
- Bonne idée, j'appelle Jocelyn le Bachelor, s'il est toujours au poste, afin qu'il me fasse une recherche cette nuit, et dans toute la ville, rues et boîtes... Allô, Jocelyn ?
- Oui, Madame la Procureur.
- Jocelyn, si vous pouviez mettre votre unité en tournée cette nuit, j'ai un gros problème.
- Ah bon ! Et lequel, si je peux le savoir s'il vous plaît ?
- C'est Maryam, ma fille, elle nous a laissé une lettre où elle nous relate qu'elle est en bonnes mains et compagnie. Vous vous rendez compte de la gravité de sa lettre ?
- Bien sûr Madame, mais à cet âge, les filles sortent voir les petits garçons ainsi de suite.

– Ne vous foutez pas de moi, c'est un ordre Monsieur le Commissaire.

– À vos ordres Madame et ça sera fait cette nuit.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs nous voilà dans une histoire très imaginaire à rebondissements, « et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord ».

Pendant ce temps, chez madame Joséphine N'Fika, c'est l'agitation totale, au moindre bruit elle court ouvrir la porte, croyant voir son fils.

Mais où sont-ils, Julian et Maryam ? Mystère ! Mais moi je sais, c'est ma première sauce de cette histoire, à la maison ou dans un restaurant, y a de ceux qui aiment une sauce salée et d'autres une sauce pimentée, et enfin les sans sel.

Dans ce monde où nous vivons, chacun de nous à son confident, son homme de confiance à qui on se permet de dire tout. Julian en avait un Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et c'était Jean-Jacques, son meilleur ami. Lui seul connaissait tout de Julian ; du début à la fin, Jean-Jacques garda le secret de son ami et malgré tout, il se faisait insulter par la maman de ce dernier, madame N'Fika, devenue un peu fofolle, quand ils se croisaient dans la rue. Ça faisait maintenant deux jours que son fils ne se faisait pas voir, même à son stage. Concernant N'Fika, même ses collègues du travail étant au courant de son cas, eux aussi, très bouleversés, ne comprenaient plus sa façon de se comporter.

Le directeur de la banque fut mis au courant du problème et convoqua dans son bureau madame N'Fika, qui lui expliqua ce qui se passait chez elle.

Mais où étaient-ils ? Jean-Jacques ne savait même pas que son ami avait une petite copine, Maryam de son prénom. C'est lui qui était parti à la gare pour la réservation des places pour Paris des futurs aventuriers, et comme on dit, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le secret confié ne se dévoile jamais quoi qu'il arrive. En plus, ils avaient des consignes à eux, pas de coup de fil en attendant l'évolution du projet. En plus les bambins dans leurs sacs disposaient d'une forte somme pour vivre et atteindre l'objectif, dix mille euros pour six mois de mise en épreuve. Mamma mia ! Tout était bien calculé au cas où.

À Paris, où il débarqua à la Gare de Lyon, le jeune couple prit une chambre dans un hôtel tout juste à la gare à cinquante euros la nuit, sous de faux noms bien sûr, de peur de se faire remarquer ou attraper.

Les bambins connaissaient très bien les réactions de leurs mamans, prêtes à tout, surtout celles d'Anne M'Bévo, la procureur, la maman de Maryam, et c'était le premier jour à l'hôtel.

Le deuxième jour, ils commencèrent à mettre à exécution le projet sans attendre :

- a) avoir un logement ;
- b) trouver le plus rapidement du travail ;
- c) former une famille et enfin, faire venir en premier la maman de Julian, ensuite les parents de Maryam.

Quelle tactique, c'est comme si je vous relatais un match de football entre l'Olympique de Marseille et le Paris Saint-Germain !

Développons la lettre « a », c'est-à-dire avoir le logement. Comment allaient-ils faire pour l'obtenir

à dix-huit ans ? Maryam avait une idée en tête et dit à Julian :

– Chéri, sache que personne ne nous prendra au sérieux, sauf si on trouvait une grande personne pour nous cautionner, être garant je veux dire. Qu'en penses-tu mon chéri ?

– Ne t'en fais surtout pas mon petit cœur, nous sommes à Paris où tout s'achète et nous disposons pour l'instant d'un peu de moyens pour marchander.

– Oui je sais tout ça, mais attention aussi aux arnaqueurs.

– Tiens, et si on proposait au propriétaire de l'hôtel de nous aider ?

– Bonne idée, mais fais attention à toi, et n'oublie surtout pas de tourner ta langue cent fois au moins chéri.

– Et si on allait manger quelque chose petit cœur ?

– Très bien, allons-y.

Et en amoureux, ils allèrent dans un restaurant chinois, et pour la première fois, les bambins burent un Château Talbot, du très bon vin s'il vous plaît, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et ça trinquait en rigolant, suivi d'un grand bisou d'amoureux, et que c'était beau à voir ! Selon eux, ils étaient déjà mari et femme, que du bonheur.

– Mon cœur, attends-moi ici, j'ai une idée : voir le proprio de l'hôtel.

– Est-ce le moment d'en parler chéri ?

– C'est mon intuition, laisse-moi faire. En même temps, je payerai notre deuxième journée.

– Attention à toi.

Julian sortit du restau et alla directement à l'hôtel voir le proprio, très courageux le mec.

– Un problème Monsieur ? (C'est le proprio.)

– Oui Monsieur, mais pas trop grave.

– Ça signifie quoi « pas trop grave » ?

– Ma copine et moi, avons un problème de logement, vu que nous commençons à bosser dans deux semaines.

– Et alors ?

– On a rendez-vous avec un monsieur qui ne se fait pas voir pour l'instant.

– Ah, attention à vous Monsieur ! Ici, les gens racontent n'importe quoi, des escrocs ! Et où voulez-vous vivre dans Paris ? On a vingt arrondissements ici.

– N'importe où Monsieur, ce que nous voulons, c'est un appartement.

– Bon, j'ai un ami qui tient une agence immobilière, si vous le voulez je vous mettrai en contact. Mais il vous demandera une garantie.

– Dommage que mes parents soient en voyage !

– C'est pas grave, moi aussi j'ai un enfant comme vous, lui aussi à Sens, dans l'Yonne, cherche un appartement. Bon, je serai votre garant si vous le voulez, OK.

– Que dire d'autre Monsieur, merci ! Je vous règle aussi notre deuxième journée et je pars rejoindre ma copine qui sera très contente de la nouvelle, encore merci Monsieur.

– De rien Monsieur.

Et quelle marque de joie à sa sortie de l'hôtel, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Au restau

où sa femme l'attendait, il rentre en demandant une bouteille de champagne à la surprise générale de Maryam très, très émue. Elle lui dit :

– Chéri...

– Dis-moi que tu es mon épouse jusqu'à la mort mon cœur.

– Non, si tu ne me dis pas ce qui t'arrive.

– Le proprio a un ami agent immobilier.

– Et alors ?

– Ça veut dire qu'on aura le logement, et en plus il sera le garant !

– Ça rime à quoi tes blagues ?

– Mais c'est la vérité chérie.

– Très bien, à mon tour maintenant de te demander une seule chose, je veux que tu sois mon époux jusqu'à ma mort.

– Mais évidemment et je le jure devant Dieu.

Que d'émotions ! Puis ils s'embrassèrent sous les yeux un peu très surpris d'un client qui était assis à côté d'eux.

Pour les bambins, c'est le premier pari gagné, de son vivant Serge Gainsbourg chantait, pour faire plaisir aux bambins « l'amour que nous ne ferons jamais ensemble.

Est le plus rare, le plus troublant, le plus rare, le plus émouvant ».

Et que pensaient-ils maintenant pour la lettre « b » ?

Du boulot, c'est, devant vous qui me lisez en ce moment, si j'étais un charpentier, et si tu t'appelais

marie, voudrais-tu me marier ? Ça, c'est du Johnny, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. « Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. »

Mettez-vous à ma place, j'ai les larmes aux yeux, que du bonheur, mon Dieu, que c'est très beau d'imaginer, mais pas n'importe quoi ni comment.

Pendant ce temps, que de la grande tristesse chez madame N'Fika et chez le couple Désiré-M'Bévo. D'abord, ils ne se parlaient même plus entre eux : Désiré Marcel, lui, dormait dans leur camping-car, Anne M'Bévo, elle, au salon, dans la maison, et ça devenait très insupportable.

Au tribunal, dans son bureau, elle convoqua d'urgence monsieur le commissaire pour une mise au point à 11 heures, mais vu son emploi du temps chargé, il ne fut pas à l'heure. Elle rappela au commissariat et c'est lui-même, Jocelyn, qui répondit :

– Je sais Madame, je suis dans une affaire grave que la vôtre, mais je serai à vous dans une demi-heure, si vous me le permettez.

– OK, dans une demi-heure.

De son côté, plus de contact même avec ses collègues de boulot, ni bonjour, ni au revoir, c'était Joséphine N'Fika. À la fin, ceux-ci se réunirent pour trouver une solution, afin d'apporter quelque chose à leur collègue, même le directeur de la banque s'y mit, lui aussi. Il convoqua pour une deuxième fois dans son bureau madame N'Fika, afin de lui transmettre ce que ses collègues pensaient d'elle :

a) un arrêt de travail au moins de quinze jours ;

b) voir aussi un psychologue ;

c) avoir un peu d'argent, on ne sait jamais, c'était la conclusion de ses collègues du bureau.

Mais elle refusa tout en bloc, et au directeur de lui parler directement :

– Comme vous le voulez madame N'Fika, par contre un bonjour et un au revoir sont les règles de l'établissement, rappelez-vous, et nous sommes tous avec vous.

Au tribunal, dans le bureau de madame la procureur, arriva Jocelyn, qui prit place.

– Merci d'être là, Jocelyn.

– C'est normal Madame, je ne fais que mon boulot.

– Jocelyn, je suis en train de vivre l'enfer à la maison, mon mari ne dort plus avec moi dans la maison, ne mange même plus ce que je lui fais à manger. Dis mon cher, suis-je responsable de ce que nous sommes en train de vivre ?

– C'est pas facile de vivre ce que vous vivez Madame, il vous faut de la sérénité autour de vous. C'est pas non plus facile pour mon équipe, on fait de notre mieux comme vous nous le demandez, Madame, et nous n'arrêterons pas nos efforts tant que nous n'aurons pas une solution à ce sujet.

– Ça m'encourage beaucoup tes paroles Jocelyn, mais...

– Mais quoi, Madame ?

– Mon couple Jocelyn, mon couple ! Déjà, il y a notre fille qui fugue et c'est au tour de mon mari à me faire la tête comme si c'était moi qui avais dit à sa fille de partir de la maison, je ne comprends rien.

– C'est les papas.

– Comment ça les papas ? Alors c'est de ma faute, eh bien merci de ta part, papa !

– C'est pas cela que j'ai voulu dire. Mais lui aussi, il faut se mettre à sa place. Il ne supporte pas, comme vous, l'absence de votre fille, du coup il se sent responsable. Par contre, être en guerre dans ces moments très difficiles n'est pas, selon moi, une bonne solution.

– Mais que dois-je faire Jocelyn ?

– Pour l'instant ni lui, ni vous, ni moi de mon côté, rien, attendons. Si elle ne rentre pas d'ici demain, on emploiera d'autres méthodes. Un conseil Madame, faites tout pour amadouer votre mari, on a tous besoin d'être ensemble dans cette histoire.

– Merci Jocelyn.

– De rien Madame, c'est cela les amis, au revoir.

– Au revoir Jocelyn.

Madame Joséphine N'Fika, ni le couple Désiré-M'Bévo, personne ne se souciait de son compte en banque, ils ne se posaient même pas la question de savoir si, à cette heure, les enfants avaient mangé, ni s'ils pouvaient leur soutirer de l'argent à la banque. Jamais, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, les esprits étaient ailleurs.

De l'est à l'ouest, du nord au sud, toute la famille de madame N'Fika s'était regroupée, l'encouragement total, même les gens du quartier passaient la voir pour la soutenir, sauf une personne, l'ami de son fils Jean-Jacques, la seule personne qui connaissait et qui s'en foutait éperdument de ce cinéma selon lui. Il fallait à tout prix ne pas avoir pitié de la maman de son ami Julian, sinon il trahissait, les accords sont les accords, c'est la règle en général.

Monsieur Désiré Marcel, comme d'habitude après son travail, rentrait dans un bistrot prendre un café pour la route avec ses amis et, sans qu'il fasse attention, ces derniers remarquèrent que ces derniers jours il s'était mis à boire et à fond la caisse, à se saouler la gueule. Jamais il ne leur dit ce qu'il avait comme problème, mais au moins ils se posaient des questions, ils le regardaient et se taisaient, comme disent les Inconnus, « cela ne nous regarde pas ». En plus il rentrait très tard chez lui, à la grande inquiétude de sa femme, Anne M'Bévo, qui commençait à penser à autre chose, c'est les femmes et elles sont toutes comme ça. Quand y a un problème dans le couple et que le mari commence à rentrer un peu tard à la maison, automatiquement c'est de la tromperie, c'est les femmes. Et que pensent les hommes ? Directement, elle a un amant.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, suivez-moi très bien, allez l'OM !

Pendant ce temps à Paris, les enfants venaient de prendre rendez-vous, avec l'aide du proprio de l'hôtel où ils résidaient toujours, avec le gérant de l'agence immobilière pour le logement et comme convenu, le proprio était le garant et les enfants avaient de quoi payer, pas de souci de ce côté, après discussion avec le gérant de l'agence, tout est parfait :

- a) un mois de loyer en cours, milles euros ;
- b) deux mois de caution, deux mille euros ;
- c) la signature du garant, celle du gérant et celle des enfants, et pour finir une date pour visiter le logement dans le 16^e arrondissement de Paris, un deux-pièces.

Au retour à l'hôtel, les enfants improvisèrent une petite fête pour remercier le geste du garant du service rendu, et demain la visite de l'appartement.

Chez les N'Fika au grand complet, une grande réunion de famille, le but : trouver au plus vite une solution au problème comme il n'y avait pas eu de dépôt de plainte, aller au poste de police la faire ; une décision d'ensemble, mais madame N'Fika avait une autre idée en tête, elle prit pour commencer la carte de visite de madame la procureur avant d'aller au poste comme le souhaitait la famille, composa le numéro et vite, un rendez-vous fut à l'ordre du jour très rapidement dans son bureau au tribunal où elle attendait madame N'Fika à l'entrée du tribunal même :

– Entrez je vous en prie Madame, prenez place. Alors, il est rentré le garçon à la maison ?

– Pas encore, et je suis venu vous voir pour ça, afin que vous preniez maintenant ma plainte et que vous lanciez une procédure d'avis de recherche, ça commence à trop faire.

– Comme vous le voulez. Nom, prénom, adresse, taille.

En demandant ses renseignements à madame N'Fika, elle-même aussi se mettait au fond d'elle à la place de madame N'Fika, elle vivait la même histoire.

Puis, en sortant de son bureau, madame la procureur ajouta :

– Madame, ici la porte vous est ouverte en cas d'urgence.

Au tribunal, personne n'était au courant de la disparition de sa fille, sauf l'équipe du commissaire Jocelyn, elle plaidait comme s'il n'y avait rien de changé dans sa vie.

A Paris, les enfants étaient en train de visiter l'appartement en compagnie de madame Balonga, la gardienne, un très beau studio avec ascenseur, balcon y compris. Mais madame Balonga avait une idée, elle demanda aux enfants, avant de monter voir l'appartement, de prendre un café chez elle, pour elle une occasion de raconter ses aventures. Elle se lâcha, commençant par :

– Avant que je devienne gardienne, j'étais assistante sociale dans une association qui s'occupait des personnes en grande difficulté, drogue, alcool, et des gens atteints de graves maladies etc. Et chaque mercredi, je faisais une sortie avec eux voir des musées, des bibliothèques, des fois on se promenait quand le temps nous le permettait, on allait aussi en vacances chaque année, Bretagne, Normandie, Rouen... Au fait, comment vous vous appelez s'il vous plaît ?

– Moi Dubois et ma femme Maryam.

– Ah c'est bien les enfants vous formez un bon couple. J'ai des enfants moi aussi, ils ne vivent plus avec moi, ils sont grands. Bon, allons-y voir ledit studio, vous aurez une belle vue, la tour Eiffel, l'Arc de triomphe et le grand boulevard des Armées.

Madame la procureur ne savait pas pourquoi son mari rentrait tard à la maison, même si elle pensait à la fugue de Maryam. Mais après trente ans de mariage, elle pensait aussi à d'autres choses ! Sauf un jour et par hasard, elle vit son mari trébucher dans la cour de la maison, elle ne savait plus quoi faire et se mit à pleurer. Mais quoi faire Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ? Déjà, son mari ne voulait plus lui adresser la parole. Quant à N'Fika, en cours de route elle croisa

un prêtre et se mit à raconter du début à la fin l'histoire de la disparition de son fils. À la fin le prêtre lui donna une bible et lui recommanda de beaucoup prier. Mais avait-elle la foi pour commencer ? Non, il y a de ceux qui croient en Dieu quand ils ont des problèmes.

À partir de là, les enfants avaient le logement et rapidement, ils s'installèrent sans perdre de temps : canapé-lit, frigo, télévision, tout ce qu'il faut dans une maison. Ils avaient les moyens, à peu près il leur restait la somme de sept mille euros, et à fond la caisse, ils avaient fait l'amour toute la nuit sans dérangement de quoi que ce fut. Me concernant, le jour de mon mariage, j'avais fait pareil.

Par contre, rien n'allait plus chez madame la procureur, son mari venait de faire un malaise à son travail. Mamma mia ! Il se trouvait à la clinique ; alertée par la clinique, elle se rendit rapidement sur place, elle était à l'accueil,

– Bonjour Madame. Je suis madame Désiré Marcel et c'est même la clinique qui m'a prévenue que mon mari est ici, chez vous.

– Effectivement Madame, monsieur Désiré Marcel est chez nous.

– Et que s'est-il passé, Madame ?

– De la tension. Il boit beaucoup, Madame.

– S'il vous plaît Madame, de qui parlez-vous ?

– De monsieur Désiré Marcel qui nous est arrivé à midi dans une ambulance et il a de la chance ce monsieur.

– Je ne comprends pas, que voulez-vous me dire Madame ?

– Il a fait une très grande crise, heureusement pour lui.

Madame la procureur eut très peur, elle recula un peu de l'accueil prit une chaise, fouilla son sac et prit son portable. Elle appela le commissaire afin de lui expliquer que la disparition de leur fille commençait à aller trop loin, même à perdre son mari.

Alors là, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, ça ne plaisante plus, mamma mia !

Immédiatement, Jocelyn arriva à l'hôpital, Désiré Marcel était en observation.

– Mais que se passe-t-il ? (C'est le commissaire.)

– Je ne comprends plus, je deviens dingue... Mon mari s'est mis à boire, aujourd'hui j'ai compris. Je l'avais vu trébucher dans la cour à la maison... Oh mon Dieu !

– Et où est-il en ce moment Madame ?

– En observation, la dame de l'accueil vient de me le dire, et il a eu de la chance m'a-t-elle dit ! Jocelyn, je ne sais même plus par où commencer ! D'abord ma fille qui me chauffe la tête, et maintenant c'est au tour de mon mari qui... Et puis merde !

– Bon, attendons les résultats de votre mari et nous verrons la suite de votre fille.

– Eh, vous restez auprès de moi ?

– Oui Madame. Je ne bouge pas d'ici tant que je n'ai pas les nouvelles de votre mari.

Soudain un médecin sortit de la salle d'observation. Il fut interpellé par madame la procureur qui lui demanda l'évolution de la situation de son mari.

– Bonjour Docteur, je suis l'épouse de monsieur Désiré Marcel.

– Bonjour Madame, il se porte un peu mieux pour l'instant, mais attendons jusqu'à ce soir. Là, il se repose

dans la chambre qui se trouve au fond du couloir à droite au 111.

– S’il vous plaît docteur, de quoi souffre-t-il ?

– L’alcool Madame, l’alcool. Son cœur ne supportait plus l’alcool, mais je crois que ça va un peu, sinon il perdait la vie tout bêtement.

– Merci Docteur.

– C’est mon devoir de vous renseigner Madame.

Après, elle et Jocelyn partirent le voir dans sa chambre, et à peine mis les pieds dans la chambre, son mari lui ceci.

– C’est de ta faute, toi qui te prends pour Rambo à la maison, et tu veux que je te dise, ne remets plus les pattes ici me voir, tu peux sortir de cette chambre maintenant !

C’est en pleurs qu’elle sortit de la chambre, en compagnie de Jocelyn le commissaire. La honte, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Et Jocelyn la prit dans ses bras pour la consoler.

– Jocelyn, il m’a foutue à la porte, vous vous rendez compte ? Tout ça à cause de notre fille... Et selon lui, c’est à cause de moi ! En plus, il paraît qu’à la maison je me prends pour Rambo, vous vous rendez compte Jocelyn ?

– C’est pas grave Madame. L’essentiel c’est qu’il va un peu mieux, voilà.

– Non, non, j’en ai marre de ce cinéma. Lancez un avis de recherche. D’abord allons dans mon bureau pour bien nous mettre d’accord.

Pendant ce temps et à la grande surprise des voisins, madame N’Fika s’était mise à la prière, et la famille

y compris, matin, midi et soir, rien à faire que de demander au Tout-Puissant de leur venir en aide selon eux. Mamma mia ! Au même moment, dans son bureau, quand ils arrivèrent, madame la procureur vit un fax qui disait ceci :

– Je m’adresse à toi maman, je ne veux surtout personne à mes trousses, et ne cherche pas à te lancer dans cette direction. Je vais très bien et je suis en très très bonne compagnie. Embrasse papa de ma part, je vous aime, Maryam.

– Tenez Jocelyn c’est ma fille, elle devient très culottée, comme son père ! Mon Dieu je t’en supplie, prends pitié de moi s’il te plaît.

– Mais Madame c’est bon signe ! Elle fait au moins signe de vie et en plus elle se porte très bien, sauf que nous ne savons pas l’endroit où elle se trouve en ce moment. Attendez, j’ai une solution. On va savoir d’où vient ce fax tout de suite, il nous suffit tout simplement de nous connecter avec le numéro. Et voilà, elle est sur Paris.

A Paris, les enfants s’organisaient et que restait-il d’important à leurs yeux ? Du boulot ! À la guerre comme à la guerre, le boulot le plus rapidement ! Le matin ils allaient à l’ANPE, l’après-midi, ils lisaient les annonces dans les journaux, et ça cherchait et ne parlait que boulot. Maryam fut la première à trouver, la chance était avec eux, à SFR communication et pour eux ça commençait à sentir le miel. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, quand on a de la sûreté, de la discipline en soi, toutes les portes vous sont ouvertes, et ce n’est que le début.

Au retour de sa première journée du boulot, Maryam proposa ceci à son mari, respect s’il vous plaît :

– Chéri, le jour où, toi aussi, tu trouveras un travail, j'aimerais inviter en premier ta maman et ensuite mes parents. Tu penses quoi de ma pensée ?

– Elle est super ton idée mon cœur. Comme ça, nous serons libres de tous nos mouvements et surtout libres de nos engagements. Puis pas de chichis pour moi, je vais trouver du boulot et le plus rapidement, chérie.

– Je sais, allez passons à table.

– Y a quoi à manger chérie ?

– Du caviar, accompagné d'une bonne bouteille de vin Château Talbot, et aux chandelles mon amour.

– Oh mon bébé, mon âme.

Quant à madame N'Fika, parfois elle se rendait au poste de police, parfois au tribunal de grande instance voir madame la procureur, et jamais elle ne sut qu'elle n'était pas la seule dans cette situation. Ça ne se souhaitait entre eux que du courage.

Dans son quartier comme à son travail, la patience de madame N'Fika commençait à perturber tout le monde, et ça devenait très sérieux, on ne parlait que de son problème, la disparition de son fils et surtout au fur et à mesure elle perdait du poids, elle ne mangeait plus, elle maigrissait de plus en plus, pas même un regard, à ses collègues à son boulot... Un jour, le directeur la supplia vraiment d'arrêter de travailler, ce qu'elle accepta pour la première fois, et l'histoire continue « c'est que le début d'accord, d'accord ».

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, s'il vous plaît je vous demande une courte pause, car nous allons rentrer dans le vif du sujet de cette histoire très imaginaire de Jean-Jacques Tsana, merci.

Nous revoilà et ça fait du bien.

A Paris, c'était la grande fête chez les enfants. Julian, lui aussi, avait du travail dans une imprimerie. Assis dans son salon, le couple décida d'inviter les parents comme prévu. Et ce n'étaient pas les idées qui manquaient dans leurs caboches les petits génies, mais d'abord il fallait se mettre à jour. Dans leurs têtes, ils pensaient à un samedi ou un dimanche, mais ils avaient tout le temps. Mais il fallait faire vite, ils n'oubliaient surtout pas les inquiétudes de leurs parents concernant leur absence.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous voilà à la première surprise de cette histoire très imaginaire. Toujours dans le salon où ils avaient pris place, les enfants s'expliquaient sur la façon dont ils recevraient leurs parents, ils s'organisaient, l'heure c'est l'heure et elle était venue de bien réfléchir, attention. Mais d'abord, revenons à nos moutons. Et que passait-il au ministère des Finances où travaillait monsieur Désiré Marcel ? De l'inquiétude, de la panique, de la tristesse.

Primo, la remarque faite par ses collègues à la sortie le soir après le boulot dans le bistrot, la boisson, ça discutait entre eux.

Secundo, la remarque qu'il restait seul à la fin, ce qui n'était jamais son habitude, l'inquiétude.

Enfin la panique le jour de son malaise en plein boulot, et de la tristesse de ne pas trouver de réponses à leurs questions. Mais que faire ? Rien, Désiré Marcel ne parlait jamais de ses soucis.

Quant à madame N'Fika, un bon matin, elle se rendit à la tombe de son défunt mari, le papa de son fils Julian, pour lui parler de la situation qu'elle vivait

et dont elle ne supportait plus l'ampleur. Elle se mit à genoux, puis fit un signe de croix sur son front et dit :

– Bonjour chéri et excuse de ce dérangement matinal, mais je ne pouvais plus attendre sans que tu sois au courant de ce qui se passe à la maison. Chéri, ça fait maintenant une semaine que ton fils a disparu et je ne comprends pas ce qui lui a pris de partir de la maison sans qu'il me le demande et sans me le dire. On ne s'était pas disputés que je sache ! À la maison, rien n'a changé, c'est comme si tu étais toujours parmi nous. S'il te plaît, si je suis ici à cette heure devant toi, c'est juste pour une seule chose : montre-moi le chemin afin que je puisse le retrouver et de ta part, protège-le là où il se trouve et je ne manquerai pas de venir t'informer de l'évolution de cette situation. Repose en paix et je pense toujours à toi. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Amen.

Il fallait la voir, la pauvre dame... La façon dont elle avait maigri ! Elle ne mangeait ni ne buvait même plus, comme si elle était au régime, et le quartier tout entier avait pitié d'elle.

Après le boulot, les copains de Désiré Marcel se rendirent à l'hôpital, messieurs Jean-Mass Massouanda et Ben Moukacha. Ça discutait et ça parlait de tout. Il leur demanda les nouvelles du boulot tandis que les copains lui demandèrent comment il allait depuis sa chute. En premier, c'est Jean-Mass qui dit à Désiré Marcel :

– Sais-tu que tu nous avais fait très peur quand t'es tombé ? Hein, Ben ?

– Oh oui ! Mais Désiré, dis-nous ce qui t'arrive vraiment. Moi, personnellement, jamais je t'ai vu comme ça.

- Moi non plus, mon cher Désiré, dit Jean-Mass.
- Peux-tu nous dire, à nous, tes copains, ce qui ne va pas ? Ça, c'est Ben qui rajouta.
- Que voulez-vous savoir mes copains ? demanda Désiré Marcel.
- Désiré, sache que nous avons remarqué beaucoup de choses ces derniers temps, surtout au bistrot. Tu buvais beaucoup, cher ami. Si tu as des problèmes, parle-nous-en, et je ne sais pas si nous serons à la hauteur pour te venir en aide, mais chaque chose à une solution.

C'est Jean-Mass qui parlait.

- Ah mes amis ! D'abord je vous remercie de votre venue ici et de votre inquiétude me concernant. Vous avez raison, oui j'ai un grand souci et un seul qui me pourrit l'existence.
- Et lequel ? demanda Ben Moukacha.
- À vous deux, je peux rien vous cacher. C'est ma fille, elle est partie de la maison sans raison, et à la maison entre ma femme et moi, on s'adresse plus la parole, et j'aime même pas la voir ici à l'hôpital, surtout dans cette chambre.
- Et où vit-elle maintenant ?

Ce fut Jean-Mass qui posa la question.

- Je ne sais rien à ce sujet mon cher ami.
- Est-ce une fugue ou pas ? demanda Ben.
- Je pense. Et tout ça c'est à cause de sa maman qui gueule à chaque fois pour un rien du tout, la Rambo. Voilà ce qui me perturbe mes chers amis, surtout ne le dites à personne au boulot s'il vous plaît.

Ensemble et en même temps, Jean-Mass et Ben lui répondirent.

- Compte sur nous, amigo.
- Bon à demain ! Je ou on viendra te voir après le boulot, dit Jean-Mass.
- Merci de venir me voir, merci beaucoup les amis, bonne route.

Et pendant ce temps, chez les enfants, c'était la préparation qui commençait, l'invitation des parents. Ils étaient dans la cuisine, en train de prendre le café tranquillement comme des grands, en discutant du sujet et ils ne faisaient rien sans prendre tout leur temps à la réflexion, très organisés. Qu'ils sont mignons ! Et ça pense à tout en très bon sens, surtout à cet âge de dix-huit ans, réfléchir comme ils le font c'est très rare en réalité, mais comme c'est une histoire très imaginaire, tout est permis Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

C'est Maryam qui prit la parole, la première, et elle dit à Julian :

- Mon chéri, je crois que nous avons réussi à tout ce que nous nous sommes dit jusqu'à présent : tu as le boulot moi aussi, on a le logement, c'est le moment de mettre Jean-Jacques au courant, ta maman puis mes parents, mettons fin à cette histoire de vivre en cachette.

Avant de lui répondre Julian se mit à chanter une chanson ancienne de Patrick Sébastien.

- « Embrasse-moi idiot et je te dirai tes défauts ».

Une chanson qu'à l'époque son papa chantait quand sa maman lui annonçait une bonne nouvelle. À la fin, il dit à sa femme Maryam :

– Mon cœur, je ne peux rien dire d'autre, sauf une chose. Comme ce sera le même jour que nous comptons les faire venir, tes parents, ma mère et Jean-Jacques, il nous faudrait décaler les heures.

– Que veux-tu dire par décaler ?

– Préparons-leur à chacun une surprise.

– Je ne te suis toujours pas chéri.

– Je m'explique :

a) tes parents arriveront en premier à 15 heures ;

b) après ma maman à 15 h 30 ;

c) puis en dernier notre Jean-Jacques à 15 h 45.

Comme ça tout le monde aura sa surprise, enfin la grande fête de famille ! Alors, c'est qui le génie ma belle ?

– C'est toi comme d'hab. Mais quand ?

– Ce samedi. Comme ça, nous aurons tout notre temps pour faire nos courses.

– Surtout pas en jeans s'il te plaît, présentable, OK ?

– Mais bien sûr, toi tu porteras un ensemble tailleur bleu marine, et moi en smoking, la classe ma belle, la classe à l'ordre du jour.

Pendant que les enfants parlaient d'eux, dans son bureau, madame la procureur tournait en rond au tribunal de grande instance. Et ce jour-là, pendant ses interventions dans la salle d'audience, tous ceux qui étaient jugés étaient relaxés, à la surprise générale de tout le monde présent dans la salle du tribunal et personne ne comprenait le comportement de madame Anne M'Bévo dans ses interventions. À la fin des audiences, le juge président lui demanda ce qui lui passait dans la tête et elle dit :

- C’est leur jour de chance, Monsieur le Président, tout simplement et je suis de très bonne humeur.
- Eh bien, j’ai pris note de votre bonne humeur aujourd’hui Madame.
- Je n’ai fait que mon travail, à demain, ciao ciao.

Elle faisait vraiment de son mieux pour ne pas que les gens puissent remarquer qu’elle souffrait au fond d’elle, elle qui était une femme très redoutable et en même temps orgueilleuse.

Dans son bureau, monsieur le commissaire réunit son équipe afin de trouver une solution aux problèmes de madame la procureur. À la fin de la réunion, il se rendit au tribunal voir la procureur, dans son bureau. Elle était au bout du fil avec une certaine madame N’Fika, la routine entre elles sans trouver de solution, seulement de la tristesse qui gagne toujours les cœurs des deux femmes... Mamma mia !

- Bonjour Jocelyn, du nouveau ?
- Bonjour Madame.
- Excusez-moi, comme vous voyez ça ne va plus dans ma tête. Hier j’ai libéré tout le monde, à la surprise du président et des accusés eux-mêmes, eux qui s’attendaient à des peines ferme allant même de six à trois ans de prison. Vous vous rendez vraiment compte de ma situation Jocelyn ?
- Avez-vous des nouvelles de votre mari Madame ?
- Non, non. Je n’ai même pas envie de les savoir, je pète les plombs et à chacun de faire ce que lui plaît maintenant.
- Non Madame, ce n’est surtout pas une bonne façon, ni une bonne solution. N’aggravez rien du tout, il faut

s'unir, c'est ce que je trouve comme bonne solution, Madame.

Pendant que ça discutait entre Jocelyn et la procureur, sonna le tic-tac de son fax. C'était sa fille. Elle le retira de l'appareil. Assise, elle le lit tranquillement, phrase par phrase Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, puis lança un regard à Jocelyn.

– C'est elle, Jocelyn, et voilà ce qu'elle raconte.

« Bonjour maman,

Ne sois surtout pas surprise de mon fax, je reconnais tout le mal que je vous cause toi et papa par ma façon d'être partie de la maison sans vous prévenir et je le regrette beaucoup. Par contre, à partir de ce jour, je tiens à vous faire savoir que ce samedi je vous invite à la maison, chez nous à Paris. Papa me manque beaucoup. Je t'appelle samedi matin pour te donner notre adresse.

À très bientôt maman, gros bisou à mon papa chéri,
Ta fille Maryam. »

À la fin de sa lecture, fax à la main, que des larmes. Elle se lève, va vers Jocelyn qui la prend dans ses bras, très abattu de la voir pour la première fois en pleurs.

– C'est ma fille ! Elle est en vie Jocelyn, moi qui croyais...

– À quoi croyiez-vous Madame ?

– Ça n'a plus d'importance, sauf une seule phrase.

– Laquelle Madame ?

– Si elle savait que par sa faute elle allait perdre son papa et moi mon mari...

Puis subitement et à la grande surprise du commissaire, elle se mit à chanter le « allons rassemblons-nous,

aux noces du Seigneur, Jésus demeure en nous avec son Esprit Saint ».

« Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord »

Et à Jocelyn de lui dire ceci :

– À ma place, je sors de ce bureau direction l'hôpital voir votre mari en lui présentant le fax de sa fille.

– Non Jocelyn, nous ne sommes que jeudi, au cas où il ne sortait pas avant samedi, ça sera à sa fille en personne de le faire, si elle tient à m'inviter chez eux comme elle le souhaite.

– Très bien, bon je prends congé, le devoir m'appelle.

À peine fut-il sorti de son bureau que madame la procureur se mit à danser toute seule. La bonne nouvelle et la présence de sa fille étaient l'unique guérison de son très cher époux, et sans faire attention, elle sortit de son bureau en dansant dans le couloir du tribunal à la surprise de ses collègues qui la voyaient devenir folle. Mon Dieu, c'est la joie du bonheur, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs !

Le samedi à 11 heures, ça sonne chez madame N'Fika, elle se précipita sur le combiné et d'une voix vraiment basse dit :

– Allô ?

– Allô maman, c'est moi.

– Comment ?? (Elle ne croyait, surtout elle n'aimait pas les blagues.)

– Julian, ton fils.

Et comme elle était très émue, elle appela son jeune frère, en disant :

- Flavien, répond à ce monsieur.
- Allô oui ?
- Mais c'est qui ? Moi je veux parler à ma maman.
- Julian ?
- Oui Monsieur. Passez-moi ma maman s'il vous plaît.
- Tiens, c'est ton fils je crois.
- Hein, Julian ?
- Oui, c'est lui.

Avec une grande tremblote, la pauvre reprit le combiné.

- Allô chéri, c'est toi ?
- Oui maman en chair et en os au bout du fil. Tu vas bien maman ?
- Pas trop. Et toi, où es-tu mon chéri ? (Elle répondait en pleurant.)
- Moi je vais très bien. Bon, prends un stylo et note mon adresse.
- Vas-y, je t'écoute.
- Très bien, tu prendras le train samedi pour Paris à 14 heures, puis à ton arrivée à la Gare de Lyon, tu prendras un taxi jusqu'à la rue Mbemba Pierre dans le 16^e arrondissement et moi je t'attendrai en bas de la maison vers 15 heures 30, OK maman ?
- OK mon amour je serai à l'heure.
- Et où est-il ? Et qu'est-ce qu'il a dit ? lui demanda son frère Flavien.
- À Paris. Et j'ai rendez-vous samedi avec lui chez lui, j'irais toute seule OK ?
- Comme tu veux. Ça fait du bien d'avoir maintenant de ses nouvelles, et Dieu merci, il est en vie !

Elle qui ne mangeait plus, qui ne parlait même plus aux gens commanda une pizza à son frère qui la lui ramena de suite. Il y avait de la joie dans l'air. Eh oui, c'est comme ça, ainsi va la vie Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Et que leur restait-il à faire ? Mon Dieu, Jean-Jacques ! Ils l'appelèrent, billet du train et argent du taxi y compris envoyés. Mamma mia ! Mais quelle organisation, c'est pas comme à L'ONU où rien ne se passe de bon. Nous ne sommes qu'à la moitié de cette histoire très imaginaire de Jean-Jacques Tsana que j'ai voulu Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, partager avec vous. Mais attention, madame N'Fika, qui avait promis d'appeler la procureur, ne l'informa pas de la suite donnée par son fils. Et de son côté aussi, madame la procureur n'informa pas son commissaire de l'adresse de sa fille. Quelles mamans ! C'était au téléphone que Maryam avait donné l'adresse à sa maman.

Nous sommes le samedi, les enfants sont aux aguets, il est 15 heures et c'est madame la procureur qui ouvre le bal, ça sonne à la porte des enfants.

- C'est ma maman, chéri.
- Courage, ouvre la porte chérie.

Un face-à-face pas comme les autres entre la maman et sa fille, que des larmes aux yeux, mais de joie et de bonheur pour les retrouvailles. Et Maryam demanda pourquoi son papa n'était pas venu.

- Je t'expliquerai après ma fille.
- Bon, rentre et installe-toi au canapé, j'arrive.

La maman tête en l'air, très émue de voir sa fille en bonne forme et surtout libre de ses mouvements

n'en revenait plus. En plus dans un très bel appartement, bien meublé et bien propre ! Quant à sa fille, elle alla dans la chambre dire à son Julian de sortir dire bonjour à sa maman. Et quel suspense ! Le cœur de Julian battait à fond la caisse et, main dans la main, le jeune fit une sortie très digne à la surprise de la maman de Maryam. Présentation :

– Maman je te présente mon futur époux, Monsieur Dubois.

Ne pouvant pas, pour l'instant, refuser les dires de sa fille, elle se leva (bonjour, bonjour). Pour le moment, ce n'était pas le moment de réagir à cette présentation, ce n'était pas, selon elle, le moment de riposter. Puis ensemble, ils se mirent à parler de tout, boulot, santé, logement, sauf de la fugue de sa fille qui n'était pas à l'ordre du jour, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Exactement 15 h 30, et ça sonna au 766 rue Mbemba Pierre.

– J'y vais, dit Julian.

Les enfants, eux, savaient à quoi ils s'attendaient et suivaient de très près le programme. Il ouvrit la porte à sa maman d'amour qui tremblait de partout. Pour elle, ce fut un rêve qui devenait réalité. Il prit la main de sa maman et...

– Mais je rêve ou pas ? Mais que se passe-t-il ici ? se demanda madame la procureur. Vous !

– Et vous, que faites-vous ici ? Vous m'avez suivie, mais de quel droit ? C'est N'Fika qui parle.

– Du calme, personne n'a suivi l'autre. C'est moi et mon époux qui sommes les responsables de tout ça,

et on n'est pas ici pour se disputer, mais pour faire connaissance. Par contre, je vois que ma maman a eu dans son bureau la visite de ma belle-mère au tribunal.

Les deux mamans n'en revenaient plus, elles se regardaient très émues, puis commencèrent les présentations. Maryam était toujours à la manette.

– Maman, je te présente la maman de mon futur époux, qui à partir de ce jour est ma belle-mère si elle le souhaite, à moins qu'elle pense autrement. À toi mon chéri.

– Maman, à partir d'aujourd'hui je te présente la femme de ma vie, mon épouse.

Que du bonheur Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Puis ce fut au tour des mamans de raconter leurs inquiétudes, leurs joies de se retrouver et ils s'embrassèrent pour l'union qui fait la force. C'était pas fini, une troisième sonnerie, et pour la deuxième fois, ce fut Julian qui se leva pour ouvrir la porte. Ce fut Jean-Jacques qui rentra dans l'appartement, à la surprise de madame N'Fika qui cria à haute voix :

– Toi ici ! Ce qui veut dire que tu savais depuis le début où se trouvait mon fils ! Alors là, c'est du pur cinéma que je suis en train de vivre, ce salaud me regardait souffrir.

– Arrête maman, ce n'était pas de sa faute, il n'a suivi que nos consignes.

– Eh bien pour les suivre, il a très, très bien suivi les consignes à la lettre, mon Dieu !

Et pardon, les enfants étaient sur leur 31 et, comme prévu, la fête des retrouvailles commença. Au menu :

a) rôti de cheval ;

b) poisson grillé ;

c) champagne à gogo ;

sans oublier les entrées, les déserts... Ça riait, ça parlait et ça discutait, une vraie ambiance de famille, mais un absent : le papa à Maryam qui était à l'hôpital. Sa maman venait de la mettre au courant de la situation depuis qu'elle était partie de la maison. À la fin, Maryam mit au courant son époux qui lui dit de partir à l'hôpital voir son papa et quelques heures plus tard, ils quittèrent la rue Mbemba Pierre pour l'hôpital. Dans sa berline, au volant, madame la procureur et à son bord madame N'Fika, que des sourires de joie, de bonheur et ça rigolait de tout.

– Excuse-moi N'Fika, je ne savais même pas que ton fils fréquentait ma fille.

– Moi non plus. Tu te rends compte que je venais au tribunal en pleurs voir la belle-mère de mon fils !

– Pareil que moi... Rappelle-toi de ton premier jour, quand je t'avais dit que nous ne sommes pas dans un cimetière, mais dans un tribunal de grande instance, mon Dieu !

– Oui et moi qui pleurnichais comme un enfant.

Et entre les deux femmes une grande relation de complicité se créa à la minute. À l'arrivée à l'hôpital, à l'accueil madame la procureur dit à sa fille :

– Ma chérie, je préférerais que vous montiez tous les trois, nous, on reste ici. Ça lui fera une grande surprise de votre part, OK ?

Et sa fille, accompagnée de son époux et de Jean-Jacques, monta dans l'ascenseur jusqu'au 3^e étage, chambre 111. Monsieur Désiré Marcel était en train

de lire son journal quand sa fille sonna à sa porte, ding dong,

– Entrez, je vous en prie.

Et sa fille, en chair et en os, et les deux garçons ! Ils s'embrassèrent que des larmes de gaîté entre le papa et sa fille ! Et Désiré Marcel dit à sa fille :

– Allons, présente-moi tes amis.

– Papa, je te présente Monsieur Julian Dubois mon futur époux et l'autre c'est Jean-Jacques notre meilleur ami, voilà papa.

– Et si je comprends bien, c'était ta seule raison de nous quitter pour te marier ça veut dire, croyant que moi, j'allais t'en empêcher ? Vu ton âge, non ma chérie. Il te suffisait tout juste de me le demander, je suis ton papa, j'allais même tout organiser... Si je me permets de savoir depuis combien de temps vous êtes mari et femme ma puce.

– C'est pas encore fait papa, mais nous pensons un peu à ça, peut-être pour bientôt.

– Alors si c'est comme ça, je serai à l'organisation de votre mariage. Il suffit de me donner la date de votre choix. Eh les jeunes, ne le dites surtout pas à ma femme, comme ça, elle apprendra à faire confiance à la jeunesse.

– Papa, elle est au courant de tout.

– Comment ça, elle est au courant de tout ? Et depuis quand est-elle au courant ma puce ?

– Depuis cet après-midi 15 heures papa.

– Ah je comprends ! C'est elle qui vous a dit que j'étais ici. Bon, allez m'attendre à l'accueil, j'arrive les enfants,

je vais m'habiller, je crois que je suis guéri et en pleine forme !

– OK, nous t'attendons dans le couloir, dit sa fille.

Et à sa sortie de sa chambre, ils prirent l'ascenseur ensemble. À l'accueil, monsieur Désiré Marcel dit à la femme de garde qu'il sortait définitivement de l'hôpital et qu'il était bien guéri,

– Comme vous voulez Monsieur. Il vous suffit tout simplement de signer votre décharge. Merci Monsieur.

Ce fut aussi la réconciliation du couple Désiré-M'Bévo. Ils s'embrassèrent et la fête continua chez les Désiré en premier, puis chez les N'Fika bien sûr.

Le lendemain, dimanche, monsieur Désiré et sa femme se réconcilièrent surtout après une longue mise au point chez eux. Les enfants passèrent la nuit dans un hôtel, le couple Désiré eut l'idée d'inviter le même jour dans un grand restaurant les enfants et madame N'Fika, la somme prise par les enfants ne faisait plus débat, ils avaient décidé de rembourser.

Le commissaire Jocelyn, qui n'était pas au courant de tout ce qui se passait, appela madame la procureur pour savoir la suite du fax de sa fille.

– Merci de m'appeler Jocelyn. J'allais le faire, mais comme nous y sommes... Hier je suis allée à Paris, à l'adresse que ma fille m'avait donnée au téléphone. J'ai vu leur appartement, et une chose m'a surprise Jocelyn.

– Ah bon ?

– Oui et une double surprise ! Je t'explique :

a) elle m'a présenté un jeune homme de son âge ;

b) suis très bien Jocelyn, la maman de ce jeune homme n'est que la femme qui était venue porter

plainte au sujet de la disparition de son fils, madame Joséphine N’Fika !

– Quoi, madame N’Fika ?

– C’est vrai que le monde est petit, N’Fika est la belle-mère de ma fille.

– Et où sont-ils maintenant ?

– À l’hôtel Peuch del Sol, mon mari et moi, nous recevons des invités tout à l’heure dans un grand restaurant, si vous voulez vous joindre à nous.

– Non merci Madame, restez en famille, c’est mieux. Et votre mari dans tout ça, il pense à quoi ?

– Rien, il est surtout content de retrouver sa fille et content de reconquérir son cœur. Que du bonheur mon cher Jocelyn ! Je vis dans les nuages en ce moment.

– Eh bien ! C’est très bien Madame, amusez-vous, ciao ciao.

– Ciao ciao, Monsieur le Commissaire.

En même temps, madame N’Fika eut aussi l’idée d’inviter les Désiré et les enfants dans un grand restaurant. Ah la la, de la bousculade totale ! Elle appela les Désiré.

– Bonjour Monsieur, Dame, j’ai l’honneur de vous inviter ce soir avec les enfants, si vous le voulez bien.

– Mais bien sûr N’Fika. À peine même mon mari et moi pensions à vous inviter dans un restaurant, y compris nos enfants ! Bon, je vais les mettre au courant.

– C’est déjà fait M’Bévo, ils sont d’accord. À très bientôt alors.

- Oui. On passera les chercher à l'hôtel tout à l'heure. À très bientôt N'Fika.
- À bientôt M'Bévo.

Tout le monde se retrouva dans un grand restaurant au plaisir des enfants, des mamans et du papa Désiré Marcel. En plein dîner, il se leva, prit la parole et dit :

– Aujourd'hui, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, est le jour le plus important, que je n'oublierai jamais ! J'ai failli tout perdre : ma femme, ma fille, et surtout ma vie. Mais en ce jour où nous sommes réunis, je veux d'abord dire aux enfants ici présents de nous mettre au courant à l'avenir de leurs problèmes. Nous ne sommes pas des sauvages pour ne pas vous écouter, nous sommes vos parents, des personnes réfléchies. Je demande tout simplement à mon futur beau-fils et à sa future femme de me donner, si vous le souhaitez, la date, si elle est déjà prête, de votre union à la mairie afin que je m'organise, ça sera mon cadeau. Merci à tous.

Que d'applaudissements de bonheurs, de retrouvailles en famille, de joie et de vérité Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Et comme promis, madame N'Fika alla à la tombe de son défunt mari dire que son fils était bien vivant et qu'il allait se marier bientôt. Et deux mois plus tard, monsieur et madame Désiré Marcel, madame N'Fika et monsieur le commissaire et son épouse, les enfants organisèrent le grand rendez-vous : le mariage. Jean-Jacques fut le témoin des enfants et, du côté des parents, monsieur Ben Moukacha. Deux mille personnes y participèrent, après la mairie pour la cérémonie dans une très grande salle de fête, même le proprio de l'hôtel, le garant

des enfants était lui aussi présent. Après le mariage, le couple Désiré offrit aux enfants une belle voiture, une Mercedes, et deux places à l'école de conduite pour y passer le permis. Madame N'Fika, quant à elle, remit aux enfants deux billets aller-retour, Paris-Tahiti pour deux semaines et puis elle quitta la ville de Melun via une mutation à son travail pour une autre banque sur Paris, elle voulait se rapprocher de son fils et de sa femme. Aujourd'hui les trois familles se réunissent une fois par mois.

« Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord... Quelque chose vient de tomber sur les lames de ton plancher C'est toujours le même film qui passe » même film qui passe... Un peu de Cabrel, ça fait du bien, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Après la mort de son mari, N'Fika vivait seule avec son fils, Julian, qui à cette époque n'avait que quatorze ans. Mais plus maintenant, elle était redevenue une demoiselle ; elle refaisait surface, elle bougeait, allait en boîte, la vie... Eh oui ! Elle n'avait que trente-huit ans, la vie devant elle et comme les choses s'étaient arrangées avec son fils, elle se faisait draguer et se faisait des copines et des copains. Ça se téléphonait, ça discutait entre eux, que du plaisir ! Une personne très épanouie. Parmi ses copines, qui étaient au nombre de quatre, il y en avait une, à qui elle se confiait, mademoiselle Marie-Hortense, elle lui racontait du début à la fin son histoire d'amour avec son défunt mari.

Marie-Hortense était commerçante, une fleuriste. N'Fika, après son travail, lui rendait visite et l'aidait aussi à la fermeture en arrangeant des bouquets

de fleurs restants. Entre les deux femmes, vivait ou régnait une très grande complicité réelle ; tout était simple, de vraies amies, et véridique dans leurs paroles. Marie-Hortense sortait de temps en temps, mais pas trop. Elle avait une petite fille, nommée Edmonde, très mignonne la gamine, elle avait huit ans, elle vivait avec le père de sa fille, monsieur Bowara Phane Boxis. Elle n'arrêtait surtout pas d'encourager N'Fika à sortir de cette situation renfermée sur elle-même et très seule à son âge.

Puis un jour, Marie-Hortense sortit de ses gants et dit à N'Fika, sa copine :

- Entre nous y a pas de cachotteries et on se dit tout.
- Je sais.
- Bien. Selon moi, je trouve que jusqu'à présent t'es pas bien dans ta peau, t'es un peu perdue, sans que tu te rendes compte. Non ma chérie, il te faut ce quelque chose qui te manque.
- Non Marie, il ne me manque rien et je suis très bien dans ma peau.
- Orgueilleuse jeune fille ! Je sais qu'il ne te manque rien, tu as le boulot, un appartement, un enfant qui t'aime beaucoup, tu sors et tu fais ce qui te plaît, je suis d'accord. Sauf que...
- Sauf que quoi Marie ?
- Très bien et sans te le cacher : un homme.
- Non pas maintenant. Je t'en parlerai dès que j'en aurai envie, pour l'instant ça ne m'intéresse pas pour le moment.
- Eh ! Tu vas pas me dire que tu vas en boîte pour regarder les gens, plutôt pour te faire draguer que je sache,

et que personne ne t'a plu ! Non plus, tu ne me diras pas que jamais tu n'as eu envie ? Bon, très bien, c'est toi qui vois ma chère, t'es assez grande.

– T'en fais pas Marie, tout viendra, t'en fais surtout pas, OK ?

Après cette discussion, non, après une mise au point avec sa meilleure amie, N'Fika rentra chez elle. Mais une chose, dans sa caboche ça cogitait, en donnant tout à fait raison à Marie-Hortense, même si c'était pas à cent pour cent, mais bon elle y réfléchissait sans qu'elle le montre.

N'Fika, de temps en temps, rendait visite au couple, son fils et sa femme qui ne vivaient pas très loin de chez elle, dans le coin pour être précis. Même son fils taquinait sa maman, en lui demandant qu'elle refasse sa vie de femme libre de tout engagement. Mais comme elle était encore dans sa bulle, cela ne l'intéressait pas. Pour l'instant, elle avait dans sa tête l'image de son défunt mari, son premier amour, et jamais elle ne l'avait trompée de son vivant, respect, Mesdames Mesdemoiselles, Messieurs.

Un jour, chez eux dans la cuisine, en préparant à manger, madame la procureur dit à son mari, qui, lui aussi, se posait la même question sans vouloir en parler à sa femme :

– Chéri, j'ai de la peine pour N'Fika. Bien sûr, j'ai pas à me mêler de sa vie, mais vraiment ça commence à me prendre la tête. Chéri, comment, une très belle femme, qui a son boulot, posée... Non, ça me dépasse.

– Explique-toi. En quoi ça te dépasse ma chérie ?

– Une seule remarque, et je crois que je ne suis pas la seule à la faire, regarde, quand on est en famille,

les enfants et nous, je veux dire, t'as rien remarqué en tant qu'homme, hein chéri ?

– Si, si, elle est toujours absente à la conversation.

– Effectivement. Il y a des fois, elle s'évade même de ce dont nous parlons. Sinon, arrêtons de nous voir en famille. Je lui en parlerais si tu me donnais l'autorisation de le faire.

– Non je n'ai pas d'autorisation à te donner ma chérie, si tu trouves que c'est très important à tes yeux, alors rends-lui service. Et puis c'est entre vous les femmes, mais vas-y doucement.

– Je sais, de ce côté, tu peux compter sur moi.

N'Fika elle-même commençait aussi à réfléchir aux réflexions de sa meilleure amie Marie. Ça trottait. Toute seule dans son petit coin, elle pensait à tout : à son avenir amoureux, parfois et toujours à son défunt mari. Mais au fond d'elle, à vivre le reste de sa vie, ses jours restants. Que faire ? Pas de réponses qui venaient, mais des questions dans sa caboche. Mamma mia ! Mais suivez-moi très bien, car « ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord » Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Les enfants, eux, commençaient à parler d'agrandissement. À vingt ans, ça parlait d'enfants ; ce n'était pas à l'ordre du jour, mais très important à leurs yeux. Ils avaient tout, boulots, appartement, voiture et quoi d'autres ? Rien, sauf un cri de réveil, un bébé, le rêve d'un couple qui s'entend et qui s'aime.

Normalement et en vérité, N'Fika allait en boîte pour se faire draguer, sauf qu'elle était un peu bloquée. Elle ne se sortait pas de cette situation, toujours

un peu ailleurs, et cette remarque lui avait été faite par sa meilleure amie Marie. Dans ces conditions Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs qui me lisez, ne dites surtout pas à celui ou celle qui ne suit pas très bien cette histoire très imaginaire de l'artiste Jean-Jacques Tsana.

D'elle-même, N'Fika décida d'aller voir madame la procureur pour lui parler de ce désastre qui empoisonnait sa vie et qui tourbillonnait dans sa tête, ce grand blocage en elle-même. Comme la procureur ne se trouvait pas à la maison, elle fit un tour au tribunal, on ne sait jamais, mais dommage elle n'y était pas non plus. Alors, il lui restait une seule possibilité, le portable, et elle forma le numéro.

– Allô M'Bévo, bonjour.

– Bonjour N'Fika.

– Mais je te cherche partout, t'es pas en vacances j'espère ?

– Non, non, nous avons eu une invitation d'un couple connaissant mon mari et nous y sommes ma chérie.

– Bon, amusez-vous bien et à bientôt.

– À bientôt.

Mais comme elle avait vraiment envie de parler, elle alla chez sa meilleure amie Marie. Dommage, ce n'était pas son jour, la boutique était fermée.

Mon Dieu mais que se passe-t-il aujourd'hui ? Voilà, quand j'ai besoin de quelqu'un à qui me confier, y a personne.

Eh oui, c'est la vie et c'est comme ça. Ce jour-là, Marie et son copain Boxis assistaient au baptême

d'un ami, qui lui aussi était fleuriste comme eux. À la fin, elle rebroussa chemin et rentra chez elle pour sa routine, sa pensée amoureuse. Comment réagiraient les autres femmes, la procureur et Marie à sa vision de la vie, à sa vie à refaire ? Mamma mia ! Elle se bouffait les ongles, assise dans son salon. À son travail, le lendemain, elle en profita pour appeler la procureur à qui elle dévoila tout. Vite la procureur lui fixa un rendez-vous à 20 heures chez eux et un dîner à trois, une occasion à sa portée pour parler de sa préoccupation, donc ça tombe très juste pour la procureur. 20 heures, les trois sont à table. Après le repas monsieur Désiré Marcel s'éclipsa de la table, sachant que c'était l'occasion pour sa femme de parler seule à seule avec N'Fika de sa préoccupation. Il dit :

– Je suis à côté Mesdames, au cas où vous auriez besoin de moi.

Mamma mia ! À peine était-il debout que sa femme prit rapidement la parole :

– En vérité, en vérité je te le dis, tu es une femme comme moi et je sais aussi ce que nous ressentons quand on est seule à la maison ma chère. Écoute-moi s'il te plaît, tu as tout, un boulot, un très bel appartement et autour de toi des gens qui t'aiment à fond la caisse. Mais entre nous, y a quelque chose qui te manque et ça me trouble. Exemple : si tu tombais malade, ce que je ne souhaite pas bien sûr, la nuit à la maison, et que tu n'arrivais pas à te lever, dis-moi, bon c'est pas mes affaires, mais sache que tu es la belle-mère de ma fille et elle a besoin de sa belle-maman... Enfin, ça nous fait de la peine de te voir toute seule, mets ça dans ta tête.

- Ah bon ! Même ma belle-fille se fait du souci pour moi ? Oh seigneur !
- Et oui N’Fika, elle ne te l’a jamais dit, mais c’est une femme aussi, elle te regarde, surtout quand nous nous regroupons en famille. T’es la seule à ne pas être accompagnée et ça me gêne, sans te le cacher N’Fika.
- M’Bévo merci, vraiment, de tes sentiments très sincères me concernant. Merci, mais à partir de maintenant sache que tu ne souffriras plus ma chère, elles sont très touchantes tes paroles.
- Hein ?
- Oui ma chère, tu, ou vous ne souffrirez plus à ce sujet, c’est la raison pour laquelle hier j’ai voulu te voir. Dis-moi, toi qui es dans ce domaine, comment faire pour annuler mon mariage ? Pour moi, tant que j’ai pas ce document écrit divorce, je ne trahirai pas mon mari M’Bévo. Jamais je n’ai connu un autre homme que lui dans ma vie. Tu sais, je sors beaucoup ces derniers temps. Je vais même en boîte draguer et me faire draguer, c’est pour te dire que je suis en train de vivre, un petit test avant de me lancer.
- J’espère que tu ne plaisantes pas N’Fika.
- Non je plaisante pas, c’est ma vérité. C’est vrai que je me sens seule à la maison, tu as raison, j’ai encore la vie devant moi, alors dis-moi ce qu’il me faut comme papiers à fournir pour mon divorce.
- Rien du tout, une demande d’annulation te suffira en présence des deux témoins présents le jour du mariage s’ils sont encore en vie, c’est un petit problème de quinze minutes, et si tu veux, je te la fais demain au tribunal.

- Si tu veux.
- Mais à qui tu dis ça ?! C'est mon souhait de te voir heureuse, oui.
- Je savais que j'allais compter sur toi à ce sujet. Bon, je dois voir Désiré pour lui dire au revoir. Il est où ?
- Dans son bureau à côté.

Elle alla dire au revoir à Désiré Marcel qui, lui aussi, lui souhaita à son tour une bonne rentrée, et M'Bévo l'accompagna à la grande porte (bisous-bisous).

- À demain N'Fika, je t'appelle.
- À demain M'Bévo.

Pour madame N'Fika, cet entretien fut sa première décision de relaxe, une maladie d'amour l'attend, celle qu'attend au plus vite son entourage, surtout son fils en attente de voir sa maman vivre comme tout le monde à son âge.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, cette maladie qui court derrière elle, la fait vraiment bien rêver, mais pour l'instant sans solutions concrètes. Mais elle court « cette maladie qui unit dans son lit les cheveux blonds les cheveux gris », du Sardou, ça fait du bien. Dans sa tête, ça commence aussi à s'alourdir, elle n'en peut plus, mais que faire ? Elle prit la décision d'aller au cimetière voir et dire à son défunt mari ceci :

- Mon amour, ça va nous faire quatre ans que tu n'es plus avec nous, ton fils et moi. J'ai tenu à toi depuis mon bas âge, depuis l'école, au lycée, partout jusqu'à ta mort et jamais je n'ai connu un autre homme que toi, j'avais, et tu le savais, ma grande fidélité envers toi, mais si aujourd'hui je suis ici, c'est pour une autre raison. Et si tu me le permets, car je suis une femme,

pardon une personne qui doit aussi vivre et refaire ma vie sans toi, voilà, maintenant je sors un peu, me balader, aller en boîte de temps en temps, et il m'arrive de draguer et de me faire draguer aussi, voilà.

Ne voulant pas dire, par respect pour son mari, qu'elle voulait avoir une relation sexuelle avec une autre personne, c'est avec des larmes aux yeux qu'elle quitta la tombe de son défunt mari. Mais une chose que j'ai oublié de vous dire, N'Fika lui demanda ceci en dernier :

– Aide-moi à trouver un homme qui te ressemblera, et peut-être l'homme de ma vie, qui aura le même amour pour moi que celui que tu m'offrais. J'attends ton soutien, repose-toi en paix maintenant, ciao.

Elle sortit du cimetière mouchoir à la main pour essuyer ses larmes. À ma place, je dirais ceci à N'Fika, que son défunt malgré l'amour qu'elle avait pour lui, ne reviendra plus, que c'est pénible, c'est la rançon de ma pensée qui est la pensée elle-même, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Après sa démarche de vérité envers son mari, madame N'Fika changea à la minute de comportement, même à son boulot. C'était la grande surprise, ses collègues du travail ne comprenaient plus rien, la timide commençait à parler de tout à cent pour cent, et surtout du sexe. Mamma mia ! C'était l'heure pour elle où les oiseaux faisaient leurs nids, et les renards leurs tanières, et que ça saute ! « Elle parle d'amour comme elle parle d'aventures », du Patricia Kaas, et moi je vous allume le feu, c'est le but de cette histoire en français facile. Me concernant, j'avais voulu être un grand artiste, mais bon la vie est faite ainsi.

Et ça bougeait, ça grinçait au tribunal de grande instance où madame la procureur faisait un show à sa manière. C'était le commissaire Jocelyn, en lisant un journal dans son bureau, qui s'étonnait de la condamnation à deux ans ferme et une amende de 1 500 euros d'une personne très agitée dans le milieu du grand banditisme.

Non y a quelque chose qui ne va pas, se dit-il.

Il fit signe à son adjoint, qui lui aussi était très ému de la condamnation :

– Chef, je pense qu'elle a perdu les pédales, la procureur.

Le commissaire se rendit au tribunal connaître ce qui s'était passé dans sa tête. À son arrivée, la procureur lui reçut par un :

– Ah c'est vous ! Eh bien rentrez.

– Bonjour Madame.

– Alors, comment allez-vous Commissaire ?

– Moi je vais très bien, sauf ce que je viens de lire dans le journal me surprend, d'autant plus que ça vient de vous Madame.

– J'ai fait quoi de grave mon Commissaire ?

– La condamnation de ce monsieur qui me surprend venant de vous.

– Hé Jocelyn, je n'ai fait que mon boulot en ce qui me concerne, rien de surprenant là-dessus.

– Pour moi non. Rappelez-vous du jour où vous aviez remis en liberté une grande crapule, reconnu très dangereuse.

– Je sais, c'était sa chance et on ne va plus revenir là-dessus, vu les galères que j'étais en train de vivre,

subir même, et vous étiez la seule personne dans ce tribunal qui savait que je n'étais pas dans mes bottes.

– Bon, comment ça se passe avec les enfants ?

– Oh ça roule à merveille. On se voit un samedi par mois en famille.

– Et madame N’Fika ?

– Jocelyn, entre nous, t’as vu la beauté de cette femme ? Elle a tout ce qu’il faut, un bon boulot, un très bel appartement, mais entre-temps elle souffre.

– Ah bon et de quoi souffre-t-elle ?

– Ça me fait mal de la voir comme ça. Elle est, elle ne vit pas. Elle est malheureuse, j’ai des nerfs de ne pas la voir dans les bras d’un homme, mais bon ce ne sont pas mes oignons.

– Présente-la-moi dans ce cas.

– Plaisante pas, si j’avais vraiment cette occasion de la présenter à un homme, volontiers, mais c’est à elle-même de trouver et on verra la suite.

– Bon, moi j’ai du boulot qui m’attend. À bientôt Madame.

En sortant du bureau de madame la procureur, Jocelyn se fit interpeller par le juge président du tribunal qui lui aussi était très hébété de la condamnation à deux ans ferme.

– Je ne comprends rien là-dessus, dit-il.

– Moi aussi, j’avais rien compris. Mais selon elle, elle n’a fait qu’appliquer la loi. Et je me demande de quelle loi elle parle !

– Non, il y a quelque chose qui ne va pas, je dois la voir, Jocelyn.

– Essayez Monsieur, moi j’ai rien obtenu comme réponse.

Et au même moment, sortit de son bureau madame la procureur, qui surprit le juge et Jocelyn en train de parler d’elle.

– Si c’est le monsieur dont vous parlez, il est à Fleury-Mérogis. Il n’y a qu’à lui écrire et lui dire de faire appel, au revoir Messieurs, mon mari m’attend.

– Au revoir Madame, répondent les hommes, K.-O. de sa réponse.

Le garant et gérant du couple Dubois, dont il était témoin, passait souvent voir si tout allait bien.

N’Fika, elle, après son boulot passa voir sa copine Marie-Hortense à la boutique, lui relater qu’elle venait de faire de sa demande d’annulation de son mariage avec son défunt mari, puis son tour au cimetière demander de faire ce qu’elle souhaitait faire de ses jours restants sur cette terre. À peine eut-elle terminé que Marie-Hortense répliqua :

– Alors ça ! Pour des nouvelles, ma chère, elles sont vraiment très, très bonnes et je suis ravie t’entendre parler comme ça. Ça doit se fêter, tellement que je m’attendais à ce que tu te décides toute seule. C’est touchant, et surtout, t’as pensé à te confier à moi, merci.

– Hé ! Nous sommes amies ou pas ?

– T’énerve pas ma chérie. Ça me fera grand plaisir de te voir dans les bras d’un homme qui t’aimera. Bon, je t’invite samedi en boîte.

– On verra si j’ai du temps.

– Comment ça du temps ? Tu ne travailles pas, et tu ne vas pas voir les enfants. Mais N’Fika, tu peux pas me refuser ça !

– Non c’est pas ça, j’ai rendez-vous avec un mâle.

– Mon Dieu, non ! Si tu as besoin de ma voiture, n’hésite surtout pas. Allez, champagne pour la belle vie ! Attends-moi ici je vais à Monoprix.

Et c’est en chantant « L’Aziza si tu veux de moi », qu’elle partit chercher la bouteille de champagne.

Que de suspense dans cette histoire très imaginaire en français facile ! Et c’est bien de la lire afin que nous la partagions, la vivions ensemble Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Au ministère des Finances où travaille monsieur Désiré Marcel, ça discutait comme avant, ça parlait surtout de congé maladie, de tout sauf de l’incident passé. Le monde était très content de revoir l’ami Désiré Marcel en pleine forme, il remercia Jean-Mass et Ben en leur disant toute la vérité sur sa crise, c’est ça les amis.

Elle était tellement contente de la nouvelle de sa copine N’Fika que Marie-Hortense ne faisait que penser à ça et se pressait même de voir son prince charmant. Et elle n’arrêtait pas de lui demander, comment il était, ce qu’il faisait et quand elle le verrait. Ah les femmes, ça se trouble pour un rien du tout et bêtement ! Mamma mia !

Normalement, elle n’avait pas encore trouvé l’homme avec lequel elle souhaitait passer ses derniers jours. Par contre, pour allumer le feu à sa copine, N’Fika n’avait pas hésité, une vanne très intéressante

de sa part ; elle voulait tout simplement savoir ou connaître la réaction de Marie-Hortense qui avait largement aimé, ce qui lui avait permis de se lancer à la chasse et pas n'importe laquelle Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, pas en boîte, mais à la bibliothèque, dans des musées et surtout pas le premier venu, mais un homme instruit, son but, son choix.

Assis au salon, le couple regardait un film, « La Soupe aux choux », quand Maryam dit à son mari ceci :

- Chéri, je crois que nous allons agrandir la famille.
- Sérieux mon amour ?
- Bon, pour l'instant je ne sais pas trop, mais d'ici demain je saurai la vérité sur ce que j'ai, j'ai pas vu mes règles ce mois-ci.
- T'es sûre de ce que tu me dis chérie ?
- Pourquoi dire n'importe quoi à l'homme de sa vie ? Après l'amour, on récolte la semence.

Mamma mia ! Attention pour le couple le rêve va se réaliser, et la famille va s'agrandir. Ça s'embrassait, ça se regardait yeux dans les yeux, avec amour bien sûr, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, que du bonheur ! Et ça cogitait aussi dans leurs têtes : Est-ce que ça serait une fille ou un garçon ? Et pourquoi pas des jumeaux ou jumelles ? Ça réfléchissait à tout : le prénom, la chambre, le parrain et tout commence à se bousculer dans leurs têtes, mais pour l'instant nous n'en sommes pas encore là.

N'Fika, dans sa tête aussi, se faisait des idées du jour J, par exemple :

a) comment le présenter à sa copine Marie-Hortense, au couple Désiré-M'Bévo, puis à son fils ?

b) Julian acceptera-t-il son nouveau mec ?

Ah la la, ça bouillonne de partout. Seul le bon Dieu a les questions et réponses, mais ça promet quand même. Elle tient à tout prix à être heureuse auprès d'un homme qu'elle aimera de toute son âme et cœur, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Et comme sa situation bouleversait madame la procureur, celle-ci eut pour projet d'organiser une petite fête chez eux, où dix hommes seraient présents, surtout des célibataires et avec comme invitée d'honneur N'Fika. Moi, pour ma part, je crois que c'est pas une bonne idée, laissez-lui le temps, elle trouvera toute seule madame la procureur (c'est la pensée à Jean-Jacques Tsana).

Aussitôt pensé, aussitôt fait, c'est N'Fika qui appelle sa copine Marie-Hortense après son travail.

– T'es libre ce soir.

– Ce soir oui. Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Comme ça, j'ai tout juste envie de rester avec toi si tu veux.

– Bien sûr que je veux, et où ?

– Après ta fermeture de ta boutique.

– OK je n'y manquerai pas, je t'embrasse à tout de suite.

– À tout de suite Marie.

Et oui Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, N'Fika, au musée, avait fait connaissance d'un monsieur très charmant, célibataire comme elle, et pas n'importe qui, un P.-D.G. d'une grande société N.A.J.D, (N'tadi Alexis Jean Didier) mais pour l'instant, suspense oblige, madame la procureur, quant à elle, racontait à son mari son idée d'inviter des amis chez eux.

– Chérie, c'est très une bonne idée, mais s'il te plaît c'est pas à nous de faire ce genre de choses. N'oublie pas que c'est la maman de notre beau-fils et que nous devons la laisser tranquille. Elle est assez grande pour y arriver, ne nous mêlons pas de ce qui ne nous regarde pas. Par contre, entre vous, les femmes, c'est tout à fait normal que vous vous en parliez pour qu'elle sorte de cette situation, elle ne vit pas.

– T'as tout à fait raison chéri, ça me fait mal de la voir comme ça.

– Moi aussi ça me fait mal de la voir toute seule dans un grand appartement, on ne sait jamais de nos jours. Mais c'est à elle seule de trouver la solution.

Ça sonna pendant qu'ils parlaient de N'Fika et c'était elle au bout du fil. Elle voulait savoir si M'Bévo, comme prévu, avait fait la demande d'annulation de son mariage avec le père de son fils.

– Oui N'Fika c'est fait, j'ai même convoqué vos deux témoins de l'époque le plus rapidement et c'est pour mardi 16 heures. Ça te va comme ça N'Fika ?

– Oh oui ça me va très bien et mardi je ne travaille pas.

– Très bien, je te dis à mardi au tribunal.

– À mardi. Embrasse Désiré de ma part.

– C'est fait, à mardi.

Les choses s'accéléraient chez N'Fika et comme une sorcière, Marie-Hortense, au fond d'elle, se posait des questions et ça tombait très juste. Et que pensait-elle Marie-Hortense ? Que N'Fika allait lui faire une surprise en lui présentant un homme, son souhait profond. Elle était sur la bonne voie et nous allons bientôt le savoir Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, mais pour l'instant il n'est que 16 heures.

Chez elle, N’Fika était déjà en préparation, une maison propre, la cuisine, les toilettes, là où une personne ne connaissant pas la maison pouvait aller, le dîner pour trois personnes était prêt, deux bouteilles de bon vin, deux bouteilles de champagne, tout ce qu’il fallait pour recevoir son prince charmant, que du bonheur, la joie, enfin la vie.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, dans la vie, une sorcière restera toujours une sorcière. À la boutique, Marie-Hortense n’arrêtait pas à se bouffer les ongles, cherchant à trouver la raison de l’invitation de sa copine N’Fika, et elle avait raison, la pauvre, vu que jamais elle n’avait été invitée à ces heures-là chez sa copine. Et comme c’était une sorcière, elle prévoyait d’apporter une bouteille de champagne et un bouquet de fleurs, on ne sait jamais. C’est Marie-Hortense, espérant voir son rêve se réaliser, *mamma mia* !

Marie-Hortense, pressée qu’elle était, appela son compagnon monsieur Bowara Phane Boxis pour le prévenir qu’elle ne serait pas à la maison et qu’il devrait s’occuper de la petite.

Chez N’Fika, il est 17 heures, c’est le jour J Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Pour N’Fika, c’est le jour de recevoir son prince charmant en chair et en os, et très bien habillé. Monsieur Didier Carton fit son entrée pour la première fois dans l’appartement de sa fiancée (bisou-bisou) et N’Fika dit :

– Chéri, fais comme chez toi. Viens, je vais te faire visiter l’appartement.

- Très mignon chez toi ma chérie.
- Viens voir, on a aussi un balcon où on a tout Paris en vue.
- Très beau quartier et c'est propre chez toi.
- Dis pas ça chéri, c'est chez nous.
- Pardon chérie.
- Bon, va te servir au bar, moi un cognac.

Et quand elle raconta à son prince charmant qu'elle avait invité sa copine Marie-Hortense, c'est le téléphone de la maison qui sonna. C'était son fils Julian qui lui annonçait la nouvelle, que bientôt elle serait une grand-mère, à la surprise de Maryam qui ne s'attendait pas à l'annonce de son mari à sa mère, un peu vite, de la venue du bébé.

- Mais chéri c'est un peu tôt quand même.
- C'est ma mère, elle doit être au courant la première, avant les autres à qui on fera la surprise.
- C'est toi le patron. Et qu'est-ce qu'elle a dit ta maman ?
- Tu la connais, très contente. D'ailleurs, elle passera nous voir demain comme prévu.

Dans sa tête, N'Fika voulait faire une surprise à sa copine Marie-Hortense. Elle dit à son prince charmant d'aller dans la chambre à l'arrivée de sa copine et c'est ce qu'il fit, monsieur Didier Carton. À peine 19 heures, Marie-Hortense était à la porte. Elle sonna. N'Fika, sachant que c'était elle, se précipita pour ouvrir la porte (bisou-bisou).

Marie-Hortense donna le bouquet de fleurs à N'Fika et elle dit :

- Il fallait que je fasse très vite pour venir, vu la façon dont tu m'avais appelée. Mais t'es toute seule en plus, moi qui pensais à autre chose, à une surprise par exemple.
- À quoi pensais-tu ?
- On ne sait jamais ma chère, peut-être que tu t'es acheté un chat ou un chien pour ta compagnie vu que tu es toujours toute seule dans un grand appartement. Mais comment se fait-il que tu aies...
- Quoi ?
- Mais tu as deux verres au bar ! Est-ce c'est cela ma surprise ?
- Quelle surprise ? Sers-toi ma puce. Et que me caches-tu derrière ?
- Une bouteille de champagne.
- Oh t'es un amour ! Dommage que j'ai pas pensé à ça.
- À quoi ?
- Bon, mon Didier, tu peux sortir de la chambre mon amour.
- Hein, nom de Dieu ! grimace Marie-Hortense très étonnée.

Et monsieur Didier, bien habillé, fit son apparition dans le salon. C'est N'Fika qui dirigeait les opérations.

- Didier, je te présente ma meilleure amie, dont je te parle souvent, voilà elle est en face de toi maintenant, c'est Marie-Hortense. Comme je te disais, elle tient un commerce pas loin de chez nous, elle est fleuriste. Bon, Marie, voilà mon homme, monsieur Didier Carton, l'homme de ma vie à partir de maintenant si Dieu le veut. Entre nous on ne se cache rien. Il a une société, dont il est le P.-D.G., et ça fait trois mois

que nous sortons ensemble. Bon, vous pouvez vous embrasser maintenant.

Les deux connaissances s'embrassèrent. Par contre, Marie-Hortense tremblait, elle qui ne s'attendait pas à cette présentation.

– Vous tremblez Madame, dit Carton.

– L'émotion Monsieur, l'émotion.

– Ah bon.

– Oui Monsieur. Oh mon Dieu ! J'ai fait pipi dans ma culotte sans le savoir, pardon.

Puis Didier dit à l'oreille de sa fiancée :

– Mais qu'est-ce qu'elle a ta copine ?

– Je t'expliquerai. C'est pas de sa faute, c'est la première fois qu'elle me voit avec un homme à la maison, elle est la seule à qui je me confie depuis la mort de mon ancien. Chéri, serre-moi dans tes bras.

– Bien sûr, je t'aime.

Et la grande conversation commença au retour des toilettes de Marie-Hortense, elle voulait tout savoir : comment ils s'étaient connus et si, pour monsieur Didier, c'était tout simplement une aventure.

– Excusez-moi Monsieur Carton, c'est ma meilleure amie et j'aime plus qu'elle souffre de nouveau, si vous me permettez de vous faire cette remarque.

– Et vous avez raison Madame. Mais sachez que je ne suis pas là pour partir vite ou de passage, mais pour la vie, si Dieu le veut bien sûr.

Cet échange lui plut tellement que N'Fika alla dans la cuisine en chanson chercher une bouteille de champagne.

– Que la fête commence ! dit-elle.

Et elle commença cette fête. Les deux femmes, comme des jumelles, amadouaient monsieur Carton comme un enfant. Elles étaient très heureuses les deux, que du bonheur, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, du grand plaisir.

Le lendemain, c'est Marie qui appela N'Fika à son boulot, la suppliant de passer la voir à la boutique après son travail, que de suspense dans cette histoire en français facile, mamma mia !

À la boutique où elles se retrouvèrent, les deux ne parlèrent que de la soirée d'hier.

– Dis-moi, comment tu l'as trouvé mon prince ?

– Heu, de la façon qu'il me répondait ma chère, je crois que ce Didier n'est pas n'importe qui. Et tu veux que je te dise ?

– Allez, lâche-toi.

– Je crois que pour une fois le bon Dieu a écouté ma prière.

– Ah bon, tu priais pour ça ?

– Mais bien sûr que je priais pour ça, nuit et jour, et je ne le cache plus ma chère, je me sentais très mal quand tu me disais au revoir ici et que je te voyais partir toute seule en rentrant chez toi. Vraiment, je remercie le Seigneur de ce service rendu car il a écouté ma prière. Merci mon Dieu !

– Eh bien dans ce cas, je te remercie pour ta prière ma chère amie.

– Et ton fils, est-il au courant de ce qui se passe ?

– Non pas encore, mais ça ne va pas tarder et tu seras présente ce jour-là.

- Comme tu veux ma chère, pour toi j'ai toujours mon temps.
- Je crois que ce jour-là, j'organiserai une petite fête à la maison. Comme ça, j'inviterai ses beaux-parents, sa femme et ton Bowara. Ça te va comme idée ?
- Bien sûr. T'imagines pas comment que suis contente ! Et puis je te trouve très épanouie. Bon, il faut se dépêcher pour organiser tout ça. Et tu veux la faire quand ta fête ?
- À la fin du mois si tout se passe bien sûr.
- Bon, moi je me charge de la boisson et du traiteur, ça sera mon cadeau à moi ; si tu le veux, bien sûr.
- Tu sais qu'à toi je ne te dirai jamais non, tu fais ce que bon te semble. Moi, demain je ferai les cartes d'invitations.
- Bon, si tu n'as pas le temps tu me files les adresses et je le ferai.
- Non je le ferai.

Et ce fut leur conclusion concernant les préparatifs de ladite fête Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

À la demande de sa fiancée, monsieur Didier Carton accompagna N'Fika sur la tombe de son défunt mari afin qu'elle lui dise ce qu'elle devenait, sa nouvelle relation et son rêve où le défunt était venu lui dire ceci : « N'Fika, je te remercie de venir me voir, et merci aussi de ta franchise. Effectivement, il te faut un homme et te connaissant très bien, tu ne prendras pas le premier venu. Tu prendras soin de cet homme qui sera le beau-père de Julian et le père des frères ou sœurs de Julian. Longue vie à vous tous et que Dieu vous garde. Merci encore de tout ce que tu fais pour Julian, merci. »

Bon sang de bonsoir, mamma mia ! Mais quel encouragement venant d'un défunt mari ! En vérité, en vérité, c'était un rêve de paix entre les deux et de liberté de tout engagement pour N'Fika, dans sa nouvelle relation. Jamais elle n'avait raconté ce rêve à personne.

Un coup de fil chez le couple Dubois, c'est madame la procureur qui demandait s'ils avaient eux aussi reçu la carte d'invitation.

– Oui, on l'a reçue maman. (C'est Maryam qui répond à sa mère.)

Puis, le jour de ladite fête chez N'Fika, tout était prêt. Ne sachant pas ce qui allait se passer, madame la procureur en profita aussi pour lui ramener la lettre d'annulation de son mariage, il ne restait que sa signature à elle. Ce fut un samedi, à 19 heures très précises chez N'Fika et les premiers à arriver étaient le couple Marie-Hortense et monsieur Bowara Phan Boxis afin d'aider sa copine, suivis du couple Désiré-M'Bévo et enfin le couple Julian Dubois et Maryam. Ils en étaient à l'apéro, ça parlait, ça discutait, ça rigolait, et ça racontait des histoires bien sûr. Vu que ça n'était pas son anniversaire, on questionnait N'Fika, qui faisait de son mieux pour ne pas répondre, en répondant qu'il s'agissait d'un simple repas en famille. La seule qui connaissait la raison, bien sûr, c'était Marie-Hortense qui elle non plus n'avait rien révélé à son compagnon. Puis soudain, en discutant au salon, retentit un téléphone portable. C'était le commissaire Jocelyn qui avertissait madame la procureur d'une grande arrestation.

– M'Bévo, pas de téléphone, aujourd'hui c'est ma fête.
– Je sais, mais c'est mon commissaire.

- Mon Dieu, j’avais pas pensé à l’inviter.
- Il n’est pas trop tard, je peux le faire si tu veux.
- Vas-y invite-le de ma part, merci.

Puis, une heure, après il arriva à la fête monsieur le commissaire et surtout à l’heure où la porte de N’Fika sonna à nouveau. Julian se précipita pour aller ouvrir, mais sa mère lui dit qu’elle s’en chargeait. Elle ouvrit la porte, un bisou sans que personne ne s’en aperçoive,

- Bonjour, Mesdames et Messieurs. (C’est monsieur Carton qui s’adresse aux invités, qui lui répondent.)
- Bonjour Monsieur.

Exactement 20 heures, N’Fika prends la parole, mais ça sonne à nouveau à sa porte, et c’est Marie-Hortense qui se charge d’aller ouvrir la porte, c’est Ma-Fifi et Sidonie Mahoukou, deux copines de N’Fika, qui, en passant, avaient entendu un peu de bruit et étaient montées voir ce qui se passait.

- Ah c’est vous ! Eh bien, vous êtes les bienvenues, dit N’Fika.

Puis elle reprit son initiative, la parole :

- Mesdames, Messieurs, surtout à mon fils, je ne serai pas longue, mais c’est très important pour moi de vous révéler ce que j’ai gardé au fond de moi. Messieurs, Dames, aujourd’hui, c’est le plus beau jour de ma vie actuelle de femme. Je suis libre de tout engagement. Ce jour est très spécial pour vous tous ici présents et je suis contente que vous soyez tous là, ma famille. Comme vous le savez, je vous aime de tout mon cœur. Bien, je ne vais surtout pas me gâcher ma fête, sachez qu’à partir de maintenant je ne suis plus seule et par cette occasion je vous présente l’homme qui depuis

trois mois partage ma vie. Messieurs, Dames, je vous présente Monsieur Didier Carton. Je vous remercie.

Mamma mia, quelle surprise !

– Mais elle nous avait gardé tout ça N’Fika ! J’attendais tellement ce moment, félicitations, dit madame M’Bévo à N’Fika, suivie de son mari, de sa belle-fille et Jocelyn pour la féliciter.

Par contre, très ému, Julian, son fils, en pleurs, sauta dans les bras de sa maman chérie en lui disant à l’oreille :

– Maman je t’aime très fort.

Même ses copines Ma-Fifi et Sidonie Mahoukou n’en revenaient pas. Plus que du bonheur et des applaudissements. Puis, elle mit sa chanson préférée : « l’Aziza, je te veux si tu veux de moi », une chanson de Balavoine.

À la fin de la soirée, monsieur Carton prit la parole en remerciant tout le monde. En rentrant chez elle, madame Désiré-M’Bévo commençait à réfléchir à la présentation de N’Fika, à sa demande d’annulation de son mariage, puis à la phrase de N’Fika sur sa relation avec ce monsieur de trois mois. Au fond d’elle, elle se disait que N’Fika lui avait caché ce secret, elle qui la considérait comme une amie à qui on peut se confier. C’est vrai, dans la vie il ne faut jamais s’initier dans les affaires des autres. Même Marie-Hortense, sa meilleure amie qui tournait en rond dans sa boutique, se demandait si vraiment N’Fika avait confiance en elle. Florent Pagny a raison dans une de ses chansons, « La liberté de penser ». Un conseil Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs : malgré la relation que vous avez avec une personne, ne vous attendez pas

à ce qu'elle vous raconte tout la concernant. Et cela veut aussi ne pas aussitôt rencontrer, aussitôt présenter même si c'est un coup de foudre. Ça, c'est moi qui le dis et c'est un conseil gratuit.

Quelques mois après, madame Dubois donna naissance à un petit garçon, nommé Dubois Désiré Junior et comme parrain ils choisirent monsieur Carton. Quant au fêtard monsieur Désiré Marcel, il organisa une grande fête pour la venue de son petit-fils.

Marie-Hortense, ne pouvant plus garder ce qui la tracassait, appela N'Fika qui, en raccrochant son combiné, s'était mise tout à coup à chanter les règles sacrées.

– « Apprenez bien, écoliers, les règles claires du participe passé. Avec l'auxiliaire être, le participe passé s'accorde en genre et nombre toujours avec son sujet, le participe passé avec avoir s'accorde avec son complément, direct seulement si le complément est avant, car il est invariable quand ledit complément, vient après lui ou qu'il n'y a pas de complément. Règles sacrées qui doivent être prises. Malheur à qui les aura méconnues, il aura entaché ses dictées, il aura tristement échoué. »

– Mais que viennent faire tes règles sacrées à ce que je veux te dire ma chère ?

– Marie, sache que dans la vie, on ne saute jamais sur le premier venu, même si c'est un coup de foudre et tout ce qui brille n'est pas étoile. Il faut prendre tout son temps, faire connaissance, ne jamais l'amadouer au début. Puis, viendra le jour, le moment où le bon Dieu sifflera la fin de la récréation, puis commence les choses sérieuses, comme j'ai fait avec mon futur mari. T'as pigé ?

– Eh bien pour me faire balader, tu m’as fait tourner en rond ! Par contre, tu as fait un bon choix, intelligent, beau, sympa et très facile à manœuvrer c’est comme des jumeaux.

– Des jumeaux, jusqu’à ce point ?

– Oui N’Fika. Et que Dieu vous bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

– Amen Marie, amen.

Malgré tous ces moments passés, la fugue de son fils, les retrouvailles, le mariage et la naissance de son petit-fils, madame N’Fika avait des choses très importantes à révéler à son fils Julian, des secrets qu’elle avait gardés avant et après la mort de son père. Il s’agissait de l’héritage, des biens qu’ils avaient en commun avec son défunt mari et dont une part revenait à son fils unique. Elle prit son téléphone, forma le numéro de son fils qui était absent, et comme sa belle-fille était à la maison, elle lui laissa le message de dire à son mari, et de toute urgence, de passer la voir chez elle. C’est ce que cette dernière fit à son retour à la maison.

– C’est vraiment urgent ?

– Je crois chéri.

Et Julian appela sa maman, qui le pria de passer chez elle demain. Elle avait pris toute une journée au travail afin de tout mettre en ordre en réunissant tous les documents concernant l’héritage et, pour la première fois, en communion avec son fils, elle acheta une bonne bouteille de champagne. À l’arrivée, le lendemain, de son fils, N’Fika lui dit de se servir et que c’était sa fête, à sa grande surprise et sans

dérangement. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, oui c'était l'heure de vérité, elle demanda à son fils de la rejoindre dans la cuisine et de choisir ce qu'il voulait manger.

– Comme menu, un canard rôti, lui dit son fils, avec des pommes de terre.

– C'est tout ce que tu veux mon chéri ?

– Oui maman.

– Très bien. Bon, va m'attendre au salon, j'ai des choses très importantes à te dire.

À l'époque je n'avais pas le temps, tu étais mineur, j'avais gardé en moi tout ce que je vais te dire aujourd'hui. Bien, de son vivant, ton père avait ouvert un compte en banque et il t'avait mis dans son testament au cas où. Malheureusement pour lui, il est parti plus vite. Ensuite lui et moi avions ouvert un compte, ceci dit, voilà. Ceci est son testament où il avait dit ou plutôt précisé que son domaine, sa villa et son hôtel particulier, au cas où il ne serait plus de ce monde appartiendraient à son fils aîné, monsieur Julian Dubois, puis un compte en banque à sa possession de trois millions de francs. Bon ça, c'est ton père, ensemble sur ton compte, tu disposes de 800 mille francs. Voilà ce qui te revient mon fils et à partir d'aujourd'hui je n'ai plus le droit de garder ce qui est à toi mon fils.

– Maman je t'aime et je te remercie du fond de mon cœur. Je ne sais pas quoi te dire, pour l'instant garde-moi tout comme tu as su le faire.

– Comme tu veux, mais c'est à toi mon fils.

– Je sais maman, je sais.

– Bon, ouvre-moi cette bouteille de champagne, uniquement pour cette occasion et que ça saute chéri, je t’aime.

– Moi aussi maman.

Et ils passèrent à table. Il quitta sa mère vers les minuit, sa femme Maryam qui l’attendait à la maison suivait une émission à la télévision, le fiston, lui, dormait dans la chambre, puis, à l’ouverture de la porte centrale de la maison, elle entendit son mari chanter et pas n’importe quelle chanson Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs mais ceci :

– « Allons les enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé, contre nous de la tyrannie, l’étendard sanglant est levé, entendez-vous dans nos campagnes, mugir ces féroces soldats, ils viennent jusque dans vos bras, égorger vos fils, vos compagnes. »

Et sa femme très émue et très étonnée de voir son mari pour la première fois dans cet état de grande joie, lui demanda de lui dire exactement ce qui s’était passé dans sa tête. Mais son mari, lui, était sur sa lancée de chanter.

– « Aux armes citoyens, formez vos bataillons, marchons, marchons qu’un sang impur, abreuve nos sillons. »

Maryam ne supportait plus la mise en scène de son mari, et pour une deuxième fois, elle demande à son mari de lui dire la cause de cette mise en scène et d’arrêter son cinéma.

– Ma chérie, c’est pas du cinéma, et le changement c’est maintenant.

– Ah bon et depuis quand tu t’es mis à la politique ?

- À partir de maintenant ma chérie.
- Alors explique-toi dans ce cas.
- Non pas maintenant, il fait tard je trouve. Mais demain je te dirai tout du début à la fin et surtout, pas ici à la maison, mais dans un restaurant, toi, junior et moi, je vous raconterai que le changement c'est maintenant ma chérie. Allez, viens, il fait tard, on va se coucher.
- Vas-y, je vais terminer mon émission, je te rejoins tout à l'heure.
- OK.

Julian alla dans la chambre. Maryam, seule au salon, ne suivait même plus son émission, elle était ailleurs, vu la démonstration de son mari qui était rentré à la maison en lui chantant l'hymne nationale de la France, puis son engagement en politique et enfin l'invitation non programmée dans le budget. Tout cela après avoir été voir sa maman... Elle pensait à beaucoup de choses, c'est les femmes. Mamma mia !

Finalement et sans s'en rendre compte, elle passa la nuit au salon sur le canapé après une troublante mise en scène de son mari. Puis, quelques heures plus tard, dans la chambre, son mari remarqua que sa femme n'était pas avec lui, il sortit pour voir. Évidemment, sa femme s'était endormie sur le canapé et, à voix basse, il la réveilla.

- Mon Dieu, je me suis endormie sans le savoir.
- Ça arrive ma chérie, allez, viens continuer ton sommeil dans la chambre et à mes côtés.
- Tu sais chéri, c'est à cause de ta mise en scène de tout à l'heure que je me suis mise à me poser des questions, jamais je ne t'ai connu comme ça.

– Calme-toi, demain comme je t'ai dit, c'est au restaurant que je te parlerai de ce que nous nous sommes dit avec ma mère, OK mon amour ?

– OK.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, même dans la chambre, elle ne faisait que prier pour que le jour se lève au plus vite. Elle avait vraiment hâte à connaître ce que son cher mari lui cachait et à quelle surprise elle s'attendait.

Pendant ce temps, ça bougeait du côté de chez madame la procureur. Elle était en consultation chez son gynécologue, elle se faisait du souci : ça faisait trois mois qu'elle n'avait pas vu ses règles. Ce n'était pas une inquiétude pour elle, mais plutôt une grande joie, depuis le temps qu'elle attendait ce moment ! Elle n'avait qu'une seule fille, Maryam, qui aujourd'hui avait vingt-trois ans. Par contre, jamais elle n'avait parlé à son mari de ce changement. Elle ne voulait pas lui en parler pour le moment. Après consultation, son gynécologue lui confirma évidemment sa grossesse de trois mois et une semaine, surtout elle attendait des jumeaux lui annonça le médecin, à sa grande surprise.

– Docteur, des jumeaux vous avez dit ? C'est vrai ? Nom de Dieu !

– Oui Madame, vous attendez des jumeaux. Tenez, regardez vous-même sur l'écran.

– Oh mon Dieu !

– Eh oui Madame.

– Je ne m'attendais pas à ça, des jumeaux !

– J'espère que c'est une très bonne nouvelle pour vous et monsieur.

- Oui, pour une nouvelle c'est une très bonne nouvelle ! Et que dira mon mari quand je la lui annoncerai ? Mon Dieu, merci.
- Comme vous, j'espère qu'il sera très content lui aussi.
- Le connaissant il va me dire d'arrêter tout de suite mon boulot.
- Jusqu'à ce point Madame ?
- Oui, il attend de ma part ce genre de nouvelles depuis longtemps.
- Allez, à très bientôt Madame et prenez soin de vous.
- À très bientôt Docteur et merci.

En sortant du cabinet de son médecin, et avant de prendre sa voiture, elle décida de faire quelques pas. Elle n'en revenait pas, mais elle était contente. Un enfant oui, mais des jumeaux ! C'était très touchant, elle qui ne s'attendait pas à ça, puis elle réfléchit à la façon de le dire à son mari. Mais d'abord elle appela N'Fika, à qui elle ne parla pas de la nouvelle mais juste pour entendre la voix d'un proche. Puis elle prit sa voiture pour rentrer chez elle, son mari n'était pas à la maison. Elle en profita pour lui faire un très bon repas, comme si c'était son anniversaire. Elle était très croyante la dame et n'arrêtait pas de rendre un grand hommage à son Dieu d'amour.

Exactement comme quand on partait, mes frères, mes sœurs, mes neveux à 600 km de la capitale chez moi au Congo-Brazzaville, voir nos grands-parents et nos grands-mères. Tous les samedis soir, nos grands-mères nous réunissaient, assis sur des nattes, eux sur de grandes chaises pour nous raconter des histoires vraiment très imaginaires vu qu'il y avait

messe du dimanche le lendemain. C'était une façon à eux de nous motiver à ne pas être tristes en pensant à nos parents restés à la capitale. C'est ce que moi aussi j'essaie de faire, en vous racontant à mon tour mon histoire imaginaire Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Par contre, au retour de la messe, quand on leur répétait la même histoire, elles ne s'en souvenaient même plus. Ensuite, elles avaient aussi une façon à elles de nous signaler une pause. Par exemple, elles nous proposaient d'aller boire de l'eau ou elles nous disaient d'aller faire nos besoins et pendant ce temps, nos grands-parents, eux, repassaient nos habits pour le lendemain dimanche pour la messe. C'est la raison pour laquelle j'ai intitulé mon histoire, à l'époque de nos grands-mères. Moi aussi j'ai ma façon de faire ma petite pause, café s'il vous plaît, « et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord ». Ah, que j'aime cette chanson Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs !

Il est 6 h 30 minutes chez le couple Dubois, le jour se lève tout doucement et un très beau temps les attend, Maryam est déjà debout, prête à tout, les dents sont brossées, la douche prise aussi et elle tourne en rond dans le salon, tasse de café à la main. Son mari comme son fils étaient encore au lit. Elle était stressée, mais alluma au moins la télévision pour suivre sa messe du dimanche. Mais sa tête était ailleurs, son but : que son mari se réveille afin qu'il lui dise ce qui s'était passé hier soir avec sa maman N'Fika et quelle mouche l'avait piqué pour rentrer à la maison en chantant l'hymne national français.

7 h 30, ce fut au tour de Julian de se lever. Il constata que sa femme, au salon, suivait sa messe. Il lui lança

un « bonjour » et fila à la salle de bains se brosser les dents et prendre sa douche. Puis à sa sortie de la salle de bains, il demanda à son épouse de lui composer le numéro de téléphone de son meilleur ami Jean-Jacques.

– Si tôt chéri ? dit Maryam.

– Oui mon cœur, j'ai besoin de lui.

Elle forma le numéro et c'est une femme qui lui répondit en disant que Jean-Jacques prenait son bain.

– Je peux lui laisser un message de la part de mon mari ?

– Mais bien sûr. Vous êtes Madame ?

– Madame Dubois et qu'il le rappelle à sa sortie de douche.

– Très bien Madame, je ferai la commission. Au revoir Madame.

– Au revoir.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, le défaut de l'époque, c'est que les histoires de nos grands-mères se volatilisaient, elles ne savaient pas écrire et, comme le dit le proverbe « les paroles s'envolent mais les écrits restent » et moi, j'ai la chance que mes écrits ne s'envolent pas. Mais revenons à nos moutons, Maryam, elle, n'arrêtait pas de taquiner son mari à ses manières de lui demander s'il avait fait un beau rêve ou s'il voulait vraiment faire de la politique, on ne sait jamais. Mais Julian savait où sa femme voulait en venir et il lui dit :

– Ma chérie, je sais ce que tu veux écouter sortir de ma bouche, mais comme promis, c'est au restaurant que je te raconterai ce qui s'est passé entre ma mère et moi et j'ai besoin de Jean-Jacques.

- Excuse-moi chéri, mais qu'est-ce qu'il vient faire, Jean-Jacques, dans ce que tu comptes me dire au restaurant ? Explique-moi.
- Tu verras et tu entendras, c'est le grand jour de notre vie et sois, s'il te plaît, patiente. Tiens, ça sonne, passe-moi le combiné s'il te plaît.
- C'est Jean-Jacques.
- Bonjour mon cher ami, comment vas-tu ?
- Moi très bien et toi ? En plus t'es matinal aujourd'hui.
- Dis-moi, tu fais quoi cet après-midi ?
- C'est-à-dire ?
- C'est-à-dire que j'ai envie de te voir.
- Une urgence ?
- En quelque sorte oui. T'es disponible ou pas ?
- Si c'est une urgence, non, je peux m'absenter pour 3 heures. Et je ne te l'avais pas dit, j'ai une petite copine, ma fiancée, qui est avec moi à la maison. Donc si ça ne te gêne pas qu'elle vienne avec moi...
- Non, non, au contraire avec grand plaisir de faire sa connaissance ! On dit à 14 h 30 ?
- OK pour 14 h 30.

Pour Maryam, c'est un autre coup de son mari.

Ça rime à quoi ? se dit-elle au fond de ses pensées. Hier soir, « *La Marseillaise* », aujourd'hui une urgence...

Ah les femmes, elles sont toutes pareilles ! Des fois, attendre c'est mieux que de vous presser Mesdames, et la patience est la longueur du temps. Mais elle persiste de très vite comprendre et demande à son mari.

– C’est du cinéma que tu es en train de me faire. Jusqu’à présent je ne te suis pas et je ne comprends rien à ce que tu me racontes depuis hier.

– Non, non, c’est pas du cinéma mon amour, c’est la réalité, s’il te plaît mon petit-déjeuner.

– Oh, excuse-moi chéri, j’ai vraiment la tête ailleurs. T’as vu, j’ai même oublié de te faire ton petit-déjeuner.

Et du coup, ce fut au tour du gamin de se réveiller, il embrassa ses parents et alla à la salle de bains se brosser les dents, douche comprise. En attendant que son fils finisse sa toilette, Julian en profita pour se mettre sur son 31, puis ensemble ils prirent leur petit-déjeuner. Quant à Maryam, le temps ne passait pas vite tellement elle attendait ce fameux 14 heures 30, heure de l’invitation de son mari au restaurant et de l’arrivée de Jean-Jacques qui lui aussi devait se joindre à eux. Elle se fabriquait des devoirs de ménage : mettre le linge dans la machine à laver et repasser quelques affaires du petit, ce qu’elle n’aurait pas fait ce jour-là sinon. Ce sont les femmes, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Pendant ce temps, Julian et son fils jouaient sur Internet.

14 h 15 minutes, c’est Jean-Jacques, accompagné de sa fiancée, qui sonne à la porte. Julian se charge d’aller ouvrir la porte et d’accueillir son ami.

– Ah, je savais que c’était toi mon ami ! Bonjour Madame.

– Bonjour Monsieur.

– Julian, je te présente Catherine, ma fiancée, Catherine, Julian, mon meilleur ami.

– Enchanté.

Puis ils rentrèrent dans l'appartement où Maryam les attendait avec un grand sourire.

– Bonjour Jean-Jacques.

– Bonjour Maryam et voici ma fiancée Catherine, Catherine, Maryam, la femme de Julian.

– Enchantée.

Et les deux couples, pour l'instant, prirent place au salon et se mirent à se raconter quelques bêtises. C'étaient les grandes retrouvailles avant de mettre les choses au point et surtout, avant de prendre la route pour le restaurant Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Mais comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, M'Bévo appela sa fille Maryam en l'invitant le dimanche prochain chez eux, mais sans son mari Julian.

– C'était maman chéri, elle m'invite dimanche prochain à la maison, mais sans toi, et si j'ai bien compris sans papa aussi.

– Mais qu'est-ce qu'elles ont maintenant ? Hier c'était moi avec ma mère sans toi et dimanche c'est toi sans moi. Ma chérie, je sens une très bonne nouvelle de sa part.

N'oublions pas aussi que madame Désiré Marcel avait aussi une bonne nouvelle à annoncer à son mari. Elle était dans la cuisine où elle lui préparait à manger. Pour elle, c'était comme un jour de fête tellement qu'elle était contente. Soudain, elle entendit un bruit de moteur dans la cour. C'était son mari qui se garait. Elle se précipita à la porte les bras en l'air pour l'accueillir avec galanterie. Elle ouvrit même la portière de la voiture et dit :

– Je vous en prie, Monsieur le Président.

Et comme c'était la première fois qu'il la voyait faire ce geste, il fut très étonné sans répondre à son épouse (monsieur le président). Puis, elle lui demanda de lui remettre sa veste, toujours très étonné, il l'enleva puis la lui donna et ensemble, ils montèrent les escaliers, toujours sans qu'il ne dise rien à son épouse. Mais au fond de lui, il se posait des questions sur l'accueil de cette dernière.

Puis, dans la maison, plus précisément au salon, M'Bévo demanda à son mari ce qu'il voulait à boire, pour le lui servir.

– De l'eau, chère Madame.

– À vos ordres, Monsieur le Président.

Puis elle alla dans la cuisine et, au lieu de lui ramener de l'eau fraîche, non madame lui ramena une bonne bouteille de champagne.

– Mais ce n'est pas du champagne que je t'ai demandé de m'apporter ma chère.

– Oui je sais, mais en ce jour un peu spécial des autres, j'ai préféré t'offrir du champagne. Donc, si vous voulez me faire le plaisir de me l'ouvrir, s'il vous plaît, et de le boire à notre santé...

– Comme tu veux. Mais en quel honneur ?

– Trinquons et le reste viendra après, Monsieur le Président.

– Bon, tu arrêtes avec ton « monsieur le président », s'il te plaît.

Et sans répondre à son mari, elle retourna dans la cuisine voir son gigot qu'elle avait mis au four et ça

sentait vraiment bon. Puis, elle revint au salon rejoindre son mari qui lui dit :

– Ça l'air de sentir très bon dans la cuisine. Que prépares-tu ?

– Merci chéri, c'est ta fête.

– Ah bon, et quelle fête ?

– Ça va venir et tu sauras de quelle fête il s'agit quand nous serons à table.

– Comme tu veux, par contre il dure trop ton spectacle je pense.

– Encore 30 minutes et tout sera prêt mon amour.

Puis, elle retourna dans la cuisine sortir des assiettes, préparer la table, sauf que son mari, en voyant trop de choses sur la table, lui fit une remarque.

– S'il te plaît, t'attends des invités ?

– Non, non, c'est tout juste pour nous quatre.

– Et de qui s'agit-il ?

– De nous.

– Je ne comprends pas, nous ne sommes que deux dans la maison. Explique-moi ce qui se passe dans cette maison sans que je ne sois mis au courant.

– Monsieur, je vous demande de passer maintenant à table.

Et c'était l'heure de vérité. À table, quand elle ouvrit sa bouche pour raconter son histoire du début de son rendez-vous avec son gynécologue et l'annonce qu'elle attendait des jumeaux, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, automatiquement et sans la laisser finir ce qu'elle avait à dire, son mari, qui ne s'attendait

pas à une telle nouvelle, se leva de la table et dit à sa femme :

– Chérie, s'il te plaît va te changer, c'est au restaurant que nous devons fêter cette nouvelle. Mon Dieu, et tu as bien dit des jumeaux, chérie ?

– Oui, des jumeaux, et voilà les résultats.

– Oh mon Dieu, mais je rêve.

– Non c'est la réalité. Bon, je monte me changer.

– C'est merveilleux ! Et quand ma fille Maryam apprendra ça...

– Je l'ai invitée ce dimanche à la maison, mais seule sans son mari ni toi d'ailleurs.

– Très bien, j'ai compris.

Puis ils allèrent au restaurant fêter la nouvelle. Julian lui, sur Internet, cherchait un très beau restaurant pour ses invités. Il fit la réservation pour 16 heures et demanda à ses invités de choisir ce qu'ils voulaient manger et c'était à sa charge dit-il, à la surprise de son épouse. Et il rajoute en demandant à son ami Jean-Jacques de le suivre dans la cuisine où ils se racontèrent des histoires d'hommes. Puis, ils revinrent au salon avec dans les mains, une bouteille de champagne et quatre verres. Julian dit aux dames :

– Levons nos verres à la bonne nouvelle que je vais vous annoncer. Chère épouse que j'aime tant et toi mon fils bien-aimé, mon cher ami Jean-Jacques et à vous chère Catherine, dont je viens de faire la connaissance grâce à mon meilleur ami, hé bien hier soir je suis allé voir ma mère chez elle, et surtout, je ne m'attendais pas à ce qu'elle m'a révélé. Ma chère épouse, je t'annonce qu'à partir de ce jour, notre famille est

héritière de ce que mes parents ont mis de côté à ma naissance. Donc ma chérie, et toi mon fils, nous disposons :

- a) d'une grande villa dans la banlieue nord de Paris ;
- b) d'un hôtel particulier à Sens dans l'Yonne ;
- c) de deux comptes bancaires, surtout une grosse somme, ma chérie.

Voilà pourquoi, hier en rentrant je me suis mis à chanter l'hymne national français et en tant que mon meilleur ami, c'est pour les mêmes raisons que je t'ai fait venir ici, afin que nous partagions ensemble ce grand moment de bonheur, auquel moi non plus je ne m'attendais surtout pas. Chérie, à partir de maintenant nous devons mettre nos soucis d'argent de côté. C'est tout ce que j'avais à vous dire et merci d'être venu mon cher ami, merci à vous tous.

Maryam se jeta dans les bras de son mari en lui murmurant à l'oreille qu'elle l'aimait à fond la caisse, puis ce fut la décision du choix de chacun sur ce qu'il allait manger. Catherine, un peu hésitante, ne voulait pas faire un choix, elle demanda à son fiancé Jean-Jacques de le faire à sa place. À la fin, Julian appela le restaurant, comme les places étaient déjà réservées, pour les commandes, et à 16 heures, ils se pointèrent comme prévu.

En route, Maryam dit à son mari que sa maman serait très surprise de sa nouvelle :

- Avec tout ce pognon dont tu disposes en ce moment !
- Non chérie, dont nous disposons, c'est pour notre famille.
- Excuse-moi chéri, je t'aime.

– Moi aussi chérie.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, ce fut une très grande fête où ils passèrent plus de cinq heures de temps, et tout était à table.

C'est à l'époque de nos grands-mères « et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord », c'est mon histoire très imaginaire en français facile.

Attention, attention, ça paniquait au 115 quai de la Gare, où habite, avec son compagnon et leur fille, Marie-Hortense. Ça sonnait à la porte, il était 9 h 30 minutes. Elle se pressa pour ouvrir la porte et qui vit-elle ? Monsieur le facteur, en face, lui demandant s'il était bien chez mademoiselle Marie-Hortense.

– C'est bien moi Monsieur.

– Voilà, ceci est pour vous, si vous pouviez signer par ici.

– Je vous en prie.

Après la signature, monsieur le facteur lui donna ce qui lui appartenait : une cage Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et que vit-elle ? Un perroquet qui lui dit de suite :

– Bonjour Marie-Hortense.

Tiens, tiens, se dit-elle au fond d'elle, il connaît aussi mon prénom !

Puis elle referma sa porte et appela son compagnon à qui elle montre la cage en question :

– Mais qui a osé me faire un cadeau pareil ?

– J'en sais rien moi et ça me surprend aussi.

– Et ce qui est bizarre, c'est qu'il connaît aussi mon prénom, tu te rends compte de ça !

– En plus ! Bon, ne reste pas plantée comme ça, trouvons-lui une place, pour l'instant dans le salon, et nous verrons le reste après.

– Bonne idée. Et comment vous vous appelez, Monsieur le perroquet ?

– Moi, le messenger.

– Le messenger, ça alors quel drôle de nom ! Mais vous êtes le bienvenu ici chez nous Monsieur le messenger.

Mais d'où vient-il et qui peut me faire un geste pareil ? se demandait-elle.

Puis elle prit son téléphone et appela en premier ses parents qui lui répondirent que ça ne venait pas d'eux. Ensuite, elle appela sa meilleure amie N'Fika, qui elle aussi lui répondit que ça ne venait pas d'elle, et puis elle appela toutes ses connaissances qui lui répondirent la même chose. Mamma mia !

Mais enfin, ça vient donc du ciel ! se dit-elle.

Et pour conclure, elle se retourna vers son compagnon, qui lui aussi lui répondit ne rien savoir sur monsieur le messenger :

– Bon d'accord, comme personne ne veut prendre ses responsabilités de ce merveilleux geste, alors merci mon Dieu d'amour.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, l'histoire très imaginaire en français facile devient en ce net moment émouvante et amusante et, suivez le guide que je suis, il faut un peu d'humour et c'est ce que nous allons vivre en me suivant très bien. Allez, allons-y.

C'est monsieur Bowara Phane Boxis, tellement il était amoureux de la mère de sa fille, qui était allé voir un dresseur de perroquets afin que ce dernier lui rende le service de lui dresser un perroquet pour une seule cause et unique raison. Cela lui avait vraiment coûté très cher en argent, le dressage avait duré quatre mois et que voulait-il ? C'est très simple : il n'avait pas le courage de demander en live en mariage sa fiancée ! Je ne sais pas ce qui l'en empêchait, trop timide le mec, c'est de naissance. Donc, nous voilà à la raison de la venue du perroquet dans la maison. Pour l'instant Marie-Hortense n'est pas au courant de tout ça, le travail du dresseur était très bien fait, en dressage il connaissait la voix de Marie-Hortense, son visage, il visionnait jour et nuit une cassette dans laquelle se trouvait uniquement cette dernière. Ensuite, il était dressé pour dire, en la voyant et quand elle lui donnerait une carotte, le perroquet devait lui dire ceci.

– Veux-tu m'épouser Marie-Hortense ?

Ce qui surprenait Marie-Hortense qui n'en revenait toujours pas, mais elle supporta trois jours cette pression et demanda de nouveau à son compagnon :

– T'as pas remarqué que monsieur le messenger, dès qu'il me voit, me dit bonjour et quand je lui donne sa carotte, il me demande en mariage avec son « veux-tu m'épouser » ?

– Ah bon, il dit ça ? Mais c'est très bien pour lui d'avoir une femme comme toi, surtout qu'il est amoureux de toi en trois jours de présence dans notre maison.

– C'est très rigolo de sa part, mais ce qui me trouble de plus c'est qu'il connaît mon prénom et que personne

n'est responsable de ce geste que je trouve magnifique, même toi tu ne me dis rien. Ça commence à me prendre la tête cette histoire, attends j'appelle N'Fika afin que nous trouvions une solution à tout ça.

– Maman t'énervé surtout pas, il est très gentil le messenger, moi je l'aime bien. Tu donneras pas le messenger chez tata N'Fika, s'il te plaît maman !

C'est sa fille qui lui dit cela, tandis que son compagnon continuait à faire semblant, comme si rien ne se passait dans la maison. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, au moment où elle voulait appeler N'Fika, c'est à sa porte qu'on sonna. Ce fut sa fille qui alla pour ouvrir.

– Maman, c'est tata N'Fika.

À l'époque de nos grands-mères, ça sentait la fatigue, comme ce n'était que des histoires imaginaires qu'elles nous racontaient, il nous fallait recharger les batteries. Elles nous forçaient à aller boire de l'eau, ce qui n'était pas de notre volonté, vu que l'histoire devenait intéressante. Elles aussi se levaient pour faire un tour dans la maison, voir nos grands-parents pour un petit compte rendu de ce qui se passait, puis nous, on revenait très vite reprendre nos places pour la suite. Mamma mia que du bonheur, de la joie ! À vrai dire, me concernant, je préférerais les histoires de ma grand-mère que celle de ma mère, mais revenons à nos moutons, à l'histoire de Marie-Hortense.

– Ah te voilà ma N'Fika ! Justement je formais ton numéro. Comment vas-tu ma chère ?

– Moi ça va et toi ?

– Salut Boxis !

– salut N’Fika !

– Alors ma chérie, je passais dans le coin, du coup je me suis dit de sonner à ta porte, et toi qui était en train de former mon numéro ! Tu vois, quand tu penses à moi, je me fais vite voir aussitôt, c’est ça les amies ma chère. Alors dis-moi tout.

– In petit café N’Fika.

C’est monsieur Boxis qui proposait.

– Oui Boxis, merci.

Et ils prirent place à table tous les trois pour une discussion concernant monsieur le messenger. C’est Marie-Hortense qui raconta ce qu’elle était en train de vivre depuis la venue dans la maison de monsieur le messenger à N’Fika et, vu la façon dont elle expliquait, monsieur Boxis sentit la colère de sa fiancée, puis sortit de la cuisine rejoindre sa fille qui jouait sur Internet au salon.

– Tu sais N’Fika, ne sois pas surprise de ce que je vais te dire, je crois que je compte me marier avec monsieur le messenger, mais pour le moment nous n’avons pas la date exacte et j’ai déjà dit oui !

– Monsieur le messenger ? Et c’est qui pour toi ce monsieur ? Est-il au courant de ce que tu es en train de me dire en ce moment ?

– Bien sûr que oui ma chère, et il ne le cache pas. La preuve, c’est devant lui qu’il me le demande, dès que je lui donne sa carotte.

– Une carotte ? Tu donnes une carotte à l’homme qui te demande en mariage ? Mais c’est fou ton histoire Marie ! Et sans vraiment te dire des salades, t’es devenu très culottée que je sache ! Ne tourne pas en rond.

Pendant que nous y sommes, dis-moi ce qui se passe en vrai.

– Comme tu veux. Viens que je te présente mon époux monsieur le messenger.

Et elle prit une carotte et la main gauche de N’Fika, direction le salon, droit à la cage, le domicile de monsieur le messenger, son futur époux, respect Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Puis elle dit :

– Ma chère N’Fika, je te présente mon futur mari, monsieur le messenger.

– Bonjour Marie-Hortense ! dit le messenger à la grande surprise de N’Fika.

– Mon Dieu ! C’est le perroquet dont tu m’avais parlé. Ah bon, et c’est lui monsieur le messenger ? Bonjour Monsieur, dit N’Fika.

Ne la connaissant pas, il ne réagit pas à la voix de N’Fika, et il répéta :

– Bonjour Marie-Hortense.

– T’as entendu, il n’arrête pas de me dire ça dès que je m’approche de lui, et c’est pas fini ma chère, regarde bien, je vais lui donner cette carotte et là, tu entendras sa demande en mariage.

Tiens mon chéri, c’est pour toi.

– Veux-tu m’épouser Marie-Hortense ?

– T’as entendu sa demande ?

– Mais bien sûr, je ne suis pas sourde. Et c’est quoi cette histoire, il connaît ton prénom et il te demande en mariage ? C’est hallucinant cette histoire !

– Et oui tata N’Fika, il ne demande que ça à maman dès qu’elle lui donne sa carotte.

Et comme elle n'en revenait pas de ce qu'elle venait de voir et entendre, elle prit à son tour la main de Marie et hop dans la cuisine où les deux copines devaient s'expliquer sur ce qui se passait en réalité chez eux.

– Ma chère, t'es sûre que Boxis n'est pas dans le coup ?
– Non, lui aussi ne comprend rien à ce sujet. Et je ne sais pas non plus ce qu'il pense de la demande de mon mari, monsieur le messenger. Ça me rend folle cette histoire.

– T'es sûre de ce que tu me dis là ?

– J'en sais rien du tout.

– Bon d'accord, tu passes me voir ce dimanche à la maison, monsieur Carton ira voir son match de foot au Parc de Princes, comme ça, on parlera de tout ça, OK ?

– OK, à dimanche.

Puis elles sortirent de la cuisine et :

– Au revoir à tout le monde ! dit N'Fika en sortant de la maison.

– Au revoir tata N'Fika, au revoir N'Fika ! répondirent le papa et la fille en même temps, jouant sur Internet.

Que d'émotions Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs !

Madame M'Bévo-Désiré, elle aussi, avait rendez-vous avec sa fille Maryam, le dimanche, et maintenant le rendez-vous de N'Fika et Marie-Hortense ce même dimanche ! C'est à l'époque de nos grands-mères en français facile, une histoire très imaginaire, « et ça continu encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord ».

Elle était au balcon, très pressée de raconter la nouvelle à sa fille, une tasse de café à la main, regardant la rue qui menait jusqu'au rond-point avant d'arriver chez eux. Exactement, il était 13 h 45 minutes et elle avait tout prévu : le manger, la boisson, et ensuite une belle table toute prête. Cette bonne nouvelle était devenue une grande fête, son mari, monsieur Désiré Marcel, était sorti comme prévu voir son ami. Normalement, son rendez-vous avec sa fille était prévu à 13 heures, et comme la route ce jour-là était fluide, elle avait préféré prendre le train. Maryam, elle aussi, avait une très bonne nouvelle à annoncer à sa mère, l'héritage de son mari. Quelle coïncidence ce jour-là, Mesdames Mesdemoiselles, Messieurs, *mamma mia* ! Elle prit son portable, vu que sa fille Maryam n'arrivait pas assez vite.

– Allô ma chérie ? J'espère que t'as pas oublié notre rendez-vous.

– Non maman, je suis dans le train j'arrive dans 10 minutes.

– Très bien ma chérie.

Elle quitta le balcon, alla dans sa chambre, ouvrit son garde-linge et mit une belle robe cousue par monsieur Christian Dior. La classe, une belle femme. Puis elle sortit de sa chambre, ouvrit la grande porte de la maison, fit quelques tours dans le jardin, coupa une fleur bien rose. À la voir, c'était comme ci, elle allait à une grande soirée dansante. Soudain elle entendit sonner à sa porte, elle se précipita pour aller ouvrir le portail. C'était sa fille, elle aussi très bien habillée. (Bisou-bisou.)

– Très bien habillée, ma fille.

- Merci maman, mais toi aussi t'es très bien habillée. Tu sortais ou quoi ? Et que fais-tu avec une rose à la main ? T'attendais quelqu'un d'autre que moi ? Dis-moi.
- Non, non, c'est pour toi ma fille.
- Merci c'est gentil.

Puis les deux femmes, main dans la main, montèrent les escaliers de la cour et rentrèrent dans la maison. Elles étaient toutes contentes et très souriantes surtout. C'est la fille qui se dévoila la première sans que la maman ne le lui demande.

- Maman, as-tu une bonne bouteille de champagne au frais, comme d'habitude ?
- Oui ma chérie, c'est la fête aujourd'hui.
- Mais comment tu le sais maman ?

Maryam croyait que sa maman était au courant de l'annonce de l'héritage de son mari par sa maman N'Fika, vu que les deux femmes étaient devenues très proches l'une de l'autre.

- J'en sais rien ! T'avais une bonne nouvelle à m'annoncer chérie ?
- Oui maman, cela fait au moins dix jours que la famille Dubois roule sur l'or.
- Ah bon ! Et que s'est-il passé ?
- C'est mon mari maman, tout d'un coup, en rentrant à la maison en revenant de chez sa maman, il chantait l'hymne national français.

Puis le lendemain, il a appelé notre ami Jean-Jacques. Moi au début, maman, je croyais à une mise en scène de sa part, il ne me disait rien. Puis, à l'arrivée de Jean-Jacques nous sommes partis au restaurant.

Non, plutôt avant que nous partions au restaurant, c'est dans notre salon qu'il nous a annoncé qu'il était l'héritier des biens de son père.

– Eh bien pour une nouvelle ma chérie, ça, c'en est une très bonne !

– Attends maman, ce qui veut dire que mon mari et sa famille que nous sommes, nous disposons d'une villa, d'un hôtel particulier et ensuite d'une forte grosse somme, maman, et en plus un compte que sa mère et son père ont ouvert, là aussi nous disposons d'une grosse somme. Tu te rends compte maman, du coup et à la minute nous sommes riches !

– Bon, à mon tour maintenant. D'abord, levons nos verres à nos très bonnes nouvelles ma chérie. Eh bien moi aussi j'avais une très bonne nouvelle à t'annoncer ma fille, allez trinquons.

– Je t'écoute maman.

– Eh bien ma fille, sache que dans quelques mois tu ne seras plus seule, si Dieu le veut. Je suis enceinte, et surtout j'attends des jumeaux, ou des jumelles. Je n'étais plus moi-même quand le médecin me l'a annoncé.

– Maman !

– Eh oui ma fille chérie, et de quatre mois.

– De quatre mois tu dis ? Et comment était la réaction de papa ?

– Il n'en pouvait plus, il m'a dit tout simplement, à partir de demain, de me mettre en congé au boulot.

– Ça, c'est papa ça.

– Comme tu le connais, il veut même acheter une grande maison.

- Et toi tu dis quoi ?
- Je ne peux que suivre ses directives, c'est le patron et j'ai pas le choix.
- Enfin ! J'aurai des frères ou des sœurs. Alors là maman, je sais plus où je suis.
- Relax ma fille, t'es sur terre, c'est le destin dans tout ça. Dimanche prochain, j'inviterai, ton mari et ta belle-mère, comme ça, nous fêterons les bonnes nouvelles ensemble.
- Bonne idée maman, mais une chose : mon mari et moi nous chargerons de tout ce que tu veux pour la fête, OK maman ?
- T'es sûre de ce que tu dis ma chérie ?
- Oui maman, attends j'appelle mon mari.
- Non tu le lui diras quand tu seras à la maison.
- Comme tu veux.

Puis la mère et la fille passèrent à table, et ça parlait de tout, la vie, le travail, la santé, la famille, etc. Mais Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, madame M'Bévo-Désiré venait de dire à sa fille qu'elle inviterait toute la grande famille au complet afin de fêter les deux bonnes nouvelles le dimanche prochain. Mais N'Fika viendrait-elle, vu son rendez-vous avec sa meilleure amie Marie-Hortense ? C'est ce que nous allons savoir. Elle appela N'Fika. Dommage, elle se trouvait dans sa salle de bains, elle lui laissa un message.

Pendant ce temps, ça commençait à énerver Marie-Hortense, qui ne comprenait toujours pas le rôle de monsieur le messenger qui n'arrêtait pas de la demander en mariage. Elle s'en prenait à son compagnon,

en lui demandant, si vraiment, il n'était pas dans le coup et si c'est lui qui voulait la demander en mariage, de le lui dire en face au lieu de lui faire un cirque qui commençait à l'agacer. Mais son compagnon, toujours sur la défensive, ne voulait toujours pas lui avouer sa responsabilité, ce qui ne plaisait pas du tout à Marie-Hortense. Dans la maison, elle ne parlait plus ni même à sa fille, ni à son compagnon, nom de Dieu !

Quant à N'Fika, elle sortit de sa salle de bains, consulta son répondeur puis écouta le message laissé par madame M'Bévo-Désiré et la rappela afin de lui dire qu'elle avait rendez-vous avec sa meilleure amie. Puis, elle lui demanda si son rendez-vous de dimanche était une urgence :

– Non N'Fika, c'est pas urgent, urgent, sauf que j'ai très envie que tu sois là le dimanche s'il te plaît.

– Bon si tu insistes, je dirai à Marie-Hortense que j'ai une urgence et que j'annule le rendez-vous. À part ça, tu vas bien ?

– La routine. Allez à dimanche et embrasse Désiré de ma part !

– À dimanche ma chère.

Puis elle forma ensuite le numéro de sa meilleure amie pour lui dire qu'elle venait d'avoir une urgence, que leur rendez-vous de dimanche ne tenait plus et qu'elle s'excusait.

– N'Fika, bon je passe samedi soir, si tu peux m'accorder une petite heure, j'ai vraiment très envie de te parler, je commence à vraiment m'ennuyer.

– Bon OK, à samedi, et ça tombe bien puisque mon fiancé va en Bourgogne pour affaires. Et pourquoi

ne pas nous voir plus tôt, comme le samedi matin ?
Moi non plus, je ne travaille pas.

– Génial, comme ça, on aura tout notre temps, merci N’Fika.

– C’est ça les amies ma chère, à samedi.

Madame M’Bévo-Désiré, en rentrant dans sa chambre, constata que son mari avait oublié de prendre son portable. Elle sortit de la chambre et l’annonça à sa fille Maryam qui était sur Internet, bavardant avec son mari Julian.

– Maman tu sais au moins là où il est parti ?

– Oui ma fille, chez son ami Jean-Mass Massouanda.

– Appelle-le pour moi s’il te plaît maman, si tu as le numéro de ce monsieur.

– OK, je l’appelle pour toi.

Et elle appela son mari pour lui dire, en premier le fait qu’il avait oublié son portable, ensuite que sa fille voulait lui dire quelques mots et surtout le voir. Du coup, Désiré Marcel, qui lui aussi n’avait plus vu sa fille depuis plus de deux mois, prit congé de son ami et se dépêcha de rentrer à la maison. Comme il était très content de la grossesse de sa femme, il voulait à tout prix partager ce moment à trois, en famille : sa fille, sa femme, et lui.

– Il arrive ton père, ma chérie.

Par ailleurs, après avoir entendu sa compagne Marie-Hortense au téléphone en discussion avec sa meilleure amie N’Fika au sujet de monsieur le messager, monsieur Bowara commençait à prendre un peu de recul.

Il se dit dans sa tête en se posant des questions, comme :

a) est-ce le moment de lui dire la vérité ?

b) ou vaut-il mieux attendre ce que lui dira N’Fika à ce sujet ?

c) sera-t-il fier quand sa compagne découvrira que ce cirque venait de lui ?

Que des suppositions, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs... « Et ça continue encore et encore, c’est que le début d’accord, d’accord. » Monsieur Désiré Marcel rentra chez lui, sa fille l’embrassa, puis sa femme et comme la table était déjà prête, cette dernière lui demanda s’il voulait quand lui réchauffe la nourriture.

– Non, pas pour l’instant, dit-il. Je vais d’abord profiter de ma fille que je n’ai pas vue depuis...

Puis les trois se lancèrent dans la discussion :

– Comment va ton mari ? Ton fils ? Le boulot ? Etc.

Ça, c’était le papa qui demandait à sa fille. Puis il lui dit ceci :

– J’espère que ta mère t’a mise au courant de ce que nous attendons dans cette maison.

– Oui papa, et je suis très contente pour vous deux. Pour moi aussi, tellement je me sentais unique entre vous deux ! Cela me pesait un peu. Et toi papa, ça t’a fait quoi quand maman t’a annoncé cette nouvelle ?

– Euh, que veux-tu que je te dise d’autre ma chérie ? Que du bonheur ! Et je ne sais même plus ce que j’ai répondu à ta maman ce jour-là. T’as mangé ma puce ?

– Oui papa, ça fait quatre heures que je suis ici. J’ai même fêté la nouvelle au champagne avec maman,

comme toi et maman au restau. Bon, papa, moi aussi j'ai une très bonne nouvelle à t'annoncer.

– Ah bon ! T'es enceinte toi aussi ma puce ?

– Non papa, mais d'autres choses qui te feront encore plaisir.

– Vas-y, je t'écoute ma puce.

– Papa, ton beau-fils préféré vient de savoir par sa maman la semaine passée qu'il disposait d'une villa, d'un hôtel particulier et d'une grosse somme d'argent, laissés par son père avant sa mort.

– Oh que c'est beau ce qui nous arrive maintenant ! Je ne sais plus quoi dire ma puce, que des très bonnes nouvelles et pas n'importe lesquelles ! C'est à fêter tout ça. Et que comptez vous faire avec tout cet argent et surtout à votre âge ?

– Pour l'instant on ne sait rien, on va au boulot comme d'hab, et on vit toujours de la même façon.

– Ça, c'est très bien les enfants, mais attention à vous, pas de folie dans la gérance. Et qu'est-ce qu'elle a dit à ce sujet ta mère ?

– Rien. Par contre, elle tient à nous inviter dimanche, ma belle-mère aussi.

– Comme je l'aime ta maman ! Elle pense à tout. Comme ça, nous pourrons discuter ensemble de votre cas et du nôtre aussi, si vous avez des projets et dans quel sens.

– Bon papa, maman, je dois maintenant rentrer à la maison et à dimanche ! Prenez soin de vous. (Bisous-bisous.)

Monsieur Bowara ne supportait plus le comportement à la maison de sa fiancée Marie-Hortense.

Il ne savait plus quoi dire, même à sa fille, qui elle non plus ne supportait plus la façon dont sa mère se comportait. Dans sa tête, monsieur Bowara prit une décision d'homme courageux, il décida de dire la vérité à sa fiancée, la mère de sa fille qu'il aimait tant. Il sortit de la maison, alla dans une épicerie du quartier se procurer deux canettes de bière, puis, en rentrant à la maison, vu qu'il avait dans ses mains des bières, sa fille lui demanda s'il attendait quelqu'un. La petite avait raison, à la maison on ne buvait que de l'eau, pas d'alcool.

– Non ma puce j'attends personne, j'ai tout simplement envie de prendre un peu de bière, j'ai soif.

Ensuite, sa fille lui redemanda pourquoi il avait deux canettes.

– La deuxième c'est pour maman, papa ?

– Non ma puce, elles sont à moi toutes les deux.

Marie-Hortense était à la boutique. Dans la cuisine où il consommait ses bières, il prit le téléphone et forma le numéro de la boutique, mais ça sonnait occupé. Nous étions le jeudi et Marie avait rendez-vous le samedi avec sa meilleure amie N'Fika. Il ouvrit sa deuxième canette, reforma le numéro de la boutique. Ça sonnait.

– Allô chéri ?

– Oui ma chérie. Il faut que je te parle avant ton rendez-vous avec N'Fika, samedi.

– Oui, mais à quel sujet ?

– Pas au téléphone ma chérie, quand tu rentreras à la maison.

- Dis-moi s’il te plaît.
- C’est grave ou pas ?
- Un peu.
- Comment ça un peu ?
- C’est pour toi que je fais tout ça ma chérie.
- Mais de quoi tu me parles ? Je ne te suis pas. Bon, à ce soir.
- Bisous mon amour.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, un proverbe dit ceci : « qui ne dit mot, consent ». C’est ce qui avait manqué à monsieur Bowara. Mais de quelle façon allait-il s’y prendre ? Allait-il demander en mariage la mère de sa fille ?

Au même moment, ça se bousculait au ministère où travaillait Désiré Marcel. Que des questions se posent autour de la décision brutale qu’il vient de prendre, l’étonnement général, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs ! Mamma mia ! Et que se passait-il ? En premier, le jour où sa femme lui annonça la nouvelle, la très bonne nouvelle, il lui avait dit de prendre un congé à son travail. Et sans le dire à sa femme, c’est lui qui se lança en premier, faisant la demande de congé afin de suivre de près la grossesse de sa femme et surtout, dans ses pensées, d’être jour et nuit auprès d’elle. L’amour c’est ça, c’est comme s’il avait encore vingt ans. Puis il raconta ce qui lui arrivait à son ami Ben, qui lui dit :

– Désiré Marcel, je comprends, tu viens de prendre une sage décision vis-à-vis de ta femme. C’est vrai aussi que tu veux être jour et nuit à ses côtés, mais si j’ai bien compris, elle n’a que cinq mois pour l’instant.

– Et alors ? C’est maintenant que je dois être auprès d’elle mon cher ami et je te signale que je n’ai rien d’autre à faire ici, j’ai assez travaillé que je sache.

– Oui je sais, mais...

– Y a pas de mais qui tienne, j’ai pris ma décision, un point c’est tout. Tu te rends surtout pas compte de ce que je suis en train de vivre Ben, je suis dans la joie, dans le bonheur et je plane mon cher ami.

– Très bien mon cher ami, as-tu déjà la date de ton début de congé ?

– Dans deux semaines.

Ce fut la première grande surprise de sa femme, madame M’Bévo-Désiré, dès que son mari lui apprit qu’il venait de demander un grand congé sabbatique afin de rester jour et nuit auprès d’elle. Elle qui ne s’attendait pas à cette annonce venant de son mari, ne lui répondit pas, mais prit acte de l’annonce. « Et ça continue encore et encore, c’est que le début d’accord, d’accord. » Quelle histoire, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, mais du suspense ! Et c’est pas fini.

Marie-Hortense, croyant que son compagnon monsieur Bowara lui cachait quelque chose de grave, ferma la boutique et rentra au plus vite à la maison. Monsieur, lui, se trouvait dans la cuisine, buvant très tranquillement ses deux canettes, à la surprise de sa fiancée qui lui demanda en rentrant :

– Ah bon, c’était ça ton problème ? Tu voulais tout simplement me faire voir que tu t’es mis à boire ? Et depuis quand tu as pris ses habitudes mon cher ami ? Surtout devant ta fille, vraiment !

- T'énerve pas ma chérie, j'avais un peu soif et deux petites canettes ça fait pas de moi un alcoolique.
- Bon, dis-moi ce que tu voulais me dire tout à l'heure.
- Assois-toi. Bon, j'ai voulu te dire une chose, pas deux, qui me tracasse la tête. Bien, ça va faire douze ans que nous vivons ensemble sans problème. Nous formons un beau couple et on a une belle fille, sauf que...
- Sauf que quoi ? Et ne tourne pas en rond !
- Attends, calme-toi. Bon, c'est moi qui t'ai fait le cadeau. Je suis celui qui t'a envoyé monsieur le messenger mon amour.
- Hein ? Répète ce que tu viens de dire à l'instant, j'ai pas bien compris.
- Oui le responsable c'est moi. J'avais pas le courage de te le dire en face.
- Ah, ah ! Si j'ai très bien compris c'est toi qui veux m'épouser, pas monsieur le messenger !
- Oui mon amour. Veux-tu m'épouser ?
- Non, pas toi mon cher ami je suis déjà prise... Mais Bowara, tu ne sais pas comment je me suis attachée à toi, tu es l'homme de ma vie le papa de ma fille, ta fille. Je m'attendais à ce que tu me le demandes c'était mon seul rêve venant de toi mon cœur ! Oui je le veux que tu sois mon mari légitimement. Je veux t'épouser ! Et t'as fait tout ce manège rien que pour me demander en mariage ? Dis-moi, comment t'es venue l'idée de monsieur le messenger ? Que c'est très beau mon cœur ! (Rires.)
- Eh bien, comme j'avais pas le courage, comme je te l'ai dit tout à l'heure, je suis allé voir un dresseur

de perroquets à qui j'avais remis une cassette vidéo à sa demande. Le perroquet, jour et nuit, visionnait la cassette afin de très bien te connaître, puis le dresseur lui a appris à te dire, dès qu'il te voyait, « bonjour » et ensuite à te demander en mariage dès que tu lui donnerais sa carotte, voilà.

– Mon cœur tu as fait tout ça rien que pour me demander en mariage ! « Que je t'aime, que je t'aime ! » (Un peu de Johnny ça fait du bien.) Je crois que je vais descendre moi aussi faire un tour dehors.

– Chérie...

– Restez ici vous deux, je vais à l'épicerie, une bonne nouvelle se fête mon cher ami.

Puis elle descendit à l'épicerie se procurer un pack de bières, à la surprise de sa fille qui lui dit :

– Maman, c'est en quel honneur tout ça ?

– Tiens, ça, c'est pour toi ma chérie.

Une canette de coca et du chocolat.

– Merci maman.

Tous les deux dans la cuisine, comme de jeunes tourtereaux, bières à la main se disaient des trucs comme s'ils venaient de se connaître. Il fallait les voir Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, que de la joie, du bonheur et ça, j'adore moi.

Maryam, quand elle rentra chez elle, son mari, monsieur Dubois, était au téléphone en conversation avec son ami Jean-Jacques qui lui racontait le calvaire qu'il était en train de vivre avec sa copine Catherine. Jean-Jacques lui apprit que Catherine se droguait, qu'il venait de trouver derrière la cuisinière une petite dose

de cocaïne et une seringue pendant qu'elle était en courses et lui en train de faire le ménage. Quelle histoire dramatique Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles ! Julian n'avait pas de solution ni de réponses à ce sujet, tellement que ça le traumatisait. Mais il conseilla à son ami Jean-Jacques de prendre toutes ses précautions, à commencer par lui dire la vérité à ce sujet, et d'arrêter tout de suite cette relation s'il le fallait. Mais Jean-Jacques, dire ce que Julian vient de lui dire, trouvait cela un peu trop tôt. Il lui demandait tout simplement de l'aide pour sa fiancée, il aimait beaucoup sa Catherine.

– Bon, comme tu tiens à elle, je ferai mon possible pour t'aider à payer sa désintoxication dans une clinique.

– Merci Julian, de ton soutien, je savais que je pouvais compter sur toi.

– Et Jean-Jacques, dis-lui au moins toute la vérité sur ce que tu viens de voir et de trouver derrière la cuisinière et surtout dis-lui que je suis au courant.

– Je n'y manquerai pas, compte sur moi mon cher ami et salue Maryam de ma part, à bientôt Julian.

– À bientôt Jean-Jacques.

Alors-là, ça devient un peu triste cette histoire en français facile Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Et oui, mais elle continue, (bisou-bisou) entre Maryam et son mari. Pour l'instant, il ne raconte pas ce qui se passe chez son ami Jean-Jacques. C'est Maryam qui raconte sa journée entre elle et ses parents, la bonne nouvelle de sa maman qui attend des jumeaux et son père qui veut acheter une grande maison, et qu'ils sont tous les deux invités ce dimanche.

– Alors ça, ma chérie, c'est une très bonne nouvelle. Elle attend des jumeaux ! Enfin des petits frères ou des petites sœurs pour toi mon amour et des tontons ou des tatas pour mon fils, ah ça, ça se fête mon amour, tu trouves pas ?

– Oui mon chéri, je lui ai même proposé de lui rendre service, si tu veux mon amour, à nos frais.

– Mais bien sûr mon amour, c'est ma belle-maman, la grand-mère de mon fils, à cent pour cent je suis d'accord avec toi chérie.

– Chéri, je leur ai parlé aussi de ton héritage.

– Non, non, là je suis pas d'accord avec toi chérie. C'est pas mon héritage, mais notre héritage et y a pas de mal à le dire que je sache mon amour chéri.

Quant à Catherine, elle venait de finir ses courses. Elle rentra à la maison, les déposa sur la table de la cuisine, alla voir son fiancé Jean-Jacques dans la chambre. Elle lui rappela que c'était la Saint-Valentin. Elle lui remit une belle cravate Alain Figaret (bisou-bisou) mais Jean-Jacques avait la tête ailleurs, après avoir découvert ce que lui cachait sa fiancée dans sa propre maison, il était très, très découragé. C'est pas de sa faute Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et si c'était moi à sa place, avant de penser à quoi que ce soit, j'aurais d'abord mis les choses au point avec ma fiancée, connaître le pourquoi elle est dans la drogue, et pourquoi le lui cacher tant qu'y a l'amour, avant d'en parler à son meilleur ami Julian, pour moi c'est une trahison de sa part. Mais bon, je ne suis pas Jean-Jacques, chacun de nous a sa façon de voir et de faire les choses et ce qui lui semble bon, amen.

Mais revenons à nos moutons, sur cette histoire imaginaire en français facile.

Après avoir remis son cadeau à son fiancé, Catherine revint dans la cuisine arranger ses courses. Elle remarqua que la cuisinière était un peu en hauteur, un petit coup d'œil à sa cachette, *mamma mia* ! Plus rien, plus de dose, plus de seringue. Elle paniqua, vu la propreté faite par son fiancé, pour elle, plus de doutes.

Ça y est, c'est foutu, se dit-elle en pensant à beaucoup de choses :

a) quelle était la position de son fiancé vis-à-vis de leur relation ?

b) Pourquoi ne lui avait-elle pas dit depuis le début ?

Mamma mia ! Elle prit courage, alla voir son fiancé dans la chambre, lui demanda de l'écouter à propos de sa cachette dans la cuisine, mais Jean-Jacques, lui, fit semblant de ne rien découvrir.

– Chéri, fais pas semblant, je sais ce que tu as découvert dans la cuisine et c'est pas pour ça que je vais perdre ma relation avec toi. Je t'aime trop et ne crois pas, ou surtout ne pense pas que c'est moi, non, je ne suis pas la femme que tu t'imagines maintenant, je ne me drogue jamais et c'est pas dans cette maison que je me permettrais de le faire mon chéri. Non, c'est pour mon frère cadet.

– Hein, ton frère ? Mais il n'habite pas avec nous ! Et c'est quoi ce comportement, nom de Dieu !

– Écoute-moi, surtout ne t'énerve pas s'il te plaît. Tu as raison, je sais. J'ai voulu te le dire dès le début, mais j'avais oublié, vu que j'étais très pressée de te faire à manger. Excuse-moi mille fois chéri.

- Bon, je t'écoute, explique-toi maintenant.
- Merci. Hier, à mon travail, mon frère est venu, me disant qu'il avait trouvé du boulot, ensuite de lui garder sa dose. Moi, comme dans ma famille nous sommes au courant qu'il consomme de la drogue, et que nous avons tout fait pour l'arrêter, mais rien à faire, il nous mène toujours en bateau. Voilà ce que, chéri, j'ai voulu te dire en vérité sur ce sujet, et je ne recommencerai plus, que ça soit la dernière fois. J'ai pas envie de te perdre, si tu peux me pardonner.
- Ah la la, moi oui, mais Julian je ne pense pas.
- Chéri, Julian est déjà au courant ?
- Mais oui, c'est mon seul meilleur ami, et entre lui et moi on ne se cache rien, tu le sais.
- Oh mon Dieu ! Maryam aussi est au courant ?
- Je crois pas pour l'instant. On a même pris la décision que tu rentres dans immédiatement dans une clinique pour te faire désintoxiquer. Tu te rends compte ? Surtout ma fiancée avec qui j'ai des projets...
- Mon Dieu !
- Mais oui Catherine, c'était la seule façon pour nous de te rendre service, et tu sais que je peux pas te laisser tomber.
- Julian au courant, dans sa tête il se dit que son meilleur ami vit avec une toxicomane.
- Elle se mit à pleurer.
- Pleure pas ma chérie, comme tu viens de me dire toute la vérité, de la même façon j'expliquerai à Julian. T'en fais pas pour ça, ça va s'arranger. Par contre, ne recommence plus à me ramener de la drogue dans la maison. Allez, c'est fini.

Mais Catherine était toujours en pleurs.

Et que fit Jean-Jacques ? Il appela son ami Julian à qui il raconta toute la vérité sur l'affaire.

– Heureusement que je n'avais pas mis Maryam au courant, dit-il à Jean-Jacques. Sinon ça aurait été une affaire d'État à la maison !

Et au tribunal de grande instance, les yeux sont braqués sur madame la procureur M'Bévo-Désiré, elle qui ne portait que des tailleurs commençait à s'habiller en robe. Même sa propre secrétaire n'en revenait plus. Respect oblige, elle hésitait à lui faire cette remarque. Par contre, à chaque fois qu'elle la voyait rentrer dans le bureau, elle lui disait toujours :

– Vous avez mis une très belle robe, Madame.

– Merci Diane Larose.

Même le commissaire de police, monsieur Jocelyn, avait lui aussi fait cette remarque. Mais lui, il lui parlait de ça en face, de son accoutrement et de ses belles robes. Sauf une qui avait tout compris c'est madame la greffière, mademoiselle Bibiche Bilayi, qui lui demandait :

– C'est pour quand Madame la Procureur ?

– Pardon Bibiche, de quoi parlez-vous ?

– Madame, je suis une femme comme vous. Ça fait au moins cinq ou six jours que j'ai remarqué que vous aviez changé, surtout vous avez pris du poids. Et vos robes élargies, ça dit tout Madame.

– Oh, ne pensez pas à ce que vous pensez ma Bibiche, en ce moment.

Je mange beaucoup, matin, midi et soir, et je suis bien gâtée par mon mari. Bon, on a quoi comme affaires aujourd'hui ?

- Des situations irrégulières, six et trois vols à la tire.
- C'est tout comme programme du jour ?
- Oui Madame.

Dans son bureau, elle fit un petit malaise, elle vomit, Diane Larose, sa secrétaire, lui demanda ce qu'elle avait ou s'il fallait appeler un médecin. Elle répondit que ce n'était pas grave. Elle se releva, s'appuya sur son bureau, ça n'allait pas du tout. Elle vomit pour la deuxième fois et, sans son avis, Diane Larose appela un médecin, qui se rendit très rapidement dans le bureau de la procureur. Il constata, après ses observations, que madame la procureur était enceinte, à la grande surprise de Diane Larose qui lança un grand cri :

- Dieu est grand !

Un traitement de trois jours de repos lui fut recommandé par le médecin, qui lui remit son ordonnance.

Madame la procureur dit à Diane Larose de ne rien révéler au personnel du tribunal.

- Mais Madame, avec tout ce qui vient de se passer et la façon dont vous vous habillez, je pense qu'y a plus rien à cacher. Et puis une femme est faite pour faire des enfants et vous n'êtes pas la première ni la dernière Madame. Moi aussi j'attends un enfant et je suis très fière Madame.

- C'est vrai que vous êtes enceinte ?
- Eh oui Madame.
- Bon, je rentre chez moi. Dites à madame Péguy Moussodiate de me remplacer, OK ?
- OK Madame et prenez soin de vous. Mon bonjour à monsieur Désiré Marcel.

– Je n’y manquerai pas. Bon, j’appellerai demain pour voir si oui ou non je prendrai ses trois jours, on ne sait jamais.

Quant à monsieur Julian Dubois, il était très pensif. Deux sujets lui trottaient dans la tête, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Mais le premier n’était pas grave, plutôt une bonne nouvelle, la grossesse de sa belle-maman et ils étaient à l’organisation de la grande fête familiale du dimanche. Le deuxième : vu que son meilleur ami Jean-Jacques tenait à sa fiancée, il proposa à Catherine son aide pour désintoxiquer son frère dans une clinique privée.

– Merci Julian, c’est gentil, et t’es formidable comme ami de l’homme que j’aime.

« Et ça continue encore et encore, c’est que le début d’accord, d’accord. » Mais suivez-moi Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Puis il appela sa maman N’Fika pour lui annoncer la nouvelle que sa femme lui avait dite concernant la grossesse de sa belle-mère, et ce qui était surprenant, c’est N’Fika, dès qu’elle avait son fils au téléphone, elle se lançait dans les « comment allez-vous », « et le travail », le petit, le lit, les marmites, les casseroles, etc., comme à la musulmane. Il n’y avait pas de jours où Julian, pour ne pas qu’elle lui raconte ce qu’elle venait de faire la journée, disait :

– Maman je te rappelle.

Mais ce jour-là, il avait écouté jusqu’à la fin sa maman faire son show, puis il avait dit :

– Maman, ma belle-mère attend des jumeaux, peut-être des jumelles.

– Quoi chéri ? Tu peux me répéter ce que tu viens de me dire ?

- Ma belle-maman attend des jumeaux ou jumelles.
- Et comment tu le sais toi ?
- Par ma femme.
- Bon ciao ciao, j'appelle ta belle-mère. Je t'aime chéri.

« C'est un beau roman, c'est une belle histoire », à vous Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, de continuer à chanter cette très belle chanson, moi je prends une pause-café, *mamma mia* !

Revenons à nos moutons et suivez-moi très bien dans mon histoire imaginaire en français facile que j'ai intitulée *À l'époque de nos grands-mères*. Madame la procureur, après avoir dit au revoir à tout le monde, se rendit à la pharmacie prendre ses médicaments, puis rentra chez elle. Dans leur boîte aux lettres, elle trouva un avis de passage du facteur, puis monta dans la maison, se mit à l'aise, prit un petit comprimé, puis s'allongea sur le canapé.

Monsieur Bowara, dans la cuisine, dit à sa fiancée Marie-Hortense de ne pas raconter à sa meilleure amie N'Fika, ce qu'il venait d'avouer au sujet de monsieur le messager, car il avait honte que ça se sache que c'était lui l'investigateur de ce cirque très exceptionnel. Moi, Tsana, je pense que qu'il n'y a rien de grave dans tout ça. La timidité, selon moi, n'est pas un défaut. Même Marie-Hortense était contre cette idée de ne pas le dire à sa meilleure amie, elle trouvait ça trop génial. Puis il dit :

- Comme tu veux et merci de trouver mon idée géniale ma chérie.
- Je t'aime.

L'avis de passage était pour son mari, monsieur Désiré Marcel, qui était au travail, vu que sa demande de congé n'était pas encore passée à la commission au ministère. Par contre au tribunal de grande instance, Diane Larose, sa secrétaire, et quelques collègues du travail commencèrent à parler de ce qui s'était passé. Pourquoi vomissait-elle ? Trop bavarde cette Diane, tout le monde était maintenant au courant de la grossesse de madame M'Bévo-Désiré. « On était au courant », dirent les uns, une bonne nouvelle pour les uns.

Julian, toujours au téléphone, appela Jean-Jacques pour savoir où est-ce qu'ils en étaient avec sa fiancée Catherine au sujet du frère toxico. La seule qui ne connaissait pas l'histoire, c'était Maryam.

- Vraiment, merci de ne pas l'avoir dit à Maryam.
- Eh oui.
- Heureusement.
- Et pourquoi me demandes-tu ça ?
- C'est Catherine, tellement qu'elle était très mal en point, vu ses relations avec elle.
- Dis-lui de ne pas s'en faire. Au fait, j'ai besoin de toi à la fin du mois, on risque de déménager d'ici.
- Ah bon et vous allez où ?
- Au sixième étage, je viens d'avoir cette proposition de la part de madame la gardienne. Mais j'ai pas encore dit oui, j'attends ma femme pour lui en parler.
- Très bien, à bientôt alors.
- Ciao ciao, à bientôt.

Maryam avait accompagné son fils à la salle de sport où il pratiquait sa passion favorite, le tennis.

Madame la gardienne avait proposé à Julian un appartement au sixième, qui était libre de suite, à quatre chambres à coucher, une cuisine, un grand balcon, une douche et des toilettes bien sûr. Ce fut quand elle rentra que Julian lui en parla, et sans dire un autre mot, Maryam répondit carrément oui. Comme ça, ils auraient une chambre pour les invités dit-elle à son mari. Jean-Jacques, lui, rassura Catherine, de son inquiétude en lui disant que Maryam n'était pas au courant.

– Ouf, ça me soulage.

Marie-Hortense venait d'entendre la vérité de son compagnon monsieur Bowara du cirque qu'il lui avait offert et qui continuait toujours dans la maison, vu que monsieur le messenger y demeurait encore dans sa cage. Elle était toute contente de son compagnon, du geste très émouvant. Même leur fille n'y croyait plus, mais elle avait une petite idée dans sa tête, elle se demandait pourquoi son papa n'avait pas en face demandé sa maman en mariage, très surprise de la façon de procéder de son papa, mais très contente.

Mais pour l'instant, Marie-Hortense n'informa pas sa meilleure amie N'Fika, elle attendait le samedi, jour où elles s'étaient fixé rendez-vous à la boutique, et pour elle, ce fut un grand soulagement. Pour monsieur Bowara Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, lui qui pensait à autre chose : il croyait que sa fiancée Marie-Hortense allait le prendre mal, de dépenser tout cet argent rien que pour la demander en mariage, au contraire. Désormais une belle ambiance régnait dans la maison et surtout ils ne parlaient plus que des préparatifs du mariage. Mamma mia ! Que c'est beau ! C'est de l'amour Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Au commissariat de police, un jeune mineur venait d'être interpellé pour vol à l'étalage. Le commissaire Jocelyn appela le tribunal de grande instance, on lui dit que madame la procureur était absente et que son adjointe se chargeait des affaires en cours, madame Péguy Moussodiate.

- Bon d'accord, répondit le commissaire, qui ajoute :
- Sera-t-elle là demain ?
- Non plus.

C'était la secrétaire qui lui répondait.

- Elle est en vacances ? (Le commissaire.)
- Un peu, Monsieur le Commissaire.
- Et pour combien de jours ?
- Trois jours Monsieur.
- Bon, mais merci et au revoir Madame.
- Au revoir Monsieur le Commissaire.

Quand elle avait appris par son fils que sa belle-maman était enceinte et qu'elle attendait des jumeaux, N'Fika avait appelé sa copine M'Bévo-Désiré pour en savoir un peu plus.

- M'Bévo, bonjour c'est moi.
- Je sais que c'est toi ma chère et comment vas-tu ?
- Moi ça va très bien et toi ?
- Moi aussi ça l'air d'aller.
- T'es sûre ?
- Oui. As-tu des doutes quand je te dis que je vais bien ?
- Un peu. T'as pas autre chose à me dire ?

– Non, pour l’instant tout va bien, le boulot, la santé, tout quoi. Tu veux que je te donne quelle nouvelle N’Fika ?

– Oh n’importe laquelle.

– Ah je sais ce que tu veux savoir ! Mais rassure-toi, j’allais te le dire dimanche à la maison.

– Allez, lâche-toi ma poule.

– C’est vrai ce qu’ils t’ont dit les enfants, je suis enceinte de quelques mois et j’attends des jumeaux.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, pendant que les deux femmes étaient au téléphone, ça sonna à la porte de N’Fika qui s’excusa auprès de M’Bévo-Désiré, en lui disant que ça sonnait à sa porte. Elle se pressa d’ouvrir la porte. C’était son compagnon (bisou-bisou). Elle lui dit qu’elle était au téléphone avec M’Bévo.

– Mon bonjour, et à son mari aussi.

– Un bonjour pour vous ma chère.

– Dis-lui que je l’embrasse.

– Elle t’embrasse.

– Merci.

Puis, les deux femmes reprirent leur conversation, et madame M’Bévo-Désiré annonça à sa copine ce que son mari comptait lui offrir pour la venue des jumeaux. « Et ça continue encore et encore, c’est que le début d’accord, d’accord. » Puis ce fut N’Fika qui se lança à son tour, elle se portait garante pour la chambre des jumeaux, et même son compagnon s’en mêlait. Il dit à N’Fika de dire à madame M’Bévo-Désiré, qu’il se chargerait des layettes et poussettes, que de choses, des propositions de partout sur la venue des jumeaux,

le bonheur. Mais n'oublions pas les invitations de dimanche, et c'est le couple Dubois qui se chargerait de tout. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, suivez-moi dans mon histoire très imaginaire en français facile, *À l'époque de nos grands-mères*.

– Bon ciao ciao M'Bévo, je vais m'occuper de mon fiancé, à dimanche ma chère.

– À dimanche.

Au poste de police, le commissaire Jocelyn avait un gros problème. Ça faisait 48 heures qu'il avait le jeune mineur au poste, il ne savait plus quoi faire de lui, pas de solutions, vu le casier judiciaire du petit. Il appela au tribunal, on ne sait jamais, mais elle n'était toujours pas là. Il appela sur son portable.

– Bonjour Madame.

– Bonjour Jocelyn, comment allez-vous ?

– Moi ça va très bien, sauf que j'ai un grand problème ici au poste et je voudrais votre avis.

– De quoi s'agit-il ?

– Vous vous rappelez du jeune homme qui ne cesse de voler à l'étalage ?

– Encore lui, mais dis donc ! Et que voulez-vous, le relâcher ou le mettre à la disposition de la justice ?

– Je ne sais plus.

– Dans ce cas, convoquez ses parents, et collez-lui un petit contrôle judiciaire. Par contre, mettez mon adjointe au courant.

– Je pense que c'est cela que je vais faire. Et comment ça se fait que vous soyez au repos Madame ?

– Oh mon Jocelyn, histoires de femmes.

- Je ne comprends pas.
- Eh bien, vous comprendrez plus tard. Au revoir mon Commissaire.
- Prenez soin de vous Madame, si vous avez un problème de santé.
- Non, non, non, Jocelyn, je vais très bien, et un repos ça ne fait pas de mal que je sache.
- Très bien Madame, au revoir.
- Au revoir Jocelyn.

Que d'émotions, de la tristesse et quelques regrets Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et ça se passait au ministère où monsieur Désiré Marcel travaillait, quelques déceptions de ses amis, Jean-Mass et Ben Moukacha, ses complices. Eh oui, la décision finale de sa demande de congé sabbatique venait d'être accordée par le ministre et il fallait le voir ! Il était très content, par contre elle n'était pas encore écrite, mais verbale, grâce à son directeur qui lui avait mis la puce à l'oreille. Il appela sa femme afin qu'elle lui prépare un bon repas, en la mettant au courant de la nouvelle.

– Sans oublier une bonne bouteille de vin au frais, dit-il.

Mais avant de rentrer chez lui, il invita en premier ses deux amis au bistrot prendre un pot de départ. Nous étions le vendredi, Marie-Hortense appela N'Fika pour lui rappeler qu'elles avaient rendez-vous à la boutique demain.

– J'ai pas oublié Marie à demain.

Monsieur le commissaire se rendit au tribunal de grande instance voir l'adjointe du procureur. Dans le couloir, il croisa Diane Larose, la secrétaire.

- Elle est toujours en congé Monsieur le Commissaire.
- Je sais Madame, elle me l’a dit. Elle est malade y paraît.
- Eh oui c’est un problème de femmes.
- Tiens tiens, elle m’a dit la même chose, et c’est quoi un problème de femmes ?
- Vous le saurez bientôt Monsieur, au revoir.

Comme il ne comprenait rien et que personne ne voulait lui expliquer ce que signifiait un problème de femmes, il commençait à se poser des questions et ça tournait en rond dans sa caboche. Mais pour le moment ce n’était pas ça son problème. Il alla dans le bureau de l’adjointe afin de trouver une solution pour le jeune mineur qui était au poste de police. À sa sortie du tribunal, il appela sa femme afin de savoir ce que signifiait un problème de femmes.

- Mais chéri, le seul problème de femmes que je connaisse, à mes yeux, c’est la grossesse.
- Hein, grossesse ? T’es sûre de ce que tu me dis.
- Oui, oui et à cent pour cent. Et de qui s’agit-il ?
- De madame la procureur. Merci chérie ciao ciao.

Le couple Désiré Marcel et le commissaire se connaissaient depuis vingt et une année. Ils étaient arrivés ensemble dans la ville pour travailler. Il appela madame la procureur qui alors lui dit toute la vérité sur son repos et lui confirma sa grossesse.

- Pour une nouvelle Madame, alors là, je te promets une grande surprise de ma part à la naissance des jumeaux !

Il la rassura aussi sur le fait qu’il venait de voir son adjointe au sujet du jeune mineur en garde à vue

au poste de police. Au tribunal de grande instance, ça ne parlait que de la grossesse de madame la procureur.

Et le lendemain samedi, au tribunal c'est le retour de madame la procureur. Elle fut très étonnée par les souhaits de tout le monde, les « prenez soin de vous madame », les conseils d'arrêter même de travailler pour l'instant. Mamma mia !

Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? se dit-elle au fond d'elle, ne sachant pas que le monde était au courant de sa grossesse.

Puis, elle rentra dans son bureau, le bonjour à sa secrétaire et elle prit place à son bureau de travail. Mais dans sa tête, elle pensait à autre chose qui lui trottait. Tellement qu'elle ne pouvait plus se retenir, elle dit à sa secrétaire :

– Alors ma chère Diane Larose, je crois que le monde est au courant de ma situation.

– Eh oui Madame, tout le monde ne cesse de me demander ce qui s'est passé l'autre jour et pourquoi il y avait une ambulance ici. Même le commissaire m'a hier posé des questions, et encore les questions de monsieur le bâtonnier !

– Ah bon ?

– Oui Madame, il n'arrête surtout pas de me questionner, comme si je venais de commettre un crime.

– Qu'ils viennent me le demander à moi ! Alors c'est comme ça que ça se passe ici en mon absence... Et comme affaires, on a quoi Diane ?

– Rien de spécial Madame, la routine.

– Bon, Diane, je ne suis pas venue pour travailler, juste prendre quelques documents dont j'ai besoin. Je dois

repartir à la maison, je ne me sens pas très bien en ce moment et en plus mon mari a pris un congé.

– Ah bon ?

– Il veut rester à côté de moi jour et nuit selon lui, de peur que j'aille avorter. Allez, à bientôt Diane.

– Prenez soin de vous Madame. Mon bonjour à votre mari.

Il était 14 heures, madame N'Fika se préparait, c'était le jour J, son rendez-vous avec sa meilleure amie à la boutique. Et c'était avec grande patience que Marie-Hortense, elle aussi, attendait sa copine N'Fika. Il faisait très beau ce jour-là, N'Fika s'était mis une très belle robe à fleurs. En cours de route, elle croisa les deux copines de boîte. « Pas de nouvelles, bonne nouvelle » se dirent les trois dames. Puis elle continua son chemin. Monsieur Bowara appela sa fiancée pour savoir si N'Fika était déjà à la boutique.

– Pas encore, mais elle ne va pas tarder, lui répondit Marie-Hortense.

En cours de route, N'Fika en profita pour s'acheter une petite bouteille d'eau pour se rafraîchir. Il faisait beau et chaud en même temps. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Marie-Hortense appela N'Fika pour savoir si elle était toujours chez elle.

– Non, non, je suis tout juste à dix pas de la boutique.

« Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. » Que de bonheur et d'émotions dans cette histoire très imaginaire en français facile, intitulée *À l'époque de nos grands-mères* !

Arrivée de N'Fika à la boutique (bisou-bisou) :

- Et quel beau temps ma chère !
- Oui Marie, beau et très chaud en même temps. Mais ici, il fait frais, dans la boutique.
- C’est normal ma chère, je vends des fleurs.
- Je sais.

Pour le moment, les deux femmes ne parlaient pas de ce qui les regardait, mais d’autres choses, les trucs de femmes, surtout du travail, vu que Marie-Hortense avait un peu de monde dans la boutique. Vingt minutes plus tard, elle rejoignit N’Fika qui était assise au fin fond de la boutique.

- Ma N’Fika, ma très chère N’Fika, tu ne peux pas croire ce qui m’arrive en ce moment, à la maison, entre moi et Bowara ! Je ne sais pas comment te le dire. Tu sais le cirque que je suis en train de vivre à la maison, celui que t’as vécu l’autre jour concernant mon époux ?
- Monsieur le messenger tu veux dire ?
- Voilà, et tu avais raison, il était dans le coup mon fiancé, il me l’a avoué avant-hier.
- L’intuition ma chère amie.

Puis les deux femmes se mirent à rigoler, tellement elles trouvaient l’idée de monsieur Bowara très amusante et inventive, surtout pour une demande en mariage ! Cela leur semblait très rare de nos jours se disaient-elles. Et elles parlèrent de tout, de la date du mariage, puis à la fin N’Fika raconta son invitation du dimanche chez les Désiré Marcel et la grossesse de la belle-mère de son fils.

- C’est normal, c’est une très bonne nouvelle, je trouve.

– Oh oui et toute la famille au grand complet sera présente.

Après avoir dit ce qu’elles voulaient se dire ou se raconter, les deux se séparèrent, chacune prit le chemin de sa maison.

Monsieur Désiré Marcel informa sa femme du coup de fil de monsieur le commissaire. Julian, au téléphone, annonça à son ami Jean-Jacques comment ils feraient le déménagement.

Une démarche pas comme les autres chez les Désiré Marcel, les tables, les chaises, les verres, tout est en place, nous sommes dimanche Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. « C’est que le début d’accord, d’accord. » Mamma mia ! « Et ça continue encore et encore. »

Mais revenons à nos moutons, nous sommes le dimanche, jour de gloire et de grande fête pour les Désiré Marcel, la communion de toute la famille réunie pour la bonne nouvelle. Maryam, la fille aînée du couple, avait passé la nuit chez ses parents pour les aider à mettre à jour les préparatifs de la fête.

Plus précisément, il était 16 heures, tout était prêt et les premiers venus sont : Julian, Jean-Jacques et sa fiancée Catherine, tous les trois sur leur 31, très bien habillés. Rapidement, Maryam les place dans un coin. Julian, deux minutes, après esquiva ses amis et alla dans le salon. Il demanda à sa femme ce qu’il y avait à faire.

– Chéri, fais comme si toi aussi tu étais invité, va rejoindre les amis. Moi je m’occupe du reste, pas de souci. Tiens, voilà les parents.

– Bon, je te laisse chérie. (Bisou-bisou.)

Et comme une petite fille, madame M'Bévo-Désiré courut en voyant le couple N'Fika dans la cour de la maison, sous les yeux des amis de sa fille. N'Fika en tailleur tennis bleu blanc et un beau chemisier bleu ciel, quant à monsieur Didier Carton, que de l'élégance en costume kaki, c'est beau.

– Alors là, c'est la classe mes amours ! dit madame M'Bévo-Désiré. (Bisous-bisous.)

– Merci Madame, tenez c'est pour vous.

– Merci mon Didier. Allez, je vais vous mettre à l'aise dans le salon pour l'instant, avant que ça commence. Désiré y a le couple qui est là.

– J'arrive, une seconde les amis.

Madame N'Fika et son compagnon prirent place au salon. Mais N'Fika, elle, ne voulait surtout pas rester comme une spectatrice. Elle se leva, alla dans la cuisine rejoindre sa belle-fille, prit un tablier et hop au travail. Julian aussi rentra dans la maison dire bonjour à son futur beau-père et à sa maman. Il ne manquait plus personne de la famille, sauf monsieur le commissaire et l'ami de monsieur Désiré Marcel, monsieur Ben Moukacha.

Chaud devant Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, les haut-parleurs vibraient dans la cour en douceur, de la bonne musique, que du bonheur et de la bonne ambiance. Catherine, la seule femme assise avec les hommes, eut une petite gêne. Elle se leva et alla dans la cuisine où elle retrouva les autres femmes. Que des histoires, des rires à haute voix, des appels par ci et par là ! Monsieur Désiré, lui, se baladait

dans la cour en compagnie de monsieur Didier Carton. Ils se disaient des choses que je ne peux pas vous révéler maintenant, c'est les hommes, respect oblige.

Piles 18 heures, l'arrivée du commissaire Jocelyn qui salua tout le monde et prit place où se trouvaient les Julian dans la cour, les trois mousquetaires. Pendant ce temps, les femmes se pressaient à tour de rôle pour tout mettre en place, vu que l'heure avançait un peu. En premier l'apéro, il ne restait que l'ami de monsieur Désiré Marcel pour lancer les festivités. Ça parlait et ça rigolait de partout, monsieur Désiré Marcel alla prévenir sa femme qu'il venait de recevoir un coup de fil de son ami qui ne viendrait. Il s'excusait. La fête commença. Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, il y avait tout et à gogo. Ça mangeait, dansait... Remise des cadeaux aussi, au très grand plaisir du couple Désiré-M'Bévo et vers minuit, tous deux demandèrent aux invités de leur faire le grand plaisir de prendre un verre ensemble pour la route avant de se séparer.

Et comme chaque chose à une fin, nous y voilà, que d'émotions et de regrets, de joie bien sûr ! Les premiers à partir, monsieur le commissaire, suivi à peu près de 30 minutes le couple N'Fika-Carton. Les autres restèrent afin d'aider les parents à faire le ménage.

Le lendemain N'Fika se mit à raconter le déroulement de la fête à sa meilleure amie Marie-Hortense. Les deux femmes se disaient tout, se racontaient tout, eh oui ce sont les femmes.

Et que se disaient-ils dans la cour de la maison le jour de la fête ? Eh bien je vais vous le dire maintenant. C'est monsieur Didier Carton qui parlait de

son mariage avec sa fiancée N'Fika. À vrai dire, il lui demandait conseils.

– Et que ça reste entre nous pour l'instant, lui dit-il à la fin.

Quelques jours plus tard, Julian appelle son ami Jean-Jacques pour son déménagement dans trois jours. Sa femme Maryam était très pressée de quitter l'ancien appartement. Par contre, malgré l'héritage, ils n'avaient pas changé d'habitudes, ils allaient toujours au boulot, le pognon à la banque, pas de folie de ce côté. Ils savaient ce qu'ils faisaient. Sauf qu'un jour les parents s'étaient mis à parler de leur situation du moment. Ce jour-là étaient présents le couple Désiré et le couple Carton. Pour eux et dans leurs têtes, ils se disaient qu'il était temps pour les enfants de penser à investir. Mais de quoi je me mêle, *mamma mia* ! Ah ça, ce sont les parents, ils veulent et trouvent toujours des idées pour les enfants. Et après avoir décidé, ils parlèrent aux enfants. « Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. » C'est mon histoire très imaginaire en français facile, intitulée *À l'époque de nos grands-mères*.

Mais pour l'instant, les enfants, le couple Dubois je veux dire, n'avaient pas la tête à investir. Pour eux, le pognon était entre de bonnes mains et surtout dans une banque. Ils allaient comme d'habitude au travail et l'immobilier ne les intéressait pas. Le moment viendrait où ils prendraient la bonne décision et pour monsieur Désiré Marcel la réponse des enfants était la bonne.

Jean-Jacques était présent le jour du déménagement du couple Dubois, ses amis, pendant que monsieur Bowara et sa fiancée Marie-Hortense n'arrêtaient

plus de parler sérieusement des préparatifs du vrai mariage, des témoins et du voyage des noces, que de suspense dans cette histoire très imaginaire Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles ! « Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. »

Catherine avait un grand problème : c'était son frère qui venait d'être hospitalisé gravement dans une clinique. Pourtant, après sa cure de désintoxication, il avait promis à sa sœur de ne plus se droguer. Jean-Jacques se rendit à la clinique rapidement après avoir appris la nouvelle. Il informa son ami Julian, qui lui aussi se rendit à la clinique quelques heures après. Jean-Jacques et sa copine, par le médecin, apprirent que son frère souffrait d'une tumeur au cerveau et que ses minutes étaient comptées vu la gravité de son état. Il n'y avait plus rien à faire pour lui sortir de cette situation, mon Dieu.

À la maison, assis au salon, monsieur Didier Carton demanda à sa fiancée N'Fika sa main, afin qu'elle soit son épouse pour la vie et sans attendre elle lui dit :

– Oui mon amour et c'est avec grand plaisir que tu sois mon époux et pour toute ma vie.

– Alors viens te serrer dans mes bras et je vais aussi te dire que monsieur Désiré Marcel est la seule personne à qui j'ai parlé de cette demande.

– Ah bon ?

– Oui ma chérie, le jour de la fête chez eux. Et je lui ai même demandé qu'il soit mon témoin de mariage.

– Très bien, comme ça moi aussi j'en parlerai à Marie-Hortense de l'être pour moi, si elle est d'accord bien sûr.

Mais pour l'instant, ils décidèrent de ne plus en parler à personne, même à son fils. Pendant que chez ce dernier aussi, ils parlaient de la venue des jumelles, quand le téléphone de Julian sonna, en même temps qu'un fax sortit de leur appareil. Il apprit la mort du frère de Catherine.

– Mon Dieu, toutes mes condoléances à Catherine. Et où est-elle ?

– Elle se recueille dans la chambre du défunt.

– Bon, on arrive, à tout de suite.

– Merci Julian.

Il voulait annoncer la mauvaise nouvelle à sa femme.

Non, se dit-il. Maryam est dans la joie.

Elle lui sauta au cou en lui disant :

– Ça y est, elles sont là.

– Qui sont là ma chérie ?

– Mes sœurs jumelles. Elles sont là, elles sont là ! Voilà le fax de mon père.

Et dans la douleur et la joie, Julian n'avait même plus la voix de dire un seul mot à son épouse.

– Mais qu'as-tu chéri ?

– C'est Catherine, elle vient de perdre son frère.

– Oh mon Dieu ! Quelle journée ! Il y a ma mère qui accouche de mes sœurs et en temps ma copine perd son frère. Alors que veux-tu faire de suite chéri ? Moi je suis prête à te suivre.

– Bon, on va d'abord voir les Jean-Jacques et après nous irons à la maternité. Tu dis quoi si t'as une autre idée.

– Non, on va à la clinique en premier.

Et chez les Bowara et Marie-Hortense, ça commençait à s'accélérer, les cartes d'invitations étaient prêtes. Marie-Hortense appela sa meilleure amie N'Fika pour la mettre au courant, vu qu'elle serait son témoin de mariage.

Le couple Dubois arriva à la clinique où Jean-Jacques les attendait à l'entrée, vêtu de noir.

– Elle est toujours dans la pièce ?

– Oui, mais on peut rentrer nous aussi.

– Très bien, comme tu veux Jean-Jacques.

Que de condoléances de la part du couple à Catherine... Et pour l'instant, le couple ne parle pas de la venue des jumelles. Ils étaient tous concentrés au sujet de la dépouille et se fixèrent à la fin l'heure et la date de l'enterrement. Puis ils ressortirent de la chambre, toujours sans rien dire et prirent le chemin de la maternité où les jumelles les attendaient. À leur arrivée et dans la chambre, madame M'Bévo sentit que son petit-fils avait un problème, qu'il n'allait pas bien, et elle le lui fit savoir.

– Alors on fait la tête ?

– Non maman, c'est Jean-Jacques. Sa fiancée vient de perdre son frère.

– Que son âme repose en paix. Et c'est arrivé quand ?

– Aujourd'hui même, et on vient de là.

– Toutes mes condoléances à Jean-Jacques et à sa fiancée, et toutes nos amitiés.

– Je ne manquerai pas de transmettre vos vœux.

Le père, Désiré Marcel, était au téléphone, il annonçait la nouvelle à ses amis, tout content, et autour

de son cou, un appareil photo. Puis, après avoir donné les nouvelles, il vint dire bonjour au couple et dit :

- Alors, y a un problème qui ne va pas les enfants ?
- Oui papa. Jean-Jacques et sa fiancée sont en deuil.
- Quoi ! Et de qui ?
- C'est sa fiancée qui vient de perdre son frère aujourd'hui.
- Très bien, on parlera de ça après les enfants, OK ?
- OK.

Maryam, elle, était tout près de ses sœurs jumelles, elle les prenait en photo, filmait en même temps, elle était très contente, mais avec une grande pensée pour ses amis Jean-Jacques et Catherine.

Et tout commençait à se bousculer, d'une part les préparatifs du mariage de monsieur Bowara et de sa fiancée Marie-Hortense, et aussi la demande de monsieur Didier Carton à sa fiancée Joséphine N'Fika, l'arrivée des jumelles et enfin la triste nouvelle, la mort du frère de Catherine et son enterrement.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, suspense et émotions dans cette histoire très imaginaire.

Et tout était parfaitement prêt chez les Désiré Marcel, la chambre des jumelles, les berceaux, etc. Mais une chose, une question qui trottait dans la tête du père des jumelles et sans le dire à sa femme. Selon lui, il fallait dès la sortie des jumelles, qu'il y ait une grande fête chez eux. Mais la mauvaise nouvelle des amis de sa fille et de son beau-fils le gênait grave. Enfin, il prit le courage de le dire à sa femme qui lui répondit que la fête pouvait attendre.

– Bonne idée ma chérie.

Jocelyn, N’Fika et son compagnon et d’autres amis du couple se rendirent à la clinique voir les jumelles. Cadeau sur cadeau et ils rigolaient, se disaient même des trucs qu’ils ne se disaient pas avant et ça respirait le bonheur dans la chambre, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. « Et ça continue encore et encore, c’est que le début d’accord, d’accord. »

Et comme c’était maintenant devenu une grande famille, tout le monde était présent le jour de l’enterrement du frère de Catherine, même la mère des jumelles s’était déplacée afin de rendre hommage, tous et toutes vêtus de noir et blanc.

Puis le lendemain, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, c’était la sortie des jumelles. Il était 8 h 45 minutes quand leur père arriva dans la chambre, sa femme était déjà en train d’arranger les affaires.

– Ah te voilà chéri.

– Bonjour mon cœur. (Bisou-bisou.) Alors, elles dorment encore mes puces ?

– Non, non, elles se reposent, je viens à peine de leur donner leurs biberons, chéri.

– Bon, moi je sors pour avoir une place à l’entrée, on ne sait jamais, la voiture...

– OK.

Puis il sortit pour la place à l’entrée des portes de la clinique, et pendant qu’il se garait, le couple Dubois, lui aussi, se pointa à la clinique. Ils cherchaient une place au parking, quand monsieur Désiré Marcel leur fit signe en klaxonnant, et le couple prit place là où sa voiture faisait une marche en arrière.

Tout était en place, la voiture du couple bien garée, pendant que la voiture de Désiré Marcel avait pris place devant l'entrée et sortie de la clinique. Les trois montèrent dans l'ascenseur pour la chambre des jumelles et de leur mère.

– Bonjour maman.

– C'est pas trop tôt pour vous les enfants ?

– Au contraire, elle voulait même venir à 8 heures Maryam.

– Bon, comme on est tous là, chérie toi tu prends les sacs et Julian toi tu prends ceci. Quant à nous, les jumelles et c'est parti !

Les six prirent l'ascenseur. À l'accueil, c'est monsieur Désiré Marcel qui se chargea de remplir les bulletins de sortie et tout le bazar, pendant que les autres arrangeaient les sacs dans les coffres des voitures. Les jumelles avaient pris place, tout était en ordre. Puis, en route vers la maison familiale, Désiré Marcel au volant, sa femme à bord et les jumelles derrière, suivis en voiture du couple Dubois, comme si c'était un mariage. Que du bonheur et de la joie dans les deux voitures Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs !
« Et c'est que le début d'accord, d'accord. »

Que du suspense dans cette histoire très imaginaire ! Eh oui, c'est *À l'époque de nos grands-mères* en français facile, et nous voilà au jour J pour monsieur Bowara et sa fiancée Marie-Hortense. Nous étions un 8 janvier, le mariage. Tout était prêt, les témoins étaient présents, les invités arrivaient en masse, la salle de la mairie était pleine à craquer. C'était le jour le plus long des mariés qui n'étaient pas encore là. C'était N'Fika qui

se chargeait de placer les invités, pendant que son compagnon, monsieur Carton, s'occupait d'autres petits détails restants.

10 heures, l'arrivée des mariés en voiture décapotable de couleur blanche, tapis rouge oblige, mamma mia ! Et quelle ambiance festive ! N'Fika et monsieur Carton se chargèrent d'accueillir les mariés en ouvrant avec tendresse les portières, celle du marié par N'Fika et celle de la mariée monsieur Carton. Ils les conduisirent tout droit vers le tapis rouge. Les invités, des deux côtés du tapis, applaudissaient en les suivant derrière et en montant les marches de la mairie. Monsieur Manouana Joseph, le maire, les attendait à l'entrée de la mairie. Dedans, comme vous le savez, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, c'est le oui qui fut à l'honneur, ce qui veut dire que les deux sont désormais, mari et femme. On leur balança, à la sortie de la mairie, ce qui sentait bon comme fleurs, le bonheur ! Puis, les mariés et les invités montèrent dans leurs voitures en direction de la salle des fêtes. Il y avait tout : à manger, à boire, à danser. Ils quittèrent la salle vers les 2 heures du matin. Ce fut par micro que monsieur Carton annonça la destination des noces du couple : le Maroc.

Quelques jours après, c'est Julian qui appela sa mère N'Fika. Il avait quelques choses à dire à sa maman. Ça faisait trois ans qu'elle vivait avec son compagnon, ensemble dans la même maison. L'inquiétude d'un fils pour sa maman chérie, que c'est beau et très réfléchi de sa part.

– Maman, il faut que je te parle en tête à tête, toi et moi.

- Comme tu veux mon chéri. Et quand ?
- Bien. Demain, je t’invite dans un restaurant, comme ça, nous aurons tout notre temps pour nous dire ce que nous pensons de notre avenir.
- Bonne idée, chéri, moi aussi je prévoyais de te parler. Et comme t’es le premier à prendre l’initiative, eh bien allons-y pour le restau demain.
- On se dit à demain maman, bisou.
- Bisou chéri et à demain.

Mais quelle histoire, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, que des nouvelles ! Du côté du couple Désiré Marcel, c’étaient les préparatifs de la grande fête des jumelles. Normalement, en Afrique, ça se passe différemment, les jumeaux ou jumelles ne sortent que pour des raisons d’urgence, comme aller à la pesée, et à deux ou trois mois pour les sortir de la maison, se balader, aller chez la famille. Mais bon, dans d’autres continents ça se passe autrement. Une grande fête s’organisa à la grande maison familiale du couple Désiré Marcel. En Afrique, les parents dansent tout nus devant les invités, respect. Que des cadeaux ce jour-là et à gogo.

Mais avant cette fête, Julian et sa mère étaient dans un restaurant, comme promis par son fils, un bon endroit très chic. Ils étaient à table, et c’est la maman qui prit la parole la première.

- Ça été ta journée chéri ?
- Oui maman, et toi ?
- Moi je ne pensais qu’à ce jour, te voir, enfin seule à seul ! Ça fait au moins trois à quatre mois que nous ne nous sommes pas vus seul à seul, chéri. Je suis

très contente de ton initiative et j'ai hâte de t'écouter. J'espère que c'est pas grave.

– Non, non, c'est pas grave, mais très important pour nous deux.

– Ah bon ?

– Oui maman. Bon, ça fait combien de temps que tu es avec ton ami, monsieur Carton, que je trouve de ma part gentil ? Et je ne sais pas ce que vous comptez faire ensemble, sans me tromper. Est-ce du sérieux entre vous ?

– Je ne te suis pas chéri. Explique-toi un peu directement, je suis ta maman. Vas-y je t'écoute, gentleman.

– Ne fais pas semblant, tu sais ce que je veux dire maman.

– Non, non, je ne fais pas semblant.

– Comme tu veux. Quels projets envisagez-vous tous les deux ?

– Chéri, comme tu me vois, c'est du sérieux entre lui et moi, sinon je te le présenterais pas. Et ne le pense pas comme tu le penses ! En plus, et sans te le cacher, bientôt t'auras une surprise.

– Hein ! T'es enceinte ?

– Non, non. Mais très bientôt, on te mettra au courant de notre nouvelle chéri.

– Dis-la moi maintenant maman.

– C'est pas grave mon chéri, mais je crois que tu seras content de ce que nous allons faire, Carton et moi. Et ne te tracasse surtout pas, si t'as autres choses à me dire, te concernant ou me concernant.

– Non, non.

- Allez, bon appétit chéri, ça, c'est du bon vin, tu deviens connaisseur.
- C'est mon beau-père, il m'apprend à inviter une personne.
- Ah ça, il connaît très bien le bon vin.

Cinq mois après la mort de leur fils, les parents à la fiancée de Jean-Jacques, Catherine, convoquèrent leur fille de passer les voir chez eux, afin de mettre à terme le deuil de son frère. Les préparatifs de la grande fête commencèrent. Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs elle informa son fiancé de la décision de ses parents.

- Bonne idée, lui répondit Jean-Jacques.

Mamma mia ! Jean-Jacques, lui aussi, avait à dire à sa fiancée. Une idée lui trottait dans sa caboche, mais par respect de son frère et de son deuil, il n'osait pas le lui dire, un projet de grande envergure, mais pour l'instant nous n'en sommes pas là. « Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. »

Le couple Désiré Marcel avait donné comme noms aux jumelles, Fanny pour la première et Aline pour la deuxième. Aujourd'hui, elles avaient chacune cinq mois et sept jours. Ça grandissait vite, de belles petites jumelles !

Réunis, les parents et leur fille aînée Catherine, parlèrent de tout :

a) une messe à l'église en son honneur, c'est les parents qui se chargeraient d'aller voir monsieur le curé à la paroisse ;

b) ensuite, une salle pour le repas, la fête, c'est Catherine qui s'en chargerait.

Tout fut mis en place pour l'organisation.

Et ce fut le retour des noces du couple Bowara-Marie-Hortense du Maroc, tout bronzés. Et la première à être au courant du retour, ce fut la meilleure amie, N'Fika, et ce fut au téléphone que ça se passa.

– Et vos noces, ça a été ?

– Très bien, et quel beau pays le Maroc ! Si j'avais pas la boutique ici, je restais y vivre, tellement c'est beau.

– Ah bon, et t'as pensé à moi ?

– Mais bien sûr ma chère, faire vos valises et nous suivre ! Bon, tu fais quoi ce samedi ?

– Moi, j'ai rien de spécial dans mon agenda, peut-être Didier, on ne sait jamais avec lui.

– Et les amours ?

– À fond la caisse. Bon, bon, je te dirai si je suis libre, samedi.

– Ah non ma chère, tu ne viendras pas toute seule sans Didier, OK ?

– OK, comme tu veux, en rentrant je lui en parlerai.

– Très bien, bisou.

– Bisou Marie.

Comme c'était maintenant devenu une grande famille, Jean-Jacques informa son ami Julian des préparatifs des parents de Catherine.

– C'est à nous de trouver la salle.

– Pas de problème mon cher ami. À côté de chez nous, nous avons une grande salle, il suffit que j'en parle à la gardienne. Et c'est pour quand le retrait de deuil ?

- Pour l’instant, nous n’avons pas la date fixe, mais les parents, demain, iront voir monsieur le curé à la paroisse et après nous aurons la date précise. Et tu sais que Catherine ne te refuse rien.
- Bon, mais à demain pour la suite. Maryam t’embrasse.
- Pareillement. Merci mon ami.

Ils étaient très contents, le couple, de retrouver leur ami, monsieur le messenger. Pour Marie-Hortense, il était devenu son confident, son meilleur époux, et toujours les mêmes habitudes, il répétait toujours le « veux-tu m’épouser » quand elle lui donnait sa carotte.

– C’est avec grand plaisir, si vous le voulez bien monsieur le messenger. Je suis à vous tout entière.

Ça, c’est du Marie-Hortense.

Mesdames Mesdemoiselles, Messieurs, que du bonheur et de la joie dans cette histoire très imaginaire en français facile et du suspense ! C’est à l’époque de nos grands-mères, et ce n’est que le début. Et ça continue.

Tout se passait comme ils le voulaient chez eux et tout avait changé. Monsieur Bowara proposait à sa femme d’acheter une grande maison, mais Marie trouvait que la proximité entre la boutique et là où ils habitaient était plus avantageuse. Pas d’achat pour elle. Par contre, dans sa tête, elle envisageait d’autres horizons, quitter la France, mais malgré cela, ni son mari, ni sa fille n’étaient de cet avis. C’est les femmes Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Pour madame Désiré Marcel, née M’Bévo, madame la procureur, cinq mois à la maison commençaient à lui peser et elle dit à son mari de trouver une nourrice

pour s'occuper des jumelles, ce qui mit en colère à la minute son mari qui lui dit :

– Ah bon ? Ton travail passe en premier que tes enfants, ah la la !

– Non, j'ai pas dit ça et tu t'énerves pour rien, je t'ai simplement dit ce que je pensais mon chéri.

– Eh bien si t'as que ça comme pensées dans ta tête, vaut mieux que je sorte faire un tour, mais enfin !

– Mais...

– Y a pas de mais. Prochainement, avant de me dire tes bêtises, réfléchis au moins cent fois.

– Très bien, je retire ce que je viens de te dire. Ça te va hein ?

– Fais-moi un café dans ce cas s'il te plaît.

– À vos ordres, chef.

Malgré ça, madame boudait au fond elle. Mais que faire, c'était la décision de son mari, qui lui aussi avait pris congé pour la venue de ses jumelles, donc il n'avait pas tort, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

La date fut fixée par les parents de Catherine et les préparatifs de la grande fête commencèrent. Ça s'organisait de partout, à la maison. Pour l'instant, les parents et Catherine se chargeaient de faire les courses et Jean-Jacques, lui, se chargeait des cartes d'invitations qu'il distribuait selon la liste qui lui avait été remise par les parents de sa fiancée. La salle était prête, Julian avait fait de son mieux pour l'obtenir. Tout était prêt.

En rentrant chez eux, N'Fika dit à son mari qu'ils étaient invités chez le couple Bowara-Marie-Hortense ce samedi.

- Ah, déjà de retour ?
- Oui. Et tu dis quoi à l'invitation ?
- Pas de problème ma chérie, je suis partant. Et toi, tu dis quoi ?
- Chéri, c'est moi qui te l'ai dit, donc je suis partante comme toi.
- Chérie en ouvrant la boîte aux lettres j'ai trouvé ceci.
- Quoi donc ?
- Une carte. Et je sais pas de quoi il s'agit.
- Mais ouvre-la pour savoir chéri.
- Bien sûr. J'allais pas te le faire à ton absence, c'est écrit « monsieur et madame ».
- Ouvre voir.
- Tiens une invitation. C'est l'ami de Julian, Jean-Jacques qui nous envoie. Nous sommes invités au retrait de deuil de sa fiancée.
- Déjà !
- Hé, c'est pas moi qui le dis, c'est la carte. Appelle Julian s'ils ont eux aussi eu l'invitation.
- Chéri, mais enfin, si nous, nous l'avons eu, c'est que son meilleur ami l'a déjà fait. Mais je l'appellerai si tu y tiens.

Le café était servi pour monsieur Désiré Marcel. Assis au salon, il n'avait plus envie de sortir, pour lui l'incident était clos. C'est les hommes.

Samedi, les Carton se rendirent au domicile des Bowara. Il était 15 heures, la table était déjà prête, il ne restait à Marie-Hortense qu'à réchauffer le manger. Elles étaient dans la cuisine, les femmes, un endroit

pour se dire tout, que des bêtises entre elles, la petite n'était pas là ce jour, elle était partie chez sa tante Huberfanny pour le week-end et c'était pas par hasard, elle était envoyée par ses parents, qui voulaient rester entre eux, pour se raconter des bêtises. Et ça ne parlait que de ça, de cochonneries en tous genres. C'est à 23 heures qu'ils se quittèrent, les bonnes retrouvailles et la vie continue, comme cette histoire imaginaire en français facile. Que du bonheur, du suspense et de la joie !

En sortant de la maison, N'Fika dit au couple, qu'ils étaient invités le samedi prochain à un retraits de deuil.

– Amusez-vous bien, répondirent les nouveaux mariés.

Julian et Jean-Jacques se rendirent à la salle pour voir les préparatifs. Les tables étaient bien faites, la musique en place, bien. Ils retournèrent chez eux, chacun chez soi, pour se mettre en tenue exigée. C'était dans une heure que le repas commençait. Jean-Jacques appela sa fiancée pour lui dire que tout était bien en place à la salle et qu'elle pouvait retourner à la maison se préparer pour le départ, repas dans une demi-heure. Les premiers arrivés furent les parents de Catherine qui recevaient les invités. Tout le monde était présent et tout se passa comme prévu. C'est à la fin du repas qu'il prit la parole, remercia tous ceux et toutes celles qui étaient présents. C'était le papa de Catherine bien sûr, mais comme c'est une histoire à rebondissements attention. Dans leur voiture, pour le retour à la maison, c'est Jean-Jacques qui demanda à sa fiancée, si elle se sentait prête à être son épouse, *mamma mia* !

– Mais je rêve ! Le jour de mon retraits de deuil de mon frère, tu me demandes d'être ton épouse. Mon Dieu

je crois que ça ne vient pas de toi cette demande, mais c'est le souhait de mon défunt frère qui t'adorait et t'aimait en même temps. Oui je le veux chéri.

Au poste de police, le commissaire Jocelyn annonça à son équipe son affectation dans le département de l'Yonne comme préfet de police. Il invita tous et toutes ses collègues du boulot et d'ailleurs dans un grand restaurant du coin, monsieur et madame Désiré Marcel étaient de la partie.

Par contre chez les Carton, ils vivaient une très mauvaise nouvelle. C'était sa fiancée, N'Fika, qui venait de faire une fausse couche à la clinique où elle était admise. Toute la famille était présente et le monde lui rendait visite. Malgré sa tristesse de ne pas avoir un frère ou une sœur, Julian était toujours auprès de sa maman en lui disant :

– La prochaine fois sera la bonne et tu arriveras jusqu'à terme de ta grossesse. Te décourage surtout pas, nous sommes à tes côtés. T'as un homme qui t'aime et toute la famille qui est et qui sera toujours à tes côtés pour te soutenir.

– Tu sais mon chéri, mon amour, mon tout, c'est vrai que t'es la seule personne que j'aime pour l'instant dans ma vie. Et comme tu viens de me le dire à l'instant mon amour, sache que je ferai de mon mieux pour te faire ce plaisir de te donner une sœur ou un petit frère. Et merci que ça vienne de toi ses encouragements, chéri, je t'aime.

Pendant ce temps, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, et sans prévenir même son meilleur ami Julian, Jean-Jacques était au boulot, pour l'organisation de sa demande en mariage avec sa fiancée

Catherine. Elle non plus n'était pas au courant de tout ce qu'il concoctait derrière son dos. Pour lui, faire une surprise à tout le staff était la bonne façon de fêter l'événement. Mais la robe était déjà prête, le smoking aussi, de ce côté rien à dire. Ensemble ils avaient fait leurs courses, sauf que la date et l'heure de la cérémonie, seul Jean-Jacques les savait. Julian fut prévenu quatre jours avant le mariage, à sa grande surprise, comme quoi c'était son couple les témoins du mariage.

– C'est comme ça que tu arranges les choses les plus importantes ? Et ça te fait plaisir de me le dire maintenant ?

– Oh excuse-moi mon cher ami. L'essentiel c'est que je viens de te le dire. Alors tu dis quoi à tout mon Julian ?

– Rien. Mais te concernant, il était vraiment temps de te responsabiliser et je suis là pour te venir en aide. C'est comme tu veux mon cher ami.

Que d'émotions et du bonheur Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs ! « Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. »

Une petite mise au point chez le couple Désiré Marcel. C'était le monsieur qui annonçait à sa femme qu'il voulait reprendre le boulot, au bonheur de cette dernière, qui, elle aussi, souhaitait reprendre son travail au tribunal de grande instance. Les deux s'entendirent et c'était parti pour relancer les documents de reprise de travail.

Julian, qui avait l'intention de déménager, prit un peu patience en attendant la sortie de sa maman de la clinique et le mariage de son ami Jean-Jacques. Le couple Dubois venait de s'acheter une grande maison à Neuilly-sur-Seine.

Le couple Bowara-Marie-Hortense changea de logement. Ils étaient à 800 kilomètres de l'ancien et un peu plus loin de la boutique, un très grand appartement cinq pièces, ce qui plaisait beaucoup à leur fille. Maintenant, comme elle se disait, elle avait de l'espace à elle, son petit bureau etc.

Entre-temps ce fut la sortie de la clinique de N'Fika toute souriante. Son compagnon, monsieur Didier Carton, était présent pour lui porter aide, car elle marchait très lentement. Mais pour le couple, l'essentiel c'était sa bonne santé. Le couple Dubois fut vite au courant et ils se donnèrent rendez-vous pour la soirée à l'appartement de sa maman.

Pendant ce temps, monsieur Jean-Jacques était à la publication des cartes qu'il mettait dans des enveloppes, liste des invités à l'appui, que du bonheur dans son cœur Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Monsieur Marcel Désiré, lui, se rendit au ministère où il travaillait avant l'arrivée des jumelles, ses filles. Il fut accueilli comme un prince par ses collègues, avec grande joie pour le serrer dans leurs bras. Ils étaient tous et toutes contents et contentes de le voir parmi eux et ce fut Ben Moukacha qui lui demanda en premier de sa venue, une surprise pour lui, vu qu'il ne l'avait pas dit au téléphone. C'étaient des amis.

– Content de te revoir parmi nous mon cher ami ! Alors, tu commences à me cacher des choses ? Bon, dis-moi tout des jumelles ! Comment elles vont ? Et ta femme ? Et enfin que viens-tu faire chez nous ? Et tes congés ? Ha ha !

– Si tu savais mon cher ami, je commençais à m'en-nuyer un peu à la maison. Sinon tout va très bien :

les jumelles vont très bien et ça grandit vite et ça court de partout dans la maison. Leur maman a trouvé une femme de ménage pour s'en occuper, comme elle et moi nous comptons reprendre nos anciennes habitudes, si, me concernant, le chef le veut aussi.

– Mais mon cher ami, tu sais que t'es toujours le bien-venu ici ! Tiens, le voilà, le chef et il vient vers nous. Bon, je te laisse discuter avec lui, à tout à l'heure Désiré Marcel.

– À toute, Ben.

Puis :

– Tiens, tiens, tiens, monsieur le disparu ! Quel vent vous emmène mon cher Marcel Désiré ? Bonjour.

– Bonjour chef. Hein bien ! Un vent d'ennui.

– Ah bon et comment ça se fait ? Non je rigole ! Alors dites-moi tous vos ennuis, peut-être que je pourrai trouver une ou des solutions à tout ça.

– Chef c'est une décision entre ma femme et moi, nous nous sommes dit qu'il était un peu temps de renouer avec nos anciennes occupations. Les jumelles ont pris de l'âge, elles sont à la maternelle et leur maman a trouvé une nourrice qui s'occupe d'eux et de tout. Voilà ce qui se passe en ce moment à la maison.

– Ah oui je vois. Vous vous rappelez quand moi aussi à la naissance de mon garçon, rien qu'à ses huit mois je m'ennuyais déjà ? Mais bon, vous concernant, c'est vous qui décidez, c'est comme vous le voulez. Ici vous êtes chez vous et on peut rien vous refuser, alors c'est pour quand la reprise ? Maintenant, demain ou dans un mois, c'est vous qui voyez.

– Comme nous sommes le jeudi, si vous le voulez chef je reprends le boulot le lundi qui vient, comme ça, j’aurai tout mon temps pour reprendre mes habitudes à la maison.

– C’est-à-dire ?

– Mettre ma tenue au propre, ainsi de suite.

– Ah je vois ! Je vous dis à lundi mon cher ami, dans mon bureau.

– À lundi chef.

– Allez ciao ciao Désiré Marcel.

– À lundi chef.

Puis Marcel Désiré alla voir son ami Ben dans son bureau pour lui annoncer la nouvelle et c’est au bistrot du coin qu’ils allèrent se dire tout ce qui s’est passé entre le chef d’équipe et lui. À la fin, les deux se mirent à rigoler comme des gamins, les bonnes retrouvailles. Puis, à la fin :

– Bon, à lundi mon cher Désiré.

– À lundi Ben.

Et chacun prit sa route comme avant et la reprise c’était pour lundi Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Quant à Julian, il était au déménagement dans une grande maison et ils avaient beaucoup de projets. Ils comptaient ouvrir une grande boîte d’informatique et mettre de l’argent dans l’immobilier et le couple attendait aussi un nouveau venu. C’était Maryam, elle était enceinte de cinq mois. Ils avaient pris la décision de travailler à leur compte et pour leurs parents, ils étaient contents, et fier de voir le couple Dubois

prendre une très bonne décision dans la vie. Chaque chose en son temps. Et n'oubliez pas que le couple était héritier Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Du côté de Jean-Jacques, après le déménagement de son meilleur ami, tout commença à se bousculer et dans trois jours ce serait le jour J, le mariage, et l'heure était venue où Jean-Jacques allait dire oui à sa chère Catherine à la mairie de Sens, dans l'Yonne. Que du bonheur, de la joie, de la fête et quel monde ! Plus de cinq cents invités présents. Et ça circulait partout, des belles voitures... Et je peux vous dire que la place de la mairie était noire et blanche, des smokings et des robes très très longues pour les dames au bonheur des passants, pendant que les autres, dans leurs têtes, pensaient à leur tour : *Mamma mia !*

Exactement 15 heures, la grosse limousine tant attendue des invités, à petite allure, se plaça tout juste à l'entrée de la grande porte de la mairie. Les témoins se chargèrent de prendre les mariés pour leur indiquer la marche à suivre et tout cela suivi des applaudissements. Dans le milieu, d'autres se souvenaient de leur jour de mariage, mais à chacun sa façon d'organiser ce jour de la vie inoubliable Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs et c'était très beau ce jour-là pour le couple Jean-Jacques et Catherine. À la fin de la cérémonie, devant monsieur le maire qui leur souhaita le grand bonheur et sous la direction du chef du protocole, monsieur Julian, toujours accompagné de sa femme Maryam, annonça aux invités présents qu'il fallait se rendre à la grande salle de fête située à 200 kilomètres de la mairie. tout se passait très bien, la chaleur humaine, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Il était 17 heures 30 minutes. Pendant que les mariés se dirigeaient vers leur limousine pour rentrer se changer, dans la salle de fête, c'était la grande ambiance, animée par un groupe de danse africaine, le Yelessa Show, très très beau à voir. Et moi, Tsana, j'avais de la chance d'être là ce jour, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs.

Joséphine N'Fika et madame la procureur et Désiré Marcel comme d'habitude discutaient de tout, du mariage, de la santé, et de l'amour, des projets d'avenir aussi. C'est les vieilles et elles sont toutes pareilles à part ma mère. Puis c'est monsieur le chef de la cérémonie, à l'aide d'un micro portatif qui dit aux invités de regagner leurs places, *mamma mia* !

Deux secondes après, en compagnie d'un groupe de filles, c'est la rentrée dans la salle des mariés en pas de danse. Certains ou certaines leur jetaient des fleurs pour les félicitations. Nom de Dieu ils étaient vraiment très très bien habillés et beaux à voir, le mari Jean-Jacques en costume kaki gabardine et la femme, elle aussi en tailleur kaki gabardine. Que du bonheur et des applaudissements de joie et des cris de vive les mariés. Tout était là, bouffe, boisson, tout et à volonté Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. Et les remises des cadeaux sans oublier, etc., et ça dansait, mangeait, rigolait et tout se passait dans une grande harmonie. À la fin, vers 23 heures, et toujours sous la direction du chef du protocole, monsieur Julian reprit le micro pour annoncer que dans une heure ce serait la fin de la cérémonie et il demande aussi aux mariés de saluer pour la dernière fois les invités, dans l'ambiance, la joie et le bonheur et tout ça avec de la bonne musique.

Ce fut pour les uns une très bonne journée et pour les autres cela leur donna envie de se marier Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs.

Et le lendemain, c'était un autre jour pour madame la procureur, madame Désiré Marcel. Elle avait rendez-vous avec ses anciens et anciennes collègues au tribunal de grande instance et c'était chaud, *mamma mia*.

Le premier à l'accueillir, ce fut monsieur le président du tribunal qui gara sa voiture en même temps qu'elle. Puis, à leur descente des voitures, ils se dirent :

– Bonjour madame la procureur. Je vous croyais en Amazonie ma chère.

– Bonjour monsieur le président, toujours la même cravate.

Puis ils s'embrassèrent et montèrent ensemble les escaliers menant à l'accueil du tribunal où tout le monde, en la voyant, se leva et, comme des petits enfants, ils se précipitèrent pour l'embrasser et c'était très chaud, vous qui suivez cette histoire très imaginaire en français facile, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs. « Et ça continue encore et encore, c'est que le début d'accord, d'accord. » Et c'est pas du cinéma, mais une histoire pas comme les autres, que du suspense, du bonheur et de la joie. Parmi les femmes présentes à l'accueil, une seule la connaissait à fond la caisse, sa secrétaire bien sûr, à qui elle demanda si tout allait très bien.

– Oh oui Madame. C'est comme si vous étiez toujours présente et votre silhouette plane toujours dans cette enceinte Madame.

– C’est très gentil de votre part de me dire tout ça. Alors elle n’est pas là mon adjointe ? Pourtant je lui ai dit que je venais ce matin.

– Si, si, elle est en réunion avec les avocats. Et c’est une première depuis que je travaille dans ce tribunal, Madame.

– Mais c’est très bien je trouve et le changement c’est pour quand pour toi ma chère ?

– Ah oui, c’est maintenant.

– Bon, je vais pas rester longtemps, je suis juste passée voir l’ambiance. Allez à la prochaine.

– Mais Madame, ça veut dire que c’est pas pour aujourd’hui votre reprise ?

– Non, non, j’attends encore la décision du ministre. Peut-être que je l’aurai demain, on ne sait jamais ! Allez, à bientôt.

Puis elle redescendit dire au revoir à l’accueil, reprit sa voiture et rentra chez elle où toute la famille l’attendait pour passer à table. Il était 12 heures.

Et ce fut par un coup de fil que Marie-Hortense annonça à son mari qu’elle était peut-être enceinte et qu’elle partait voir son gynécologue pour la confirmation.

Pour madame la procureur, tout était déjà en place quand elle rentra chez elle et elle passa directement à table, où elle se mit à raconter son passage au tribunal. Puis elle demanda à son mari ; Désiré Marcel :

– Dis donc toi, tu ne m’as pas dit ce qui s’est passé quand t’es parti hier au ministère voir tes collègues...

– J’avais oublié et puis tu ne me l’avais pas demandé, alors tu m’excuses. C’est pour lundi ma reprise.

Pendant que chez les autres tout se passait à merveille, monsieur Carton, lui, à son travail se tracassait la tête en se posant toujours la même question : pourquoi sa fiancée, Joséphine N'Fika, ne lui avait jamais donné de réponse ? Et ce qu'il voulait savoir Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, c'était pourquoi tous les matins elle allait voir son gynécologue pour des examens.

– Je te parlerai de tout ça le moment venu mon chéri.

Mamma mia et quoi dire d'autres si la concernée te répond comme ça ? Même moi j'ai pas de réponse à vous donner. Et comme le disaient les Inconnus, « cela ne nous regarde pas ». Mais revenons à nos moutons, et c'était toujours à table chez les Désiré Marcel que ça se passait à merveille.

– Bon chéri, il faut que je te prépare tes affaires d'autrefois. Dis-moi, tu veux toujours la même chose à manger ou désires-tu autre chose ?

– Mon amour, sais-tu que le changement c'est maintenant ? Et c'est pas moi qui le dis ma chère ! Plus de pâtes, du riz, mais tout ce qui est chinois et si ça ne te dérange surtout pas.

– Non mon amour et tu sais que je peux rien te refuser, c'est ton choix, même si c'est du boulot à faire tout ça. Dis-moi comment tu te sens pour cette reprise brusque, en forme.

– En grande forme mon amour. Et toi, comment tu te sentiras en mon absence ?

– Enfin la liberté, plus de fais-moi ceci, fais-moi cela, la liberté mon cher ami.

Ça y est et c'était sûr, Marie-Hortense avait la confirmation de son état. Oui elle était bel et bien enceinte

de deux mois et, pour son mari, que de la joie et du bonheur ! Et ça ne parlait que de ça, la chambre du bébé, c'était beau de les voir épanouis et c'était touchant.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, Joséphine N'Fika appela madame la procureur, madame Désiré Marcel, pour lui dire que ça n'allait pas du tout et qu'elle avait très mal. Elle souffrait du ventre et elle partait à la clinique. Son compagnon était à son travail. Puis elle informa sa meilleure amie, Marie-Hortense, qui, à la minute, ferma sa boutique pour la rejoindre chez elle. Seule, elle ne pouvait même pas se lever, ni marcher, elle était allongée sur son lit. Au téléphone, madame la procureur lui demanda si son compagnon était au courant.

– Non, je le lui dirais après, y a Marie qui arrive me chercher.

– Elle va t'accompagner ?

– Oui.

– Bon, moi aussi je vais me préparer et vous rejoindre à la clinique.

Mamma mia ! C'était le lundi où monsieur Désiré Marcel avait repris son travail. Personne d'autre n'était au courant de ce qui se passait entre la souffrante Joséphine N'Fika et ses amies, et les trois dames se retrouvèrent à la clinique où le médecin, en sortant de la salle où se trouvait madame N'Fika, annonça à ses amies qu'elle venait de faire une fausse couche. Et du coup l'information se mit à circuler et le premier à être au courant, ce fut monsieur Désiré Marcel qui se trouvait à son travail.

- Non c'est pas vrai.
- Eh oui mon chéri, je suis à la clinique même.
- La pauvre ! Bon, dès que je finis, je passe à la clinique. Tu y seras ?
- Mais oui mon chéri, où veux-tu que j'aïlle.
- Bien, à tout à l'heure. Et les enfants, ils sont au courant ?
- Non. Surtout elle ne veut mettre au courant ni son compagnon ni son fils pour l'instant. Elle a raison je trouve.
- Ah oui, c'est très dur pour elle. Bon, à tout à l'heure.

Quant à sa meilleure amie, Marie-Hortense, elle fut en crise dès qu'elle entendit la mauvaise nouvelle par le médecin et elle fut prise en charge par les aides-soignantes de la clinique. N'Fika était en pleurs, mais très courageuse. Pour ne pas craquer, elle pensait à son fils Julian et à ce qu'elle allait lui dire.

Même si sa reprise se passait très bien au ministère, monsieur Désiré avait la tête ailleurs. Très très pensif le mec et il attendait avec grande impatience son heure pour aller très vite à la clinique le plus rapidement.

Marie-Hortense essayait, avec l'aide des infirmières, de se remettre. Elle se leva, leur demanda de lui dire ce qui se passait et pourquoi elle se trouvait dans un lit d'hôpital.

- Un petit malaise, Madame, mais tout va bien, dit l'infirmière.
- Ah je comprends, c'est à cause de ma grossesse, et mon mari ?

- Non Madame tout va bien, et c'est pas de vous qu'il s'agit.
- Ah bon et de qui s'agit-il ?
- De votre amie Madame.
- Ah là je commence à comprendre le pourquoi je suis ici. Mon Dieu, puis-je la voir maintenant, je crois que je suis en mesure d'assumer le choc. Elle est dans quelle chambre ?
- Tout juste à côté Madame.
- Merci à vous.

Et elle se rendit dans la chambre d'à côté où se trouvait sa meilleure amie, Joséphine N'Fika, qui était en compagnie de monsieur et madame Désiré Marcel. Puis, après une longue et bonne discussion, Joséphine N'Fika décida de mettre au courant en premier son fils unique, Julian, puis son amour, monsieur Didier Carton, qui tous les deux, avec Maryam, se rendirent le plus rapidement à la clinique. Pour l'instant, pas questions de demander des nouvelles à N'Fika, mais des encouragements, et sa sortie était prévue dans deux jours.

Chez eux, en rentrant, madame la procureur trouva sur sa table une lettre, et c'était pour elle, la réponse du ministère de la Justice lui notifiant son retour au tribunal de grande instance.

Et deux jours après sa sortie de la clinique, Joséphine N'Fika, enfin, annonça à son mari en présence de son fils et de sa femme qu'elle ne pourrait jamais avoir un autre enfant, *mamma mia* ! Depuis :

a) Joséphine N'Fika et monsieur Didier Carton se sont mariés et surtout vivent un grand amour. Ils ont

soixante-treize ans pour le monsieur et soixante-dix ans pour la dame.

b) Monsieur et madame Désiré Marcel sont tous les deux à la retraite et les jumelles vivent aux États-Unis d'Amérique où elles poursuivent des cours pour devenir avocates d'affaires.

c) Le couple Dubois à aujourd'hui à son actif trois enfants et ce sont aujourd'hui les plus riches de France.

d) Bowara et Marie-Hortense ont divorcé. Bowara s'est remarié, quant à Marie-Hortense, elle vit en ce moment avec ses enfants au Maroc.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, nous voilà à la fin de cette histoire très imaginaire en français facile et je vous dis à très bientôt pour une nouvelle histoire.

Ciao ciao.